

LECTURES.CULTURES



ACTUALITÉ
STAND « LECTURE
PUBLIQUE » À LA
FOIRE DU LIVRE
p.15



PUBLICATIONS WW DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures
GRATUIT !

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques
déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- Sur la route, 2017, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale

Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles

Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

FIN DE LÉGISLATURE, DÉBUT D'UN AUTRE MONDE ?

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Le 29 mars dernier, la Commission des centres culturels et le Conseil des bibliothèques publiques ont présenté leurs bilans au centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre, le W:Hall. À deux mois des élections, cette rencontre a été l'occasion de jeter un regard sur la législature qui s'achève. L'arrêt des reconnaissances de bibliothèques à partir du 1^{er} janvier 2015 et les difficultés de financement du décret des centres culturels ont marqué ces cinq années. Départ difficile, donc, pour une législature ponctuée de réunions des secteurs avec le cabinet, d'interpellations en commission du Parlement, et même de moments de découragement. Ce feuilleton se termine finalement par la reconnaissance des 19 bibliothèques du train 2015 restées bloquées durant quatre ans, ce qui laisse entrevoir de bonnes chances que les suivantes soient elles aussi reconnues. Du côté des centres culturels, le maintien de la trajectoire budgétaire s'est vu confirmé et traduit dans le budget 2019, mais le financement de cette trajectoire, qui n'est pas à la hauteur des promesses du décret, n'est encore qu'amorcé et la moitié des dossiers doit encore être examinée. Verre à moitié plein, donc, mais qui permet aux opérateurs de continuer à avancer dans leurs projets.

Pour la période qui vient, l'enjeu pour le secteur des centres culturels sera d'entreprendre un véritable déploiement du dispositif et de stabiliser le financement du secteur, tout en rendant possible l'extension de la couverture territoriale, ce qui était l'un des objectifs de la réforme. En ce qui concerne les bibliothèques publiques, on reste dans l'attente de la révision du décret de 2009 proposée suite à l'évaluation de la législation. Nos secteurs ont besoin de sécurité, de sérénité pour pouvoir développer les droits culturels.

Un autre chantier se profile : c'est durant la prochaine législature que débutera le Parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA). Un défi de taille puisqu'il s'agit, à terme, de proposer un programme d'ouverture à l'art à pas moins de 35 000 classes en Fédération Wallonie-Bruxelles. Pour le monde culturel comme pour les acteurs de l'éducation, un enjeu majeur, au-delà de la simple logique mécanique de l'offre, sera d'assurer la rencontre entre artistes et opérateurs culturels, d'une part, et enseignants et élèves d'autre part, dans le respect mutuel. Parmi les scénarios envisagés, plusieurs impliquent la mobilisation d'opérateurs culturels habitués à organiser des partenariats sur les territoires et qui pourraient favoriser les conditions de réussite de cette collaboration. On pense aux concertations de centres culturels, aux bibliothèques opérateurs d'appui, aux agences de développement local, aux PointCulture.

Le 27 mars dernier, le décret sur la nouvelle gouvernance culturelle a été adopté par le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Fruit d'un long travail législatif, il redessine complètement le contour des instances d'avis œuvrant dans le domaine culturel. Nos commissions seront donc profondément remaniées dans les mois qui viennent. Parmi les réformes inscrites dans le décret, on doit noter la création d'une Chambre de concertation de l'action culturelle et territoriale et d'une Commission de l'action culturelle et territoriale, qui seront chargées de rendre des avis sur la politique sectorielle pour l'une, sur les dossiers des opérateurs pour l'autre, concernant les centres culturels, les bibliothèques et les pratiques culturelles en amateur. Je forme le vœu que cette disposition contribue à rapprocher encore nos tribus, si semblables et si différentes à la fois. ●

Nos secteurs
ont besoin
de sécurité,
de sérénité
pour pouvoir
développer les
droits culturels.

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,
Marie-Angèle Dehay, Françoise Dury,
Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Hakim
Larabi, Véronique Leroy, Sophie Levêque,
Florence Richter, Paulette Temmerman,
Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene,
Bernadette Vrancken, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine
Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Diane Sophie Couteau, Roland de Bodt,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle,
Pascal Deru, Hugues Dorzée, Hervé Gérard,
Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte,
Benoît van Langenhove, Bernard Lobet,
Philippe Maes, Maggy Rayet, Catherine
Renson, Nathalie Trouveroy, Franz Van
Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be,
rubrique Publications) :
Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas
Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine
De Poortere, Jean-François Füeg,
Arnaud Knaepen, Benoît van Langenhove,
Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre
Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes,
Bruno Merckx, Catherine Renson, Anne
Richter, Marc Roesems, Nathalie Trouveroy,
Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph
Impression : Bietlot

Abonnement :

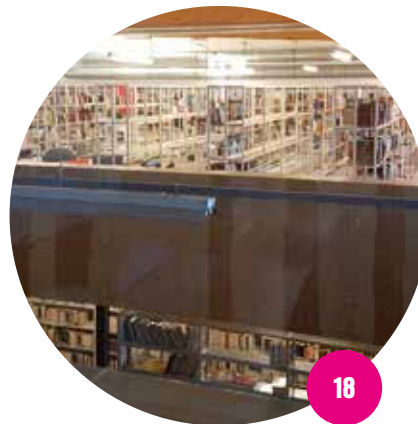
Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°13 (Mai-Juin 2019)

3^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388
Photo de couverture : Stand « Lecture publique »
à la Foire du livre de Bruxelles © Diane Sophie Couteau



03 ÉDITORIAL

03 Fin de législature,
début d'un autre monde ?
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Le feuilleton de la Lecture publique :
législature 2014-2019

par Véronique Leroy

08 La législature vue de l'APBFB
par Françoise Dury

09 Les centres culturels face au décret :
défi de la législature 2014-2019

par Sophie Levêque et Célia Dehon

11 Attentes des centres culturels
pour la prochaine législature

par Céline D'Ambrosio
et Liesbeth Vandersteene

12 Les droits culturels
en 2 min 30 et en vidéo

par Céline D'Ambrosio
et Liesbeth Vandersteene

13 Journée Pro 2019 de l'ASTRAC :
tous les métiers concernés

par Nicolas Canta

15 Stand « Lecture publique » à la Foire
du livre : une mutation en continu

par Diane Sophie Couteau

18 ICI ET AILLEURS

18 Naninne : une bibliothèque
centrale, vivante et itinérante
par Hugues Dorzée

22 Haïti : la Lecture publique, avec
enthousiasme mais aussi des obstacles
par Diane Sophie Couteau

25 MÉTIER

25 Valérie Lossignol, responsable
administrative à La Louvière
par Diane Sophie Couteau

27 NUMÉRIQUE

27 Les rêves de Julien Stiegler
par Pierre Hemptinne

SOMMAIRE



27



33



40

30 PORTRAIT

30 Johan Dupont
et l'improvisation musicale
par Catherine Callico

33 ACTION

33 Le Centre de la Marionnette
à Tournai : du tout public au numérique
par Catherine Callico
37 La joie en scène
par Thomas Casavecchia
40 Gaietés, du Conservatoire
au PointCulture ULB
par Benoit van Langenhove
44 Travail en cours,
commande à de jeunes artistes
par Pierre Hemptinne

46 AUVIO

CD
46 Les mythes revitalisés
par Benoit van Langenhove

DOCU
48 Grammaire du corps
et langue des signes
par Philippe Delvosalle

50 LECTURE

SOCIÉTÉ
50 L'État démocratique sur la sellette ?
par Thomas Casavecchia
53 L'humanité, d'hier à demain
par Michel Bougard
56 Elles sont plus que des corps
humains
par Catherine Renson

BD
59 La satire en BD
par Franz Van Cauwenbergh

61 JEU

61 Pépites d'or et de liens !
par Pascal Deru

63 JEUNESSE

ACTION
63 Mario Ramos, tout un monde
par Laurence Bertels

ENFANT
65 Rééditer Pouchkine
par Michel Defourny

ADO
67 Les sept vies de Yann Fastier
par Maggy Rayet

PORTRAIT
69 Emmanuèle Sandron, traductrice
par Isabelle Decuyper

LE FEUILLETON DE LA LECTURE PUBLIQUE :

LÉGISLATURE 2014-2019

PAR VÉRONIQUE LEROY

directrice a.i. du Service de la Lecture publique

Mai 2014-mai 2019, une période en dents de scie pour la Lecture publique. Après une législature qui avait vu le secteur découvrir sa nouvelle législation et y entrer progressivement, la législature actuelle a d'abord donné aux bibliothèques de grosses déceptions, puis quelques notes d'espoir et, au final, beaucoup d'incertitudes...

La fin de la législature précédente avait déjà connu quelques coups de frein dans le processus des reconnaissances avec, d'abord, la suppression de la possibilité d'obtenir une reconnaissance à partir des 1^{er} juillet 2013, 2014 et 2015 puis, en 2014, le report à juillet de l'effet des reconnaissances obtenues. Tout s'est ensuite intensifié avec, première difficulté, l'annonce fin 2014 du fait qu'« En raison de la trajectoire budgétaire définie par le Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, les nouvelles reconnaissances d'opérateurs de lecture publique ne pourront avoir lieu en 2015 ». Une fameuse désillusion pour les 22 opérateurs concernés mais aussi pour un secteur en pleine croissance, rapidement confirmée par les décisions prises début 2015 de diminuer les subventions de fonctionnement de 19 %, de ne plus attacher en cours de plan l'évolution des subventions à l'évolution du nombre d'habitants des territoires de compétences et, enfin, de ne pas renouveler les reconnaissances arrivées au terme de leur premier plan, mais bien de les prolonger, pour commencer, d'une année.

2016 a vu une deuxième prolongation de ces plans, ainsi que la diminution d'1 % des subsides de fonctionnement comme pour les autres secteurs de la Culture. 2016 a aussi été l'année de la parution de la première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture. Réalisée par un organisme extérieur à la suite de premières années fastes, mais à la période des premiers blocages, cette évaluation a fait le constat que, après des débuts difficiles, le décret avait été adopté par le secteur. Quelques difficultés étaient pointées, telles que le manque de balises pour l'évaluation des premiers plans quinquennaux, l'organisation et l'animation des Conseils de développement de la Lecture, la diversification des missions du bibliothécaire... Des recommandations ont par ailleurs été faites : accentuer l'aide proposée aux opérateurs pour évaluer leur plan, leur donner un feedback de leurs évaluations intermédiaires, transformer le Conseil de développement de la Lecture en une instance de composition plus souple et clarifier son rôle, favoriser les échanges d'expériences



entre les bibliothécaires, mieux communiquer sur les formations valorisables dans le cadre des exigences de la législation, davantage encourager la mutualisation...

Suite à cette évaluation et en vue de trouver une solution de déblocage pour le secteur, la Ministre a, le 14 novembre 2016, demandé au secteur un travail d'importance : lui faire une proposition de modification de la législation tenant compte du résultat du travail sur l'évaluation de la législation, du blocage des reconnaissances pour des raisons budgétaires et du fait qu'il faut débloquer cette situation de manière acceptable en termes budgétaires ainsi que pour les opérateurs. Une telle proposition a été transmise par un groupe représentatif du secteur en juin 2017. Elle modifiait la législation en plusieurs points afin de simplifier la vie des bibliothécaires, notamment concernant le Conseil de développement de la Lecture, les annexes 1 et 4 de l'arrêté d'application du décret, les horaires d'ouverture, les questions numériques... Elle clarifiait par ailleurs la législation concernant le personnel des bibliothèques, l'évaluation et l'auto-évaluation des plans, l'adaptation des textes aux évolutions de la réalité. Enfin, elle faisait des propositions en termes de planning et de budget en vue de débloquer les reconnaissances ainsi que leurs renouvellements.



La première proposition de ce planning était de reconnaître, dès 2017, les cinq opérateurs qui avaient rentré un dossier en 2014 ou en 2015 et qui, en attendant, ne bénéficiaient pas, contrairement aux autres, d'une reconnaissance dans le cadre de l'ancienne législation. La proposition suivante était de reconnaître en 2018 toutes les autres bibliothèques qui auraient dû l'être en 2015 puis, en 2019, les opérateurs qui auraient dû l'être en 2016. 2020 aurait vu la reconnaissance des derniers opérateurs « bloqués » dans l'ancien décret. Tout ceci pour arriver à 2021 et au renouvellement des reconnaissances de 2011, sachant qu'une autre proposition du groupe était de prévoir clairement dans la législation que toutes les reconnaissances obtenues de 2011 à 2014 étaient d'office renouvelées pour une seconde période de cinq ans.

La modification de la législation n'a pas été votée, mais, malgré tout, l'optimisme a fait son retour en Lecture publique quand la Ministre a annoncé, en juin 2017, à l'occasion de la présentation du bilan du Conseil des bibliothèques publiques, qu'elle reconnaît les cinq bibliothèques en difficulté avec effet rétroactif au 1^{er} janvier 2017. Ce qui fut fait. 2018 fut une année sans reconnaissance, mais avec une annonce importante : la reconnaissance en 2019 des 19 bibliothèques dites « de 2015 » qui attendaient encore.

À l'heure actuelle, l'espoir renaît donc, mais, parallèlement, les questions se multiplient et restent souvent sans réponse. Il s'agit notamment de savoir ce qu'il en est de la suite des reconnaissances en attente, mais aussi des renouvellements des reconnaissances déjà obtenues. Au moment d'écrire ces lignes, l'ensemble des opérateurs reconnus de 2011 à 2014, soit 107 bibliothèques, doivent rentrer leur demande de renouvellement de reconnaissance pour le 31 janvier 2020 en vue d'être tous reconduits dans une nouvelle période quinquennale commençant en 2021. Les propositions de modification de la législation n'ont pas été votées malgré les attentes du secteur, notamment pour ce qui touche aux assouplissements évoqués. Vingt-quatre nouvelles reconnaissances ont été octroyées, 18 reconnaissances sont encore en attente et 18 autres dossiers doivent encore être rentrés. La période transitoire se termine fin 2020.

D'autres avancées ont eu lieu. Deux circulaires ont été signées : la première concernait les horaires d'ouverture des bibliothèques durant les vacances scolaires et la seconde les conditions de valorisation des formations suivies par le personnel subventionné. Un canevas indicatif, visant à répondre à l'une des préoccupations exprimées lors de l'évaluation du décret, a été avalisé par la Ministre afin de donner des pistes, des balises aux bibliothécaires

pour évaluer leur plan quinquennal de développement.

Les autres réponses apportées aux bibliothécaires l'ont été sur le terrain : un rapide retour est fait par le Service sur toutes les évaluations intermédiaires reçues, sachant que les opérateurs sont invités à contacter leur inspecteur.trice s'ils souhaitent un retour plus approfondi ; des échanges d'expériences sont organisés, les derniers ont concerné le travail avec les adolescents et le travail avec les prisons (des livrables sont prévus à ce sujet) ; une réflexion est en cours sur les outils numériques proposés par le Service de la Lecture publique aux opérateurs ; le prêt interbibliothèques est organisé sur l'ensemble du territoire et n'est plus limité à celui des opérateurs d'appui, Lirtuel a été lancé par la Fédération Wallonie-Bruxelles et les opérateurs d'appui...

La plupart des avancées de cette législation ont permis la mutualisation, les collaborations. C'est moins spectaculaire que les effets initiaux qu'a eus la législation de 2009, mais c'est important et précieux. Ces avancées permettent au secteur de conserver sa cohérence et son entente. Elles ont aussi permis au secteur de tenir le coup malgré les épreuves rencontrées en 2014, 2015 et 2016 et les nombreuses questions qui se posent encore en cette année 2019. Il faut cependant espérer que les incertitudes seront bientôt levées, car, à terme, la bonne volonté ne suffira plus. ●

LA LÉGISLATURE

VUE DE L'APBFB

PAR FRANÇOISE DURY

présidente de l'APBFB¹

Lors de son assemblée générale 2015, l'APBD – ainsi se nommait-elle encore – est clairement invitée par ses membres à prendre ses responsabilités et à renforcer son action au profit de la reconnaissance du secteur. Elle endosse dès lors peu à peu un rôle plus politique d'association réellement représentative et se joint aussitôt à la plateforme socioculturelle en constitution.

Outil de discussion et de négociation, celle-ci réunit les fédérations des opérateurs culturels (ACC, Astrac, APBD, FIBBC, FEPCEC, FAB, Asspropro, MSW...) et réclame la relance de la concertation avec le politique. Le fruit des entrevues communes au cabinet et des textes diffusés au monde politique se matérialise par l'écoute de madame la ministre Milquet et la promesse de réunions régulières. Cette mutualisation des efforts dépasse l'intersectoriel : la Lecture publique, représentée par l'APBD, la FIBBC, le SLP et le CBP, est reçue plusieurs fois au cabinet. En 2016, l'APBD et la FIBBC obtiennent, sur base des calculs précis du SLP, le retrait des 19 % de réduction des frais de fonctionnement des bibliothèques.

Madame la ministre Greoli renforce ce contact et suscite l'espoir fin 2016, en mandatant notre secteur pour qu'il lui présente des suggestions de révision du décret assorties d'un calendrier budgétaire réaliste. L'équipe motivée (dont

les présidents des associations professionnelles) dépose au printemps 2017 une copie qui semble bien reçue. Hélas, rien n'est ensuite voté et, même si deux « trains » de reconnaissance ont abouti en 2017 et 2019, le déblocage espéré n'a pas vraiment eu lieu. Miettes concédées aux professionnels en attente d'un signal positif, des circulaires ont été publiées, dont – grâce à un rappel pressant de l'APBFB en 2018 – celle qui précise la comptabilisation des heures de formation obligatoire des bibliothécaires. Aucun calendrier budgétaire plausible ne se dessine. Les pouvoirs organisateurs s'interrogent de plus en plus sur la pertinence de la mise en conformité de leurs institutions avec les exigences décrétales.

QUELQUES FAITS

Néanmoins, à côté de cet écheveau d'espoirs déçus et d'interrogations vaines, quelques faits aux retombées encore mal mesurables ont jalonné les années 2014-2019.

Le nouvel organigramme de l'Administration de la Fédération Wallonie-Bruxelles instituant le partenariat privilégié des bibliothèques, centres culturels et PointCulture, tous préoccupés de territorialité, peut être analysé comme un signe. De façon générale, les liens et l'échange de pratiques entre bibliothèques ainsi qu'avec d'autres opérateurs se resserrent : plus l'argent manque, plus la mutualisation trouve sens.

Les deux associations de professionnels des bibliothèques sont entrées au PILEn, y faisant valoir leur place au sein de la chaîne du livre. Il en est de même au comité de pilotage du décret dit « du prix unique du livre » et à sa commission de règlement des litiges, afin de suivre la mise en œuvre de cette législation qui impacte le secteur.

En 2018, dans le but de réviser les instances d'avis, madame la ministre Greoli initie un avant-projet de décret auquel la Lecture publique, globalement satisfaite de son Conseil des bibliothèques, n'est guère favorable. Cependant, l'APBFB joue le jeu de la concertation et fait passer des amendements qu'elle juge indispensables. Le texte poursuit son parcours législatif et nul ne sait s'il sera voté avant les élections.

Les hautes écoles qui confèrent le baccalauréat de bibliothécaire-documentaliste, lancées dans une réflexion sur les évolutions des métiers, ont sollicité l'expertise des associations professionnelles. Elles rencontrent ainsi une inquiétude de l'APBFB à propos du fossé qui s'élargit entre la formation théorique et les réalités de terrain des bibliothécaires notamment dirigeants. Ces années ont prouvé aussi qu'un combat de plus en plus rude devait être mené, car les pouvoirs locaux, principaux bailleurs de fonds des bibliothèques publiques, s'essouffent face à un décret qui ne tient pas ses promesses. Aussi l'APBFB a-t-elle initié une réflexion sur les méthodes d'*advocacy*, plaidoyer de défense des valeurs, des missions et des ressources des bibliothèques publiques², qui a pour double but la sensibilisation des politiques et de l'opinion publique et la construction d'outils pour armer les bibliothécaires « avocats ». Le chantier est vaste. Gageons cependant qu'une embellie viendra rendre courage, apaiser les angoisses et répondre aux interrogations légitimes. Après les élections ? ●

Notes

1/ Association des professionnels des bibliothèques francophones de Belgique.

2/ Cf. « *Advocacy* ou la construction d'un plaidoyer pour les bibliothèques publiques », in *Lectures.Cultures* n° 12, mars-avril 2019, pp. 6-7.

LES CENTRES CULTURELS FACE AU DÉCRET : DÉFI DE LA LÉGISLATURE 2014-2019

PAR SOPHIE LEVÉQUE

responsable de la Direction des centres culturels

ET CÉLIA DEHON

chargée de mission à la Direction des centres culturels

S'il avait occupé toute la législature précédente, le chantier de réforme du décret relatif aux centres culturels n'aurait vu son aboutissement qu'à la toute fin de celle-ci : le décret relatif aux centres culturels est promulgué le 21 novembre 2013 et entre en vigueur le 1er janvier 2014. L'arrêt d'exécution du décret sera, quant à lui, adopté in extremis par le gouvernement sortant le 24 avril 2014.

S'ouvre alors une période de transition de cinq années pour le secteur, entre le 1er janvier 2014 et le 31 décembre 2018, qui coïncide à peu près avec la présente législature. Les contrats-programmes et, par conséquent, le financement des 115 centres culturels reconnus en vertu de l'ancien décret du 28 juillet 1992 sont prolongés durant cette période.

2014-2016 : INCERTITUDES D'APPLICATION DU DÉCRET, BLOCAGE BUDGÉTAIRE

Suite aux élections du 25 mai 2014, Joëlle Milquet succède à dix ans d'exercice ininterrompu du ministère de la Culture par Fadila Laanan. Thomas Prédour, alors directeur de La Venerie, centre culturel de Watermael-Boitsfort, rejoint le cabinet de la ministre où il devient (entre autres) l'interlocuteur pour les centres culturels, puis directeur de cabinet adjoint.

L'actualité des centres culturels s'impose au nouveau cabinet du fait de l'entrée en

vigueur du décret, mais aussi, et surtout, de la nécessité de le financer : le décret a été voté à l'unanimité et les premiers dossiers de demandes de reconnaissance déposés, mais, même si le projet d'arrêt du Gouvernement a été soumis à l'Inspection des finances, projections budgétaires à l'appui, les moyens nécessaires à son application ne sont pas encore conquis et le contexte budgétaire est morose. Fin juillet 2014, la déclaration de politique communautaire est marquée par l'objectif de retour à l'équilibre budgétaire ; des rumeurs de moratoire sur l'application du nouveau décret circulent et le secteur est inquiet. Le suspense reste entier jusqu'à l'issue du conclave budgétaire, en octobre 2014. Le budget 2015 rabote de 1 % les subventions prévues par les contrats-programmes, mais écarte pourtant le scénario du pire : le moratoire, décrété pour les années 2015 et 2016, concerne uniquement les centres culturels non reconnus dans les termes du décret du 28 juillet 1992.

En mai 2015, à Huy, à l'occasion du rapport d'activités de la 3C (Commission des centres culturels), Thomas Prédour présente les perspectives d'application

du nouveau décret dans un cadre budgétaire fermé, sans possibilité d'en financer l'application en 2016, mais avec la volonté de trouver des moyens dès 2017.

Le décret-programme du 14 juillet 2015 confirme ces dispositions : l'application du nouveau décret n'est pas bloquée, mais la reconnaissance des trois premiers centres (précédemment reconnus en vertu de l'ancien décret) se fera en 2016 sans financement supplémentaire. Les perspectives à plus long terme tardant à se dessiner. Répondant aux sollicitations de la Commission et des organisations fédératives du secteur, la ministre annonce la création d'un groupe de travail avec les représentants du secteur, chargé d'explorer les scénarios de l'application budgétaire du décret. Ce groupe livrera ses conclusions en janvier 2016.

Entretiens, l'ASTRAC et l'ACC constituent, avec sept autres organisations représentatives, une plateforme intersectorielle afin de relayer vers le politique et l'exécutif les préoccupations partagées par différents secteurs (dont la lecture publique et les CEC) quant aux mesures budgétaires et à l'application des décrets. Des rencontres ont lieu avec la ministre et, le 12 novembre 2015, la plateforme est auditionnée par la Commission culture du Parlement.

En mars 2016, c'est au tour des travailleurs des centres culturels de se mobiliser, via des courriels et une lettre ouverte, et de relayer leurs craintes vers ►

► la ministre et l'administration. La ministre s'engage par un communiqué de presse, le 18 mars 2016, à étudier avec ses partenaires du gouvernement les propositions du groupe de travail, de manière à déterminer une trajectoire budgétaire après l'ajustement budgétaire, vers début mai. La ministre annonce également un soutien ponctuel complémentaire pour les trois premiers centres culturels reconnus en application du nouveau décret.

Néanmoins, en avril 2016, coup de théâtre : la ministre Joëlle Milquet démissionne. Alda Greoli lui succède le 18 avril dans la fonction de ministre de la Culture.

Début du mois d'octobre, c'est au tour de Thomas Prédour de quitter le cabinet. Nathalie Vanaubel lui succède en tant que conseillère en charge des centres culturels.

2017 : L'ADOPTION D'UNE TRAJECTOIRE AMORCE UN REFINANCEMENT ET L'APPLICATION DU DÉCRET

Finalement, c'est dans un courrier daté du 18 novembre 2016 que la ministre Greoli annonce au secteur l'adoption du scénario budgétaire d'application du décret : un étalement du refinancement (progression par paliers), qui sera plafonné (cliquet de progression de la subvention).

La ministre annonce qu'une enveloppe de 400 000 € est réservée au secteur en 2017 pour le financement des reconnaissances 2016 et 2017 et qu'aucune économie supplémentaire ne sera appliquée au-delà de celle déjà réalisée (-1 % de subvention depuis 2015).

En décembre 2016, alors que le scénario budgétaire n'est pas encore stabilisé, le cabinet communique, aux cinq centres culturels et aux deux organisations fédératives dont le dossier avait été déposé en juin 2015, des courriers annonçant les décisions de reconnaissance, qui suscitent de vives réactions.

Ces décisions seront consolidées en février 2017 après des concertations entre le cabinet, les organisations représentatives, la 3C et les centres culturels concernés.

Le 28 mars 2017, à Dison, la ministre Alda Greoli présente, devant le secteur réuni à l'occasion de la présentation du bilan de la 3C, la trajectoire budgétaire envisagée pour l'application du décret du 21 novembre 2013. Cette présentation est confirmée par la circulaire du 20 juillet 2017.

2018-2019 : FIN DE LA TRANSITION ET STABILISATION

Si la trajectoire budgétaire ne permet pas le plein déploiement des dispositifs prévus par le décret du 21 novembre 2013, elle a néanmoins offert un horizon budgétaire attendu par les centres culturels. Le climat d'incertitude qui régnait jusqu'alors explique pourquoi la majorité des centres culturels a attendu la toute dernière année de la période de transition pour introduire sa demande de reconnaissance.

Les budgets 2018 et 2019 du secteur présentent une progression qui permet l'indexation des subventions (qui n'avait plus eu lieu depuis 2011) et la conclusion des 59 premiers contrats-programmes en application du décret, dans les limites définies par la trajectoire.

ET ENSUITE ?

Le refinancement du premier train de reconnaissances de centres culturels dans le cadre du décret, en application de la trajectoire budgétaire, portera ses effets jusqu'en 2025. S'ajoute à cela un défi de taille pour le ou la prochain(e) ministre : définir le cadre budgétaire du second train de reconnaissances, puisque les trois premiers centres culturels reconnus déposeront déjà la demande de reconduction de leur reconnaissance à l'aube de la nouvelle législature.

Malgré un début de législature difficile, marqué par l'absence de perspectives claires concernant le financement, et chahuté par le changement d'interlocuteurs au cabinet (succession de deux ministres et de trois conseillers), on peut se réjouir du dialogue soutenu et constructif entre le cabinet et les interlocuteurs du secteur (ORUA, 3C), ainsi que du fait que le décret est aujourd'hui effectivement d'application, même si le financement partiel de celui-ci limite le déploiement du dispositif et contrarie les ambitions des centres culturels. On retiendra les avancées suivantes :

- les 115 centres culturels reconnus dans le cadre de l'ancien décret ont introduit leur demande de reconnaissance avant la fin de la période de transition. Soixante-deux décisions de reconnaissance sont d'ores et déjà adoptées. En outre, quatre centres culturels non reconnus dans le cadre de l'ancien décret ont également introduit une demande de reconnaissance ; trois d'entre eux sont à présent reconnus, portant à 118 le nombre de centres culturels reconnus en Fédération Wallonie-Bruxelles !
- 143 communes (sur les 272 que compte la Fédération Wallonie-Bruxelles) sont à présent couvertes par un centre culturel, contribuant à l'exercice des droits culturels de 70 % de la population de la Fédération Wallonie-Bruxelles ;
- le budget de fonctionnement du secteur a bénéficié d'une augmentation de 2,5 millions d'euros du fait de l'application de la trajectoire, de l'indexation des subventions retrouvée en 2018, mais aussi de la consolidation de budgets précédemment octroyés par d'autres secteurs (arts de la scène, arts plastiques, etc.), tandis que le budget destiné aux subventions à l'emploi non marchand a, lui aussi, progressé de 2,14 millions d'euros ;
- Enfin, dix conventions de cofinancement dans le cadre des projets européens LEADER ont été conclues pour la période 2014-2020. Sept d'entre elles sont portées par des centres culturels. ●

ATTENTES DES CENTRES CULTURELS POUR LA PROCHAINE LÉGISLATURE

PAR CÉLINE D'AMBROSIO
chargée du pôle projet de l'ACC
ET LIESBETH VANDERSTEENE
directrice de l'ASTRAC

De par leur action pour améliorer l'exercice effectif des droits culturels par et pour tou-te-s, les centres culturels sont des acteurs essentiels des politiques culturelles. Dans les villes, dans les zones périurbaines, comme dans les territoires ruraux, ce sont des lieux de rencontre, de découverte, de réflexion, d'expérimentation, d'émancipation et de participation. Le décret du 21 novembre 2013 a réaffirmé leur rôle pour contribuer à une démocratie vitale et une société juste et solidaire. Et pourtant, les freins à leur développement sont nombreux...

Au cours de la précédente législature, la transition des centres culturels vers leur « nouveau » décret a été entravée par un financement réduit et un contexte politique mouvant. Or, des engagements forts sont nécessaires aujourd'hui pour assurer la poursuite des missions assignées au secteur, afin de répondre à des enjeux de société fondamentaux.

C'est à cette fin et en vue des élections qui approchent que les fédérations représentatives du secteur que sont l'ACC et l'ASTRAC s'adressent aujourd'hui aux partis politiques pour défendre les

revendications prioritaires des centres culturels.

FAIRE VIVRE LE DÉCRET DES CENTRES CULTURELS

Si le scénario de financement mis en place par la ministre Alda Greoli a permis une première mise en application du décret, celui-ci n'a donné lieu qu'à un rattrapage partiel de la non-indexation et du gel des subventions des années précédentes. Il a bridé les dynamiques de renouveau tout en compromettant la stabilité des opérateurs, l'avenir de leurs emplois et leurs relations avec leurs divers partenaires. Le décret doit être financé pleinement et entièrement pour conforter les centres culturels et pérenniser leur action.

Optimiser l'application du décret, cela signifie aussi rendre les procédures administratives et méthodologiques simples, claires et cohérentes. Les investissements à consentir par les équipes en vue de l'introduction des demandes de reconnaissances ont été sous-estimés et la lourdeur des démarches a entravé leur travail. Pour équilibrer et renforcer les partenariats, la concertation entre les différents pouvoirs publics et les centres culturels doit être améliorée.

CONFORTER ET POURSUIVRE LA PROFESSIONNALISATION DU SECTEUR

Le contexte budgétaire étriqué et les réformes qui ont jalonné la législature qui se termine ont été accompagnés d'un risque de perte d'emploi, d'une détérioration des conditions de travail et, dès lors, d'une dégradation de la qualité des services rendus aux citoyen-ne-s. Il est nécessaire aujourd'hui d'assurer les moyens pour un emploi pérenne et de qualité, tenant compte notamment de

l'évolution de la masse salariale au sein des institutions.

Un engagement durable est également indispensable pour garantir l'attractivité des métiers des centres culturels et répondre aux évolutions du travail culturel. Cela suppose des conditions de travail motivantes, ainsi qu'un accompagnement et une offre de formations renforcés.

VALORISER ET RENFORCER L'ACTION TRANSVERSALE DES CENTRES CULTURELS AVEC LES AUTRES ACTEURS DE LA SOCIÉTÉ

Leur action « historique » et les principes du décret placent les centres culturels à la croisée de différents secteurs, domaines et disciplines. Leurs projets touchent à la fois à des enjeux culturels, territoriaux, artistiques et d'éducation permanente. Mais un cloisonnement tenace des politiques publiques et un manque de (re) connaissance de leur identité compliquent leur action transversale.

Les centres culturels réaffirment le rôle fédérateur du référentiel des droits culturels pour les politiques culturelles et l'action publique. Le développement de leur rôle charnière passera par une articulation plus forte et des synergies effectives entre les politiques sectorielles, culturelles et sociales, d'enseignement, en matière d'économie, de développement durable, etc.

Enfin, dans le contexte sociétal actuel qui appelle à renouveler nos façons de vivre ensemble, les centres culturels réaffirment les valeurs fortes véhiculées par leur action. Ils invitent les (candidats) élus à s'engager pour la promotion et la défense de l'exercice des droits humains, dont culturels, et pour plus d'égalité dans tous les domaines. ●

LES DROITS CULTURELS

EN 2 MIN 30 ET EN VIDÉO

PAR CÉLINE D'AMBROSIO
chargée du pôle projet de l'ACC
ET LIESBETH VANDERSTEENE
directrice de l'ASTRAC

L'ACC¹ et l'ASTRAC², les deux fédérations du secteur des centres culturels, se sont lancées dans un pari un peu fou : réaliser une capsule vidéo qui explique les droits culturels à un public large en 2 min 30.

LES DROITS CULTURELS, KÉZAKO ?

De plus en plus souvent invoqués aujourd'hui dans les politiques culturelles, les droits culturels restent mal compris, voire méconnus. Comme développé dans le précédent numéro de ce magazine, ils peuvent pourtant être à l'origine d'un réenchantement et d'une légitimité renforcée du travail culturel.

Les droits culturels permettent de développer les capacités d'identification, de perception et d'analyse, d'imagination et de création, de communication et de décision de chaque personne. Comme les autres droits humains, ils englobent des libertés et des responsabilités qui garantissent à toute personne une vie digne et qui contribuent à une participation plus effective à la société.

De nombreux textes abordent la définition et la mise en pratique des droits culturels et, pourtant, le concept mérite d'être clarifié et rendu accessible à toutes et à tous !

Fortes de ce constat, l'ACC et l'ASTRAC ont cherché un moyen de familiariser le plus grand nombre aux droits culturels comme notion faisant partie intégrante des droits humains.

En tant que fédérations représentatives du secteur des centres culturels, elles ont souhaité par la même occasion valoriser l'action de leurs membres pour améliorer l'exercice des droits culturels. Rappelons que le décret du 21 novembre 2013 inscrit ces droits au cœur des missions des centres culturels soutenus par la Fédération Wallonie-Bruxelles – ils deviennent à la fois le référentiel, la finalité et les moyens de leur action.

PROJET CONJOINT ET OBJECTIFS

Ce n'est pas la première fois que l'ACC et l'ASTRAC unissent leurs forces pour promouvoir les centres culturels et leur rôle spécifique, contribuant, par l'action culturelle, à une démocratie vivante et émancipatrice.

En 2016, une vidéo *Qu'est-ce qu'un centre culturel ?*³ a été mise en ligne. Elle remporte un vif succès (plus de 39 600 vues à ce jour) et permet aux centres culturels d'expliquer en quelques minutes à un public large leur fonctionnement et leurs activités.

En 2017, un *Guide des centres culturels*⁴ est publié, à destination des interlocuteurs plus proches du secteur. Cet outil papier (qui est réédité en 2018) développe de façon plus approfondie les idées évoquées dans la vidéo en les articulant aux grands principes du décret de 2013.

La capsule sur les droits culturels se veut complémentaire à ces outils pédagogiques et promotionnels. Elle permet à tout un chacun de découvrir et de comprendre la notion des droits culturels et de partager l'élan qu'elle commence à susciter dans le secteur culturel. Elle s'inscrit notamment dans un contexte de promotion de l'action culturelle en général et de l'action des centres culturels auprès du monde politique et du « grand public », avant et après les élections de mai 2019.



PETITE CAPSULE POUR GRANDES IDÉES

Les vidéos éducatives fleurissent sur Internet depuis déjà quelques années. En effet, ce format court et dynamique permet de simplifier des idées complexes tout en utilisant l'animation pour illustrer les propos. Dans un monde où le mobile est devenu le premier écran pour de nombreuses personnes, l'impact de cet outil n'est plus à prouver. En choisissant ce support de communication, l'ACC et l'ASTRAC misent sur sa facilité d'appropriation par les centres culturels et leurs publics, mais aussi par d'autres acteurs culturels aux niveaux local, national, voire international.

L'idée est en effet que les contenus de la capsule soient transposables dans d'autres secteurs, permettant ainsi à de nombreux opérateurs de vulgariser et de mettre en valeur leur travail de terrain au regard des droits culturels. Ce film court est à leur disposition pour toutes exploitations qu'ils jugeraient utiles. ●

- Réalisation de la vidéo : studio de production Squarefish
- Illustration : CÄäT
- Accessible sur les sites de l'ACC et de l'ASTRAC : www.centres-culturels.be et www.astrac.be.

Notes

1/ Association des centres culturels.

2/ Réseau des travailleurs en centres culturels.

3/ Visible sur www.centres-culturels.be/video.

4/ Téléchargeable via <http://astrac.be/le-nouveau-guide-est-arrive/>.

JOURNÉE PRO 2019 DE L'ASTRAC : TOUS LES MÉTIERS CONCERNÉS

PAR NICOLAS CANTA
ASTRAC

Le 29 janvier dernier, l'ASTRAC organisait sa traditionnelle Journée de rencontres professionnelles au centre culturel Marcel Hicter (La Marlagne) à Wépion. Une édition destinée explicitement à l'ensemble des métiers des centres culturels.

A lors que l'ASTRAC est le réseau des professionnels en centres culturels, une journée professionnelle dédiée aux différents métiers du secteur pourrait sembler redondante. Mais la tendance des dernières années indiquait une fréquentation en baisse de la part des professionnels autres que directeurs, animateurs ou coordinateurs de projets. Pour réaffirmer son identité et son intérêt envers tous les travailleurs du secteur, l'ASTRAC a donc choisi de mettre à l'honneur les régisseurs, les techniciens polyvalents, les secrétaires, les chargés de communication, les programmeurs – sans oublier les autres, bien sûr –, par un programme varié d'ateliers sur des enjeux liés aux évolutions des différentes pratiques professionnelles. Enjeux identifiés grâce à une récolte d'informations permanente sur le terrain et développés avec l'aide d'une série de partenaires de qualité. Ce mardi 29 janvier, 170 personnes issues de plus de 50 institutions étaient attendues à Wépion. Après l'accueil, une animation ludique en séance plénière illustra « L'esprit d'équipe en questions ». Place ensuite au programme des ateliers, avec neuf séances de travail participatif organisées en parallèle.

TECHNIQUE : PROBLÈMES ET SOLUTIONS

Deux ateliers concernaient des questions techniques.

Un malheureux imprévu était à l'origine du remplacement de dernière minute de l'un des deux ateliers par une rencontre avec l'Association des techniciens professionnels du spectacle vivant (ATPS), suivie d'une visite des coulisses et des équipements du grand théâtre de La Marlagne, guidée par les techniciens du lieu.

L'autre atelier, « En cas d'absence du régisseur, brisez la glace », était destiné aux techniciens « touche-à-tout » et à chaque professionnel amené à faire des prestations de régie « de base », notamment dans les centres culturels qui ne disposent pas de régisseur attiré. Régis Pelletti et Freddy Cacciatore (T-Event) ont montré aux participants comment brancher un micro, obte-

nir un son sans parasites, allumer un projecteur, éviter les accidents et les pannes, etc. Ces interventions peuvent paraître simples, mais demandent un minimum de bagage technique.

ÉVOLUTIONS ET PERSPECTIVES

ASSPROPRO, l'Association des programmeurs professionnels, était naturellement impliquée dans un atelier destiné aux programmeurs. Animés par la directrice de l'association, Nadine Renquet, et par Nicolas Canta (ASTRAC), les participants étaient invités à une réflexion sur les réalités et les perspectives d'un métier qui a évolué suite au décret de 2013 et à la nécessité d'articuler la diffusion au projet d'action culturelle générale. D'autres facteurs également influent sur cette transformation : les besoins et les exigences des artistes, la connaissance des populations, le contexte budgétaire... Les participants ont partagé leurs expériences et exposé quelques pistes concrètes pour l'avenir.

Un atelier rassemblant plusieurs métiers était consacré à l'accueil : une notion essentielle dans la vie quotidienne des centres culturels, renforcée encore par le décret de 2013. Avec Michèle Dhem à l'animation et un ►



► témoignage de Béatrice Minh (La Concertation), les participants ont abordé différents aspects de l'art d'accueillir – et d'être accueilli. Le manque de ressources et de disponibilité fut mis en évidence, mais aussi le désir de remettre l'humain au centre.

Ce même adage était au cœur d'un atelier sur la mise en pratique des droits culturels. Atelier stimulant sur une matière complexe, car celle-ci fait l'objet d'interprétations diverses et, surtout, elle s'avère difficile à traduire en actes. Anne Aubry, du Réseau culture 21, apportait son expérience dans le cadre de la recherche-action Paideia menée en France. Un carnet de traduction des droits culturels fut partagé et testé par les participants. Une approche opportune vu le besoin de repères et d'outils pour concevoir et évaluer les actions au regard des droits culturels en cette période encore expérimentale. L'ASTRAC continuera à s'intéresser à la question.

COMMUNIQUER, C'EST STRATÉGIQUE

La communication est désormais un métier à part entière dans les centres culturels, qui ne peuvent plus vraiment compter sur l'appui de la presse pour assurer seule la promotion de leurs activités. Si les réseaux sociaux permettent de s'adresser directement à certains publics, les équipes ne sont pas toujours suffisamment outillées pour s'en servir de manière réfléchie et efficace.

Thomas Gilson (Média Animation) proposait une initiation à la création de capsules vidéo avec un smartphone. Les inscrits ont donc arpenté les couloirs labyrinthiques de La Marlagne, téléphone en main, à la recherche d'interviews ou de mises en scène pour mettre en boîte quelques minutes d'images. Tâche ardue en si peu de temps, mais qui déboucha sur quelques résultats intéressants.

Si la vidéo est un outil facile à diffuser et à partager, communiquer sur les réseaux sociaux demande aussi une



vision « politique » et une stratégie cohérente, partagée en équipe. Jean-Luc Manise (CESEP) a abordé ces questions de fond dans un atelier qui proposait notamment une réflexion plus poussée sur les alternatives à Facebook. Quelles sont-elles ? Quels sont leurs avantages ? Comment les utiliser ? Pour toucher qui ?

C'EST DANS L'AIR

Le programme de la Jpro 2018 intégrait déjà une approche du Parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA), issu du Pacte d'excellence. Cependant, une journée n'avait pas suffi à en explorer tous les tenants et aboutissants. Cette année encore, l'atelier PECA affichait complet, preuve de l'attention que portent les équipes des centres culturels à l'enjeu de développer une réelle pédagogie culturelle dans toutes les écoles. Les discussions modérées par Pascale Piérard (centre culturel Ourthe et Meuse) ont été enrichies par les interventions de Dominique Vosters (Direction stratégique Culture FWB) et Nancy Massart (Conseil de l'enseignement des Communes et des Provinces), ainsi que par les témoignages d'An-

nemine Merkel (maison de la culture Famenne-Ardenne) et Angélique Demoitié (Les Chiroux, centre culturel de Liège).

Autre sujet brûlant : le renouvellement des instances des centres culturels après les élections locales d'octobre 2018. Les partis désignent de nouveaux membres dans les conseils d'administration, certains échevins de la Culture sont remplacés et c'est tout un travail à recommencer... Ingrid Vandevarent (Inspection Culture FWB) et Tatiana Haerlingen (Association des centres culturels – ACC) ont clarifié le cadre réglementaire de cette transition. L'animation ludique de Pierre Fasbender (centre culturel de Habay) a permis ensuite d'échanger sur comment accueillir au mieux les nouveaux membres, susciter la participation et l'engagement, et favoriser le partage du projet du centre culturel.

LE CABINET S'EXPRIME

Après les ateliers, une séance plénière rassembla les participants pour un point d'information sur la situation et les perspectives des centres culturels en ce moment charnière entre deux législatures. Une clôture un peu aride selon certains...

Sophie Levêque (Direction des Centres culturels) dressa un état des lieux des reconnaissances dans les termes du plus récemment nouveau décret. Mathieu Libert, conseiller de la ministre de la Culture Alda Greoli, répondit aux questions sur les dernières décisions du cabinet et éclaira l'assemblée sur quelques autres chantiers en cours. Liesbeth Vandersteene, directrice de l'ASTRAC, présenta sommairement le plan d'action mené avec l'ACC pour placer les centres culturels à l'agenda politique dans la perspective des élections. Qu'elles rassurent, énervent ou inquiètent, ces discussions permettent à chaque fois d'informer le secteur et de faire entendre sa voix à travers des échanges libres et directs avec les représentants de l'administration et du cabinet. ●

STAND « LECTURE PUBLIQUE » À LA FOIRE DU LIVRE : UNE MUTATION EN CONTINU

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Toutes les photos : © Diane Sophie Couteau

La présence de la Lecture publique à la Foire du livre ne date pas d'hier. Rituellement, chaque année, un stand y est consacré à la recherche bibliothéconomique. Des bibliothécaires confirmés, des étudiants, des agents de la Lecture publique se coupent en quatre pour offrir le meilleur renseignement possible aux visiteurs de la foire, désespérés de trouver le stand où ils pourront trouver leur prochaine lecture. Une collaboration fructueuse avec Electre assure une recherche aisée.

Mais la Foire du livre ne rime pas uniquement avec des recherches ou des informations données, depuis les premiers temps de la collaboration avec les équipes de la Foire qui se sont succédé, l'envie a toujours été présente d'aller plus loin, d'offrir des rencontres d'auteurs, des journées professionnelles, des tables rondes. La Foire a souvent été l'occasion de présenter de nouveaux produits, de nouvelles offres, de nouveaux partenariats. Ainsi, en 2015, la Foire a servi d'écrin à la présentation de la plateforme de prêt numérique Lirtuel.

Le stand s'est un temps transformé en studio d'enregistrement de rencontres filmées avec Libfly. Tout qui proposait une actualité livresque se voyait interviewé par des bibliothécaires, transformés pour l'occasion en journalistes audiovisuels. Une expérience inoubliable... Xavier Hanotte, François Desmet, Nadine Monfils... se sont ainsi succédé au micro de bibliothécaires avides de mettre en évidence ces auteurs de manière tout à fait inhabituelle.

LA DÉCOUVERTE DE LIRTUEL

Depuis 2016 et avec l'arrivée d'une nouvelle équipe à la tête de la Foire du livre, le stand s'est peu à peu redimensionné et repositionné. Après le lancement de Lirtuel en 2015, nécessité s'est fait jour de promouvoir cet outil assez innovant en matière de prêt. L'équipe de la cellule numérique de la Lecture publique a donc mis en place la possibilité d'emprunter directement lors de la Foire des livres numériques. Les visiteurs pouvaient repartir avec de quoi occuper leur journée sur leur tablette ou liseuse, et ce, pour un délai d'un mois. Ensuite, ils n'avaient plus qu'à se mettre en ordre auprès de la bibliothèque la plus proche de chez eux. Les marques d'intérêt étaient fréquentes et la curiosité également. Nombreux sont ceux qui se sont installés pour obtenir une explication, signaler qu'ils ne connaissaient pas encore le service ou, parfois, qu'ils avaient essayé de s'inscrire mais sans résultat. L'équipe sur le stand s'est fait fort de dénouer les angoisses, d'expliquer la facilité et tout l'intérêt du système.



Outre ce service direct de prêt numérique, une intervention sur les liens entre bibliothèques et écoles était proposée dans le cadre de la présentation du plan lecture, mettant l'accent sur les différents partenariats (classe lecture, contrat lecture, heure du conte). En 2017, suite à une réflexion et une collaboration fructueuse avec les responsables de la Foire, le stand se rapproche du stand d'informations générales. Inutile de se trouver à une distance trop importante, le service proposé aux visiteurs gagnera en visibilité et en accessibilité. L'année suivante, en 2018, le pas est franchi. Désormais, les informations sont situées sur un seul et même stand. Plus besoin pour le visiteur de chercher longuement.

Les recherches bibliothéconomiques ont toujours été une longue tradition, offerte par des bibliothécaires compétents. Les visiteurs disposent d'une longue liste de titres de livres et n'en connaissent ni la maison d'édition ni le distributeur ? Pas de problème : sur le stand, l'équipe n'a de cesse de les aider. ►



- Une base de données bibliographique (Electre) leur sert d'outil de recherche, mis gracieusement à leur disposition le temps de la Foire. Mais il s'agit parfois de faire preuve d'inventivité et de débrouillardise, il n'est pas rare que des personnes aient vaguement entendu parler d'un auteur en écoutant la radio tout en conduisant leur véhicule et ne se souviennent pas du nom de cette personne, et encore moins du titre de son livre. Les bibliothécaires se transforment alors en détectives privés et usent de leurs ressources personnelles et de leurs connaissances culturelles pour tenter d'aider le lecteur en détresse. Il est même arrivé des épisodes plus « folkloriques » de personnes déguisées à la recherche d'un stand de cuisine et se trompant manifestement de date entre la Foire du livre et « Made in Asia ». Les deux manifestations se déroulant à une semaine d'intervalle.

COLLABORATION AVEC L'ETNIC

Autre tradition du stand de la Lecture publique : l'Etnic met à disposition un matériel informatique indispensable pour les recherches. Des PC portables et des écrans supplémentaires permettent aux visiteurs de suivre la recherche en direct de leur côté du comptoir. La disposition des écrans supplémentaires a régulièrement donné lieu à des épisodes amusants de personnes tentant désespérément de faire leur recherche eux-mêmes, persuadés que l'écran était tactile...

Chaque année, des conférences, des rencontres, des tables rondes ont égrené les journées de la Foire. En 2017, une table ronde évoquait le « territoire de lecture » ou comment développer les pratiques de lecture sur un territoire en soutenant les opérateurs locaux. Des intervenants français et belges proposaient leur expérience. Une conférence présentée par PointCulture engageait une réflexion autour des représentations du vieillissement dans le cinéma, les livres et les chansons. La Foire du livre sera également l'occasion de lancer la dernière version de Périoclic.

En 2018 a eu lieu une rencontre animée par Pauline David (label édition Fédération Wallonie-Bruxelles), réunissant Nina Toussaint, cinéaste, et Quentin Noirfalisse du magazine *Médor*, sur le thème « De l'écriture du magazine coopératif *Médor* à l'écriture d'un film ». Ils ont évoqué les correspondances et complémentarités entre les réflexions menées « au stylo » et celles portées à l'écran par une « caméra-stylo ».

UN SALON DE LECTURE

Mais la véritable nouveauté en 2018, la plus grosse évolution est la mise en place d'un salon de lecture, où le visiteur peut se poser un moment et feuilleter les livres mis à sa disposition. Un vrai salon comme on peut en trouver dans presque chaque domicile, avec des fauteuils vintage, des étagères, des lampes de chevet et même des tapis « d'Orient » au sol. En 2018, le salon connaît une version été avec l'installation d'un parasol à paroles. Des animations y étaient proposées par des bibliothécaires de Liège ainsi que des lectures de textes par de jeunes comédiens. L'expérience trouvait son origine dans le projet « Aux livres, citoyens ! ».

2019

2019 rime avec édition anniversaire de la Foire : 50 ans de Foire du livre. Pour l'occasion, un bureau a complété cette année l'aménagement du salon. Doté d'une lampe de chevet et d'un fauteuil confortable, il a permis d'accueillir des jeunes illustrateurs et deux autrices. Les illustrateurs renommés « jeunes pousses » se sont installés aussi confortablement que possible en tentant d'imaginer qu'ils étaient à domicile en pleine phase de création. Il n'était nullement question de proposer une sempiternelle séance de dédicaces, mais d'offrir un concept différent de rencontre entre le public et les artistes. Pas simple dans ce bruit continu, mais l'idée a plu au public présent, qui s'est parfois déplacé en masse pour ques-

tionner ces jeunes illustrateurs. Une idée développée en collaboration avec le service Lettres et Livres qui sera sans nul doute réédité.

Ce fameux bureau a également été utilisé par deux autrices belges confirmées : Dominique Costermans et Régine Vandamme. Elles ont développé une idée pour le moins originale de récoltes d'expériences marquantes autour du travail et de réécriture par la suite, un appel à histoires vécues liées au travail et retranscrites par leurs soins. Cette activité répondait au nom de « Bureau des secrets professionnels ».

En 2020, le salon de lecture retrouvera sa place au creux de la Foire, même s'il est impossible à l'heure actuelle de donner une idée précise de son utilisation et des animations qui s'y dérouleront. Rendez-vous dans moins d'un an... ●



NANINNE : UNE BIBLIOTHÈQUE CENTRALE, VIVANTE ET ITINÉRANTE

PAR HUGUES DORZÉE

journaliste

Toutes les photos : © Bibliothèque centrale

Sur le site de Naninne, la bibliothèque centrale assure une foultitude de missions (prêt inter, opérateur d'appui, animations...) et gère deux bibliothèques ambulantes (le BDbus et le bibliobus). Visite au cœur de cette petite caverne d'Ali Baba de la Lecture publique, implantée dans l'ancien hall de stockage des AMP.

« **H**ouba, Houba ! » semble dire le Marsupilami joliment peint sur le flanc du BDbus, comme pour nous dire : « Pas de doute, vous y êtes. »

Au cœur du parc industriel de Namur-Sud-Naninne, on découvre la bibliothèque centrale : un vaste hall occupé autrefois par les AMP (diffuseur de presse), racheté en 2014 par la Province et entièrement transformé depuis décembre 2017 en caverne d'Ali Baba de la Lecture publique.

« Depuis des années, nous étions logés chaussée de Charleroi sur le site provincial des Trieux, qui abrite en son sein l'imprimerie, les services techniques, l'école d'hôtellerie. Certes, ce bâtiment avait l'avantage d'être de plain-pied, mais il était surtout devenu vétuste et exigü. Ce déménagement nous a permis de retrouver de l'air et de déployer plus amplement nos activités », se félicite aujourd'hui Françoise Dury, la bibliothécaire en chef.

Le nouvel espace est vaste (2000 m²) et aménagé sur deux étages. La circulation se fait aisément. L'alternance de bois recyclé et d'acier rend l'endroit chaleureux. Et les grandes baies vitrées laissent entrer généreusement le soleil en ce premier jour du printemps.

« À l'origine, c'était un grand hall un peu froid et impersonnel, poursuit la responsable, mais comme l'ancien propriétaire évoluait dans le secteur



de l'édition, les architectes sont partis d'un espace sain, propre et sec, en construisant un étage et en réhabilitant complètement le bâtiment. Au final, le lieu s'avère à la fois fonctionnel et agréable. »

Ce bâtiment, la bibliothèque centrale le partage avec d'autres services des affaires culturelles de la Province – la cellule manutention/événements, la réserve de matériels et d'œuvres d'art se trouvent à l'arrière.

Elle est par ailleurs très bien située (à proximité de la E411 et de la nationale 4, ce qui est assez pratique pour la circulation des bibliothèques itinérantes), dotée de larges parkings, avec un arrêt de bus à proximité et la gare de Naninne à un quart d'heure à pied. Son seul défaut : un monte-charge de petite taille (100 kg et deux caisses maximum), ce qui est totalement in-

suffisant pour assurer un déplacement important d'ouvrages. « On aurait dû prévoir un ascenseur accessible aux personnes à mobilité réduite et pouvant accueillir nos chariots de livre. On voudrait par ailleurs améliorer la signalétique extérieure et intérieure, en plaçant une bâche visible des visiteurs, des pictogrammes... »

Quoi qu'il en soit, depuis deux ans maintenant, la bibliothèque centrale namuroise a largement trouvé ses marques après un déménagement « XXL ».

Imaginez : 90 000 pièces à transbahuter ! Pour acheminer les seuls romans pour adultes, il a fallu pas moins de... 1 000 caisses. « On a fait appel à une société de transport, mais la mise en boîte a été faite par les équipes. »

Cette imposante collection s'explique aussi par le statut particulier du site, qui accueille à la fois une bibliothèque centrale, une bibliothèque itinérante (avec son BDbus et son bibliobus qui sillonnent dans toute la province) et, depuis décembre dernier, une bibliothèque principale et une bibliothèque encyclopédique.

En tant qu'opérateur d'appui reconnu par la Fédération Wallonie-Bruxelles, elle coordonne un service de prêt interbibliothèques pour toutes les bibliothèques publiques situées sur le territoire de la province de Namur, mais elle assure aussi le dépôt de livres dans les bibliothèques, écoles, centres cultu-



rels, associations..., et gère l'ensemble du catalogue collectif.

Elle travaille ainsi avec différents services sociaux et d'éducation permanente, les milieux de l'alphabétisation, les crèches..., partout où il est possible de faire la promotion de la Lecture publique.

« On crée par ailleurs des animations autour du livre pour les jeunes et les adultes : une soirée mangas, un jeu-concours avec les commerçants, des animations avec les plaines de vacances, un "cadavre exquis" itinérant organisé dans le cadre de la semaine de la langue française..., poursuit Françoise Dury. On apporte également une aide-conseil technique en vue de la création ou de l'accession à la reconnaissance de bibliothèques locales qu'on accompagne dans leurs projets. Et on vient également en appui des locales pour le dépouillement et la conservation de périodiques, la recherche documentaire, la mise à disposition d'animateurs spécialisés... » Parmi ses missions, la bibliothèque centrale organise aussi des formations continuées à l'attention des bibliothécaires et anime une réflexion collégiale sur des questions de fond ou de pratique concernant la Lecture publique. « Tout cela nous fait tout de même quelques missions cumulées ! » sourit

la responsable. Le tout avec une équipe relativement réduite (25 personnes : 20 bibliothécaires, quatre chauffeurs et un temps plein administratif). Et pour couvrir un vaste territoire (400 000 habitants, 38 communes, 21 bibliothèques reconnues). À titre de comparaison, son homologue du Hainaut dispose d'une équipe de 40 personnes...

41 000 KILOMÈTRES PAR AN

« Un jour sans sourire est un jour perdu », peut-on lire à l'entrée de la bibliothèque. Une phrase de Charlie Chaplin qui résume un peu l'esprit des lieux, convivial et accueillant. « Vous voulez une petite douceur ? » nous propose un collaborateur en tendant une boîte de sucreries.

Ce mercredi, les bureaux sont relativement déserts, mais pour de bonnes raisons : « Certains collègues sont en temps partiel, d'autres pratiquent le télétravail, une pratique bien ancrée à la Province, souligne la bibliothécaire en chef. Et puis, les collègues des bibliothèques itinérantes sont soit sur le terrain, soit en récupération, car ils font de longues heures sur la route. »

D'un côté, il y a donc le BDbus, un camion dépliant unique en son genre qui tous les mois couvre environ 140

lieux aux quatre coins de la province de Namur, et propose un large choix de BD et mangas (3 000 pièces en 2019). De l'autre côté, il y a le bibliobus et ses 4500 ouvrages.

« Ce sont deux outils formidables, qui permettent de couvrir des territoires éloignés, sans bibliothèques, notamment dans le sud de la province (Bièvre, Jedinne, Vresse...) où l'offre en transports en commun est insuffisante. Ils nous permettent ainsi de toucher des usagers qui n'ont pas toujours la possibilité de se déplacer : des familles, des personnes plus âgées... La bibliothèque ambulante permet de tisser des liens entre les lecteurs et l'équipage. On échange des coups de cœur, des petites nouvelles, des galettes ou des pralines à Noël... »

Ensemble, ces deux véhicules ont parcouru plus de 41 000 kilomètres en 2018.

« L'un date de 2014, l'autre de 2010, ils sont encore en bon état, mais ils s'usent, forcément. Il y a le coût du carburant, des petits problèmes techniques çà et là, la logistique pour se parquer dans les communes. Par ailleurs, c'est un beau projet, mais qui nécessite un investissement humain important : il faut pour chaque déplacement un chauffeur et une bibliothécaire. À terme, on devra lancer la réflexion pour main- ►



Bibliothèque centrale, extérieur & intérieur

- tenir cette idée d'itinérance, mais en imaginant des formules peut-être plus souples : des véhicules plus légers, avec une personne qui assure la livraison et le prêt... À voir. »

KAMISHIBAI ET FILMOLUXAGE

Le temps de passer par la salle de réunion et de formation spacieuse, de jeter un œil du côté de la cuisine partagée, et notre visite des lieux se poursuit.

À l'étage, on découvre l'ensemble des réserves, minutieusement classées par catégories (jeunesse, BD, non-fiction, livres audio...). 90 000 ouvrages et des collections qui évoluent sans cesse.

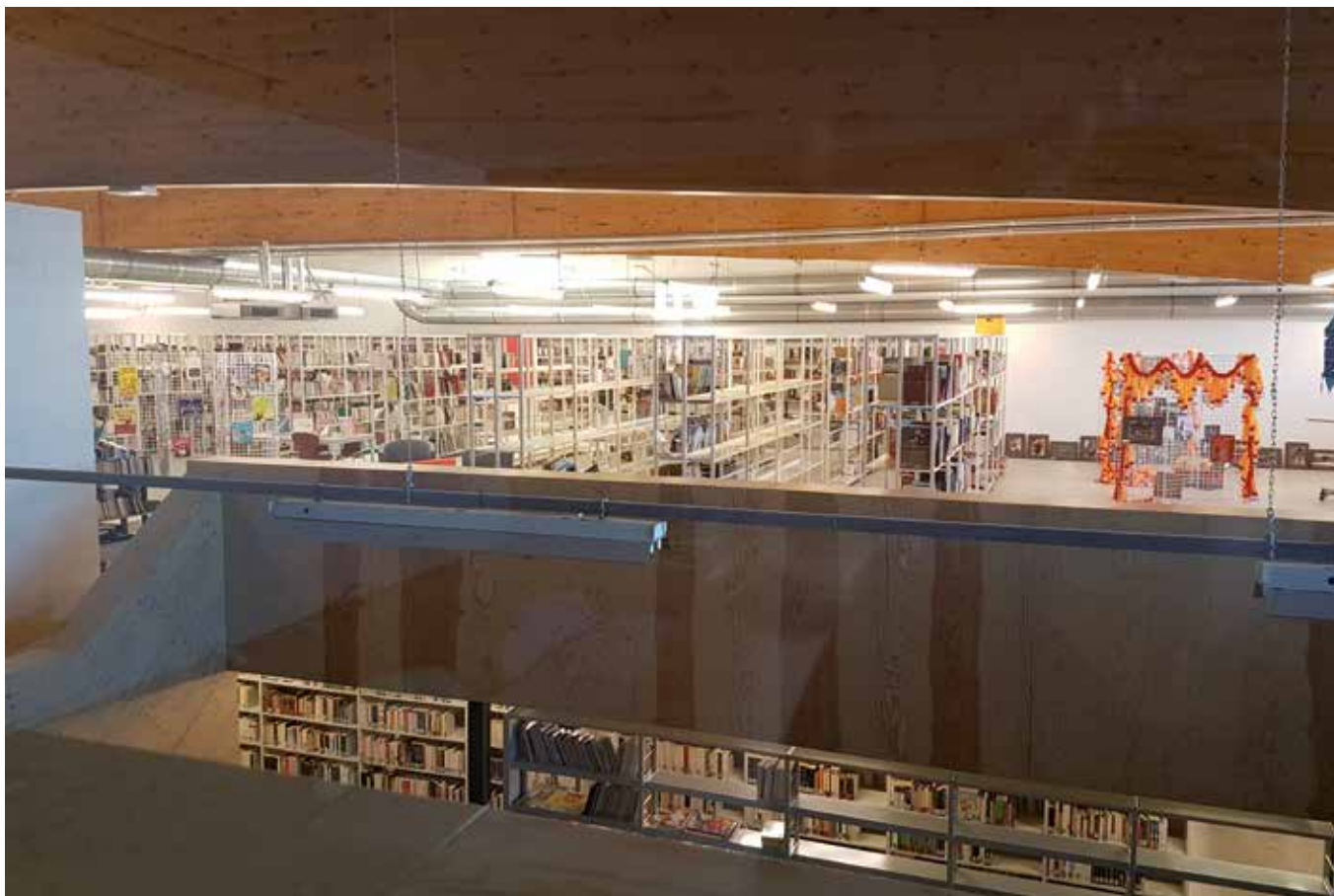
« Cette année, on budgétise 103 000 euros pour l'achat de livres, de périodiques et de matériel de protection des ouvrages. C'est le même montant que l'an dernier, mais avec le prix unique du livre on doit payer des frais de port supplémentaires et nous avons perdu 10 % de réduction pour l'achat de nos BD en gros. On ne va pas se plaindre, mais c'est certain que nous devons faire des choix. »

À gauche, on découvre des présentoirs bien fournis de kamishibai, à droite la fin d'une exposition de photos sur l'Inde qui a pas mal tourné.

Tout est bien rangé et agencé, avec un stock général qui alimentera toute la province (prêt inter, appui des locales...).

À proximité de là, dans un local aménagé, deux membres de l'équipe prennent soin des ouvrages. On rafistole, protège, encode... « C'est l'atelier de filmoluxage. Vous connaissiez ce mot ? » sourit l'un d'eux. Un néologisme inspiré du nom de ce film adhésif qui servira à couvrir chaque livre...

Plus loin, dans les bureaux, on découvre de nouvelles missions assurées par la Principale : l'aide à la création de boîtes à livres, la mise en place de « points lecture » et le lancement d'un cadastre des livres encyclopédiques dans la province. « Pour les boîtes à livres, on part d'initiatives citoyennes et on apporte notre aide pour conseiller les communes, fournir un animateur



plasticien, relayer dans nos réseaux, mais on ne fournit pas de livres. Ce sont les citoyens qui déposent et empruntent leurs livres », explique Françoise Dury.

BOÎTES À LIVRES ET POINTS LECTURE

Les « points lecture » ? Là où il n'y a pas de bibliothèques (c'est le cas dans 17 communes sur 38), la bibliothèque centrale travaille en collaboration avec les échevinats, des bénévoles et le réseau local pour identifier un lieu de lecture et de passage où l'on pourra installer des armoires à livre et un PC, effectuer quelques animations. Ce sont ainsi des embryons de bibliothèques, pour permettre une diffusion de la Lecture publique, malgré les contraintes budgétaires et humaines. « Petit à petit, ça prend bien, se réjouit sa responsable. À Fernelmont, Noiseux, Profondeville... ». Quant au cadastre des livres encyclopédiques, il s'agit d'identifier, en partena-

riat avec les locales et la Ville de Namur, l'ensemble des ouvrages disponibles, de les recenser, les mettre en valeur via notamment le catalogue collectif.

Ce dernier est également géré ici, à Naninne, en collaboration avec un prestataire informatique extérieur. Et ce n'est pas une mince affaire : actuellement, ce sont pas moins de 500 000 ouvrages qui figurent dans ce catalogue. En 2018, ce sont plus de 44 000 notices qui ont été encodées.

Un travail de bénédictin, mais essentiel dans l'offre aux lecteurs : « Outre l'encodage, nos collègues assurent un peu le help desk pour l'ensemble des bibliothèques en veillant sur le logiciel, les demandes en ligne... »

UNE RÉSERVE PRÉCIEUSE

La visite s'achève tranquillement. Le temps de passer par la « gare de triage », comme on l'appelle ici, l'espace où l'on va rassembler les commandes pour le prêt inter et les tournées à venir. Et

puis de jeter un œil sur la « réserve précieuse », un local où sont conservés des centaines de livres jeunesse qui ont une valeur historique, pédagogique, artistique... « On en prend soin, on les classe avec méthode et le public peut venir les consulter sur place. On voudrait développer ce service en visant les étudiants, les futurs bibliothécaires et enseignants, les lecteurs nostalgiques... », sourit Françoise Dury.

« Houba, Houba ! » semble dire Le Marsupilami, toujours bien accroché sur son châssis cabine. Dans quelques minutes, il va quitter les lieux : le BD bus s'en ira sillonner la verte province pour irriguer les fidèles en bandes dessinées en tous genres. ●

INFOS :

Bibliothèque centrale, parc industriel de Namur-Sud-Naninne
rue des Phlox 20, 5100 Naninne
bibliotheques@province.namur.be
Tél. : 081 776 716

HAÏTI :

LA LECTURE PUBLIQUE, AVEC ENTHOUSIASME MAIS AUSSI DES OBSTACLES

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Toutes les photos : © Diane Sophie Couteau

Développer un réseau de lecture publique en Haïti pourrait relever de la gageure, voire d'une mission impossible, et pourtant, petit à petit, les bibliothécaires haïtiens, demandeurs de changement et dotés d'un enthousiasme extraordinaire, se mettent en marche vers la construction d'un véritable réseau de lecture publique.

Il y a peu, la Direction nationale du livre d'Haïti (DNL), l'équivalent de notre Service de la Lecture publique, s'est adressée à ce dernier pour arriver, dans un futur proche, à mettre en œuvre une politique du livre et de la lecture sur son territoire. Une première mission en septembre 2018, rendue possible par WBI et de type exploratoire, réalise un diagnostic des politiques et pratiques de lecture. Cette mission a permis de poser des constats divers et variés sur le fonctionnement global de la lecture et des bibliothèques en Haïti.

Plusieurs réseaux de bibliothèques coexistent, celui de la DNL, de la Bibliothèque nationale, de la FOKAL, des bibliothèques d'initiatives municipales,

sans collaboration aucune entre elles ou très peu. Et, pourtant, le rapprochement entre les différentes bibliothèques est souhaitable (et de plus, souhaité). Dans chaque bibliothèque, le fonctionnement est différent. Certaines pratiquent le prêt, d'autres pas. Les fonds sont souvent insuffisants ou parfois inadaptés aux besoins de la population. Les éléments extérieurs (ouragans, tremblements de terre, pluies torrentielles...) rendent également les conditions de travail problématiques.

UN PLAN DE FORMATION

L'idée, au terme de cette mission, était de construire un plan de formation pour les bibliothécaires en Haïti et un



Formation à la DNL



CLAC à Saint-Marc



Fresque dans la cour de la Bibliothèque Delmas

réseau de bibliothèques départementales sur l'ensemble du territoire haïtien. Après définition des priorités à moyen et long termes, un plan d'action a peu à peu vu le jour, rédigé en concertation avec les opérateurs locaux.

Il est rapidement apparu en cours de mission que le plan de formation devrait viser à former des formateurs locaux qui, à leur tour, se chargeraient de former des bibliothécaires sur le terrain.

Ce plan de formation devait s'articuler autour de deux axes :

- stratégique : visant à aider les bibliothèques dans l'appropriation des enjeux de la lecture publique haïtienne ;
- opérationnel : s'attachant à l'accompagnement des différents publics (politique documentaire, développement de l'esprit critique, nouvelles technologies, communication, développement de la notion de plaisir culturel, techniques d'animation...).

Ce plan de formation s'accompagnerait d'une évaluation ainsi que d'une possibilité de facilitation dans la mise en place d'un réel réseau de lecture publique en Haïti.

Si l'enthousiasme et la volonté d'aboutir sont palpables tant du côté des bibliothécaires haïtiens qu'en Fédération Wallonie-Bruxelles, de nombreuses difficultés se mettent en travers de la route. Outre les difficultés matérielles qui sont multiples, une révision de la politique documentaire se révèle nécessaire. La priorité doit être donnée à l'usager. La formation initiale des bibliothécaires est peu développée et la formation continue complètement absente. Enfin, et surtout, il semble important de passer d'une culture centrée sur la gestion des ressources à une culture de projets.

L'élaboration du plan de formation s'est envisagée en plusieurs étapes :

- la formation de formateurs (choisis comme personnes-ressources) ;
- la création de formations via MOOC (qui puissent se dispenser à distance si nécessaire) ;
- l'élaboration collective et en concertation de l'ensemble du processus visant à s'adapter concrètement aux réalités en Haïti. Le plan étant un support de communication entre les différents acteurs et opérateurs de la lecture publique en Haïti.

UNE VISION STRATÉGIQUE DE L'ACTION EN BIBLIOTHÈQUE

Concrètement, le plan de formation aidera chaque bibliothécaire à développer en équipe une vision stratégique de son action, il mettra l'accent sur le développement des projets. De plus, il aidera les bibliothécaires à devenir des « médiateurs » entre les ressources documentaires et la population.

Il va aider les bibliothèques, tous réseaux confondus, à orienter le travail du secteur vers le développement de projets et intégrer chaque bibliothèque dans le tissu social et culturel des territoires desservis.

Il accompagne les bibliothèques dans un processus visant à les placer au cœur de la vie culturelle des communes et des quartiers. Il va susciter la coopération entre les bibliothèques autour de leur projet de développement de la lecture, de l'écrit, de la culture orale et de la promotion des écrivains haïtiens. Il va faire évoluer les pratiques en proposant des formations-actions et non des formations purement théoriques.

Cette première mission a été suivie assez rapidement par une seconde en ►



Réunion de travail à la Bibliothèque nationale

► décembre 2018. Cette fois, à Port-au-Prince, dans les locaux de la Direction nationale du livre, les bibliothécaires sont entrés dans le vif du sujet. Ils ont découvert avec enthousiasme les possibilités offertes par l'adoption d'un plan de développement. Cette seconde étape du projet a rassemblé durant une semaine une trentaine de bibliothécaires issus des bibliothèques de la DNL, de la BNH et de bibliothèques municipales, afin de leur proposer de passer d'une culture de gestion des ressources à une culture de gestion de projets.

Les bibliothécaires, dont l'enthousiasme et l'intelligence fine ont été démontrés à de multiples reprises lors de la formation, se sont lancés dans la découverte de l'établissement d'un diagnostic de leur territoire d'implantation et de la construction d'un plan de développement.

Au terme de la formation, une évaluation orale a été proposée. Il en ressort une unanimité de satisfaction et une volonté pour chacun d'entamer la rédaction d'un plan de développement pour leur bibliothèque.

Par la suite, des coachings sur place devront être envisagés afin d'assurer une aide aux petites entités disposant d'équipes réduites.

La bibliothèque en Haïti se doit d'être à la fois un lieu à vocation culturelle et un lieu à vocation formative, éducative, informative et émancipatrice pour tous. L'idée est de donner au public la possibilité d'acquérir des instruments critiques.

DES QUESTIONS À FOISON

Durant les deux missions à ce jour effectuées, diverses questions ont été soulevées par les bibliothécaires haïtiens.

Quel type de demande éducative et culturelle, à laquelle la bibliothèque pourrait répondre, peut ressortir de la population ? La bibliothèque doit se construire en fonction de sa capacité à répondre à cette demande. La bibliothèque doit devenir le support des parcours de formation individuelle.

Le modèle architectural de la bibliothèque possède en lui-même une valeur éducative. Le choix d'une classification, les critères d'achat, l'arrangement du hall d'entrée donnent d'emblée des indications à l'utilisateur sur la dimension éducative de la bibliothèque. Les livres, le choix des livres et le parcours proposé à l'utilisateur composent une dimension éducative.

Pour entrer dans une nouvelle dimen-

sion éducative, la bibliothèque doit se préoccuper du lecteur, du public (en tant que lecteur collectif), des produits culturels, de la ville et de ses problèmes, du bibliothécaire et de l'infrastructure dans ses diverses articulations. Une gestion sociale de l'ensemble est nécessaire.

Chaque bibliothèque va devoir analyser ses spécificités et ne pas vouloir fonctionner sur un moule identique.

La formation a permis, sur base de l'expertise belge, de structurer méthodiquement et progressivement une réalité à venir. Le projet de chaque bibliothèque sera défini et mis en œuvre pour élaborer une réponse aux besoins des utilisateurs, et il impliquera un ou plusieurs objectifs et des actions à entreprendre avec des ressources données.

L'expertise de la Lecture publique de la Fédération Wallonie-Bruxelles a réellement été une source précieuse à laquelle se sont abreuvés les bibliothécaires haïtiens. Ils s'en sont emparés pour les adapter à leurs réalités propres. Il n'a nullement été question d'imposer un modèle, mais de construire ensemble un prototype qui répond aux réalités sociales, culturelles, politiques et économiques du pays. À suivre... ●

VALÉRIE LOSSIGNOL, UNE RESPONSABLE ADMINISTRATIVE OU BEAUCOUP PLUS ?

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Au Central, centre culturel de La Louvière autrefois régional, un matin de mars égrené par des giboulées et un grand soleil en alternance (ce qui donne à la place Jules Mansart une sacrée allure), nous avons rencontré un être d'exception : Valérie Lossignol. Sur papier, elle est responsable administrative. Dans les faits, c'est un peu plus complexe que cela. Elle occupe une fonction, ou plutôt de multiples fonctions. Pas question de la définir ou de la confiner dans un seul métier. Elle explique avec un grand sourire qu'elle fait un peu de tout.

Autrefois employée dans un CPAS, assistante sociale de formation, Valérie Lossignol s'est toujours intéressée à la culture. Ce n'est donc pas un hasard si l'ancien directeur du centre culturel fait appel à elle pour l'accompagner sur un projet européen. Au CPAS, elle travaillait dans l'accompagnement et la réinsertion socioprofessionnelle. En 2009, elle commence son parcours au « Central » comme assistante de direction. Sur sa carte de visite, une particularité : il est mentionné « direction assistée ». Au fil du temps, ses fonctions se sont étendues. Sa sensibilité sociale l'a menée comme une évidence vers le poste des ressources humaines. Elle réalise des évaluations, des descriptions de fonction avec, en fil rouge, la volonté de pouvoir se trouver sur le terrain régulièrement, de pouvoir suivre des projets. Un exemple : un projet interrégional (avec Reims en Champagne) de formation où chaque partie assure une partie du projet. Un échange de bons procédés, en somme. Valérie en garde



© Diane Sophie Couteau

de très bons souvenirs, même s'il n'est jamais simple de collaborer avec une autre structure, surtout si elle est située dans un autre pays. Les cultures d'entreprise ne sont pas les mêmes. Il s'agit de conjuguer les différences.

2013... ANNÉE DE TRANSFORMATION

Et puis arrive le décret 2013... un gros changement... Valérie Lossignol plonge dans son analyse à bras le corps. Parallèlement, une envie d'approfon-

dir sa relation avec la culture la motive à s'inscrire et à suivre le BAGIC. Connaître le vocabulaire, les manières de voir et de comprendre la culture va lui permettre de compléter sa formation. Elle s'inscrit également aux premières formations « Piloter un centre culturel ». Elle a mis un point d'honneur à se trouver parmi les premières inscrites. Une belle façon de se rapprocher de ce monde de la culture. Ce gros changement lié à l'adoption du nouveau décret semble être tombé à pic dans son parcours professionnel.

Son quotidien professionnel l'amène à devoir comprendre les besoins de l'équipe. Elle peut mettre en place des formations qui vont permettre d'accompagner l'équipe vers son avenir. Elle réfléchit constamment à l'ajustement entre le décret, la manière de travailler de l'équipe, les actions et le contrat-programme du Central. Pour Valérie, le décret 2013 a guidé une manière de travailler qui s'incarnait déjà dans le quotidien du Central. ►

► Par contre, la mise en œuvre et la rédaction du dossier de reconnaissance lui laissent le souvenir d'un travail énorme. Toute l'équipe (40 personnes, dont 12, 13 animateurs) s'est mise à l'ouvrage. Une équipe impressionnante qui n'offre pas toujours la possibilité de pouvoir travailler collectivement. Au Central, on opte plus souvent pour les groupes de travail. Une manière de travailler qui fait partie de l'ADN du personnel.

UNE PASSION POUR LA LOUVIÈRE

Valérie Lossignol adore La Louvière. Même si elle n'y est pas domiciliée. Cette ville est un lieu où nul ne se prend au sérieux, un terreau d'impertinence à bon escient. Elle affectionne également son activité professionnelle. La jeune femme n'a jamais éprouvé de regret à quitter le CPAS pour rejoindre le monde de la culture, l'évolution est presque devenue au fil du temps une évidence : si le CPAS travaille bien souvent en première ligne, le centre culturel tente de permettre à chacun de devenir un citoyen à part entière... tout ce passé et tous les contacts noués autrefois avec la population lui servent chaque jour. Un exemple : lors de l'analyse partagée du territoire, la mise en place de « La plus grande maison du monde » a servi de lieu de rendez-vous exceptionnel. Comme elle était placée dans des lieux stratégiques en lien ou non avec la culture, il était indispensable d'aller à la rencontre de la population, de parler, de discuter, d'écouter ce que les habitants avaient envie d'exprimer à propos de leur ville ou même de leur futur.

Valérie Lossignol est quelquefois tentée d'aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs, mais impossible pour elle de quitter La Louvière. Elle se définit vraiment comme une Louviéroise. Son occupation au centre culturel lui permet de côtoyer sa ville tous les jours. Elle semble être réellement tombée amoureuse de cette ville, que beaucoup qualifient de « moche ». Les partenariats,

les différentes activités lui ont permis de rencontrer plus d'un Louviérois. Des liens très forts se sont tissés. Très dynamique, la ville a besoin d'énormément de projets qui la font bouger ou connaître à l'extérieur.

UN PIED DANS LA FORMATION

Comme elle organisait autrefois au CPAS des formations en insertion socioprofessionnelle, Valérie travaille encore aujourd'hui sur la validation des compétences. Elle est secrétaire du centre de validation des compétences. Toute personne de plus de 18 ans peut faire valider officiellement ses compétences. Le titre obtenu au terme du processus assure à chaque personne ayant exercé le métier durant des années de disposer d'un titre reconnu par le Forem, la FWB, la Cocof, la Région wallonne et le fonds social européen. Ce titre possède une valeur pour tous ceux qui n'ont pas encore de travail, mais aussi pour tous ceux qui disposent d'un engagement professionnel.

UNE FORCE POUR ALLER VERS L'AVENIR

Valérie Lossignol est administratrice à l'ASTRAC (association professionnelle), un sacré lien entre ce qui se déroule dans le secteur et le centre culturel en lui-même. Cette fonction lui permet de rencontrer énormément de collègues des autres centres culturels. Une belle manière de partager les expériences diverses, les acquis sur le terrain, les petits atouts... La jeune femme aime disposer d'une bonne vision de ce qui se passe pour être complètement en phase avec le présent et le futur de Central.

Le seul inconvénient à sa fonction multitâche est le temps. Il n'y en a jamais assez... Le fait d'occuper une fonction RH nécessite d'être très présente au centre culturel. Tirillée entre son envie d'être sur le terrain et l'importance d'être disponible, elle ne parvient pas toujours à concilier les deux tendances.

Au quotidien, elle se n'occupe pas de tout, mais presque. Les achats de matériel divers (téléphone, logiciel...), les demandes de subsides, les différents recrutements... En fait, si on analyse la situation, on pourrait comparer sa fonction à celle d'une colonne vertébrale ou d'une mère de famille qui encourage, accorde le droit d'agir ou est simplement à l'écoute.

LA LOUVIÈRE, UN TERRITOIRE FACILE ?

La réponse de Valérie Lossignol est très claire sur la question du territoire : « Un territoire est facile quand on le connaît, quand on sait vers où se diriger. » Si l'analyse partagée du territoire a renforcé les intuitions qui servaient de fil rouge autrefois, le territoire n'est pas uniquement celui de La Louvière, auparavant centre culturel régional, il est légèrement plus étendu. Le Central travaille toujours sur La Louvière, Anderlues, Chapelle, Morlanwelz, Manage, Seneffe, Estinnes, Le Roeulx, Écaussinnes... La collaboration avec les collègues du territoire est en voie d'être redéfinie et devra toujours l'être. L'idée est de garder du sens pour une action culturelle intensifiée.

En écoutant cette jeune femme évoquer son quotidien professionnel et son amour pour cette ville, on ne peut qu'envier cet enthousiasme et on se dit que travailler au sein d'un centre culturel, même si la vie y est loin d'être un long fleuve tranquille, doit être vraiment enrichissant... ●

LES RÊVES DE JULIEN STIEGLER

PAR PIERRE HEMPTINNE
directeur de la médiation culturelle
à PointCulture

Toutes les photos :
© Stephen Vincke - Fabrique de théâtre

Le numérique, dans les pratiques artistiques, relève souvent du gadget. Simple transposition dans le registre esthétique de la rhétorique des GAFAs. Avec *L'Épopée des rêves contradictoires* de Julien Stiegler, on entrevoit un corps à corps technologique, en phase avec nos missions culturelles.

LA PLACE DU FRAGILE

Comment raconter *L'Épopée des rêves contradictoires*, spectacle cristallisé au fil d'ateliers de narration fréquentés par des personnes dites « fragiles » ? La difficulté à établir un constat clair et affirmatif de ce qui est vu sur scène tient à la richesse de sa proposition, qui part à rebours de toutes les évidences dont on nous entoure. On y renoue avec l'épaisseur, la profondeur déroutante des choses, là où elles nous touchent, rompant avec les interfaces dont la fonction est d'occulter la relation avec la matière, au « comment ça fonctionne ». Quelque chose comme l'origine brute du sensible revient à nous, en rêve. Et l'on se sent peu de choses, mais avide. Il faut prendre la mesure du positionnement culturel : il est inapproprié de parler « d'ateliers avec personnes fragiles ».

La fragilité, ici, est le sujet, elle n'est pas répartie entre personnes saines et malades, c'est la fragilité du monde dont nous sommes toutes et tous des détenteurs à parts inégales et qui est le reflet de la souffrance qu'inflige la société actuelle, brutale, blessant les capacités à se raconter, individuellement et collectivement. En s'appuyant sur de nombreux récits mythologiques – notamment celui du roi fondateur de l'Empire mandingue, roi pacifiste, roi handicapé, qui unifia des gens de cultures différentes grâce à une charte de paix –, la fragilité est posée comme une chance. La fragilité comme source d'une narration collaborative, inspiration d'un nouveau « faire monde ». Il n'y a pas, ici, d'individus sains qui cherchent, par telle ou telle pratique, à guérir d'autres individus atteints de divers handicaps. L'objectif est plutôt de tirer parti, ensemble, de nos fragilités, d'en faire des biens communs, des puissances politiques. Et c'est là qu'il faut souligner les liens structurels entre le travail de Julien Stiegler et l'institution culturelle qui l'héberge, La Fabrique de théâtre. Pour Valérie Cordy, en effet, il faut placer la « richesse de la pauvreté au centre d'une proposition culturelle. C'est un axe qui devient une mission de La Fabrique, le lien entre culture, institutions culturelles et le soin au sens large. Au sens large parce que, ces personnes fragiles, elles prennent soin de nous, aussi ».

Le travail de ces ateliers s'organise autour de la personnalité de Julien Stiegler. Il vient avec ses bouts de rêves, des fragments de narration, des poèmes, des chansons, des bricolages. Tout cela, au contact des participant-e-s aux ateliers, se mue en objets transitionnels. Ce sont les matériaux de base



à partir desquels chaque participant-e aux ateliers va libérer et embrayer avec ses propres gestes, mots, sons, images, souvenirs, rêves, associations d'idées. Les uns et les autres viennent avec des objets, des matières, des textures, des sons. En s'associant aux outils et traces mnésiques de Julien Stiegler, ce sont autant de démarrages narratifs. En se connectant, chemin faisant, aux sources anthropologiques de la diversité culturelle : d'où viennent les pulsions à (se) raconter, comment se croisent-elles ?

IMMERSION ET VUE D'ENSEMBLE, DE L'ARCHAÏSME AU SOPHISTIQUE

Si je disposais d'un plan séquence panoptique du spectacle, je pourrais, minute après minute, décrire tout ce qui se passe et je prendrais conscience des multiples strates superposées, imbriquées, chevauchées. Ça démarre, et tout est là, les hommes, les femmes, les éveillés, les dormeurs, les machines, les câbles, la technologie, les écrans, les dispositifs, les instruments de musique. Ça ne donne pas l'impression d'une restitution de choses apprises, mais d'un happening, d'une performance. L'accroche est même linéaire. Comme dans ces expériences où tous les « dessous » sont montrés, tous les « trucs » sont rendus apparents, il règne là une ►



► étrange transparence. Une transparence qui, au fur et à mesure qu'elle avance, engendre de l'opacité, une sorte d'opacité qui ouvre les yeux. Pulsation d'apparitions et disparitions. Et très vite je ne sais plus par où commencer le récit de ce que j'ai vu et entendu. Je peux au minimum décrire et raconter une matière, un emboîtement de phénomènes, les apparences d'un dispositif. C'est comme de scruter un moniteur où des lumières clignotantes, en imageries médicales, signalent quelles zones du cerveau entrent en activité sans pour autant être à même de comprendre ce que cela produit, en quoi cela se traduit, et selon quelle élaboration cela intègre un ensemble, selon quelles liaisons. On sait juste dans quelle zone ça se fabrique. Une femme s'adresse à une caméra, et peu après son image et ses paroles vivent sur un écran ou, plus exactement, on la voit vivre ailleurs, ici et là-bas, maintenant et dans une autre temporalité. Le rêve d'une « péniche à l'entrée belle et rafistolée comme le cosmos habité » s'énonce et la péniche traverse la salle. Puis, les personnes physiquement là, devant nous, se retrouvent sur le bateau, au fil de l'eau. Au fil de nos pensées. La lumière illumine terre et résidus végétaux dans un aquarium, bouts de bois et

carton, graminées, écorces, pierres. Cela devient paysage d'une immense forêt enchantée sur grand écran et le personnage s'y avance, portant des lanternes de mineur. C'est l'ubiquité révélée, une dimension essentielle du rêve. Un acteur enchaîne des poses sur un monochrome bleu et son image est propulsée dans d'autres vies, d'autres décors, rencontre d'autres êtres, se multiplie, faulx ou en surimpression envahissante, furtif ou affirmé, figé ou hyperactif. La multiplicité de toute forme vivante en ses différents plans de réel. Les trames abstraites et symboliques, projetées comme des cosmos en action, sont générées par des manipulations d'objets naturels trouvés et de dessins. La parole peut être très directe, comme lors d'une interpellation intrusive, un personnage qui vient rompre le cours ordinaire, un bateleur charmeur. Elle peut être chantée, explicite, accompagnée à la guitare, offerte pour faire son chemin et finir reprise en chœur. L'ensemble est pris dans une coulée mégatextuelle dense qu'il devient impossible de suivre, de démêler. Un enchaînement de bouts de récits prosaïques, détourés, d'extraits de poèmes, de citations de textes sacrés. Et, inopinément, le tout est brisé par une intervention « parasite », l'allée

et venue de plusieurs destins fragiles, tout entiers concentrés sur leurs idées fixes. Qui du coup rebondissent, étoilées. Perturbations qui entretiennent la dynamique onirique de l'ensemble. Le tout scandé par des coups de sonnettes cristallines qui signalent chaque fois le début d'un nouveau rêve. Mais quand finissent-ils, sont-ils tous distincts les uns des autres, ne sont-ils pas emboîtés en abîme ? « Je suis la banlieue d'une ville qui n'existe pas. Le commentaire prolix d'un livre qui n'a jamais été écrit. Je ne suis personne, personne, je ne sais pas sentir, je ne sais pas penser. Je ne sais pas vouloir, je suis une personne de roman encore à écrire et qui passe, aérien. Et défait, sans avoir été les rêves de qui n'a pas su me formuler » (Pessoa, *Livre de l'intranquillité*, cité dans le spectacle). On pourrait dire que c'est la meilleure description de l'étrange énergie, galvanisée, accomplie et inaccomplie, qui baigne tout le spectacle.

LA MACHINE À DÉCONDITIONNER, À INVENTER D'AUTRES COUPLAGES HOMME-MACHINE.

Le cadre supérieur de la scène ressemble à un écran d'ordinateur. Le titre du rêve



en train de se dérouler s'y inscrit ainsi que quelques lignes de texte code. À tout ce qui semble se dérouler sous nos yeux de façon quasi spontanée s'ajoute ainsi une dimension machinique. On pense plutôt à une machine hackée, libérée.

Il faut savoir que dans la représentation qui se déroule sous nos yeux, aucune image et aucun son ne sont préenregistrés. Tout est en direct. Les acteurs semblent jouer avec le dispositif technologique, prolongation de leurs organismes : caméras, tables lumineuses, tables de mixage, ordinateur... Mais, à ce niveau, rien n'est improvisé, tout est scrupuleusement détaillé dans un story-board. La narration n'est pas simplement constituée des mots, des images mentales racontées, du mouvement des corps, des images projetées sur écran et des sons produits, mais aussi des logiciels qui rendent possible l'orchestration de tous ces éléments en un tout et font surgir fantômes, déplacements, superpositions, incrustations, mutations, fantasmes. Les logiciels sont développés par Julien Stiegler et conçus comme outils narratifs, à partir des besoins rencontrés lors des ateliers, au contact des imaginaires mis en commun. Ce ne sont pas des interfaces

numériques toutes faites, hermétiques, auxquelles il convient de se conformer. Ce support n'a rien d'hermétique. Quand Julien Stiegler fait visiter les arcanes des logiciels, ça peut paraître complexe, certes, on ne maîtrise pas tout, mais on comprend les logiques, on reconnaît des expériences personnelles de relations à l'outil. Si le spectacle dure deux heures, ce qui s'engendre est au final un organisme de « deux heures de couches séparées en incrustation avec des transparents qui sont en demi-résolution par rapport à la HD, mieux que le format télé. On enregistre avec du matériel qui permet de faire une vraie postproduction cinématographique, un vrai étalonnage. On a toute cette matière, tous les sons et images, disponibles en séparé, et petit à petit, outre les gens qui vont et viennent sur scène, il y a tous les liens possibles entre ces contenus enregistrés, un peu à la manière des rêves aborigènes, un potentiel énorme de liens pour se frayer des chemins narratifs, tout en bifurcations ». Matière vivante qui stimule les correspondances, les associations d'images et d'idées, les collages surréalistes de sensibilités plurielles. C'est dire que la confrontation au numérique, dans le processus de création de ces ateliers, est perçue comme une matière à modeler, une prothèse intelligente avec laquelle dialoguer, avec le temps et l'espace nécessaires pour penser et sentir la relation au sensible via le dispositif technologique. Ce qui se met en place est une arène où peuvent se penser et s'expérimenter d'autres couplages hommes-machines, avec leurs alphabets et écritures spécifiques.

UN OUTIL MOBILE ET PLASTIQUE POUR ENGENDRER DE LA DIVERSITÉ CULTURELLE

L'Épopée des rêves contradictoires, comme dispositif, est mobile, se déplace facilement, n'a pas besoin d'un grand espace pour être présentée. C'est un contenu évolutif et plastique, il intègre de nouveaux éléments au fil des ateliers qui se poursuivent, il s'adapte aux

contraintes des lieux. Il est surtout, pour les professionnels de la culture, l'occasion de se pencher sur un appareillage numérique réellement pensé en fonction des missions culturelles publiques. Comme le souligne Yves Citton, il est urgent d'encourager, de faire tourner et d'apprendre au contact de ceux qui font évoluer le numérique vers autre chose que l'entrepreneuriat technologique : « Plus que dans les jugements tranchants, les lamentations désespérées ou les revendications nostalgiques, c'est donc peut-être du côté de ceux qui font quelque chose de créatif à partir des appareillages numériques qu'il convient de diriger désormais notre attention. (...) Contre ceux qui font de la transparence un outil d'un retour au réel univoque et sans l'ombre d'un doute, rien n'est plus urgent que d'insister sur les multiples "parennes" que charrie la transparence, ses effets de déplacement, ses métamorphoses, ses "trans"-positions. (...) C'est sans doute en faisant converger théoriciens et plasticiens, savants et bidouilleurs, experts et hackers, recherche et création, que nous parviendrons au mieux à nous réapproprier les médiations d'une transparence qui menace aujourd'hui de nous aliéner. Ce qui se dessine, dans ce recroisement des approches, c'est le constat qu'il n'y a de transparence que là où y a de la superposition, et donc du surnuméraire. À une époque qui est mue par un gigantesque désir de coïncidence, de retrouvailles fusionnelles avec le réel, ces pratiques de mises en transparence nous rappellent au contraire que là où ça se superpose, il y a de la pluralité en excès » (*Multitudes*, n° 73, dossier « Tyrannies de la transparence », p. 54). Théoricien, plasticien, savant, bidouilleur, expert, hacker, chercheur, créatif, toutes ces facettes sont réunies dans ce qui donne naissance à ce fragment de poésie épique. » ●

INFOS :

La Fabrique de théâtre :
fabriquedetheatre@gmail.com
065/61.34.60
www.lafabrique.be/en-creation

JOHAN DUPONT

ET L'IMPROVISATION MUSICALE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Virtuose du piano, le Liégeois Johan Dupont privilégie l'éclectisme des styles depuis sa plus tendre enfance. Et prête ses notes à toutes les improvisations, au gré de diverses formations avec d'autres pointures de la scène musicale. Des standards du jazz à la culture manouche, en passant par celle de La Nouvelle-Orléans ou la musique pop. Entre autres.

Vous avez débuté très tôt dans la musique. Dès l'âge de 4 ans, vous suiviez des cours à l'académie ?

Oui, mes parents avaient remarqué assez vite que j'étais attiré par les rythmes, et m'ont inscrit au cours de piano du baby-club de l'académie Grétry de Liège. Parallèlement, à 10 ans, j'y ai également été inscrit à des cours de trompette. À cette époque, je remplaçais mon père, qui était organiste dans une petite paroisse, et je me suis intéressé à la fois à l'orgue, à l'harmonie et au chant. Cela a contribué à former ma mémoire auditive : j'accompagne tout à l'oreille. Je me sers de la technique classique, mais je fonctionne davantage à l'ouïe et à l'instinct qu'en fonction des structures établies.

Vous défendez l'improvisation, une approche musicale spontanée ?

Pouvoir utiliser un instrument de manière personnelle est libérateur. Au conservatoire ou dans l'enseignement en général, tout est très codifié et il est difficile de développer son propre langage. On va davantage vers la reproduction de ce qui existe déjà. Par exemple, historiquement, la musique classique était un outil d'improvisation. Aujourd'hui, c'est devenu une sorte de Graal, on n'y touche pas. À force de suivre cette vision des choses, on se limite. J'essaie d'ouvrir les différents champs de mon travail. Je trouve important de décrocher les choses. Tout s'imbrique dans mon travail. De plus, aujourd'hui, via les nouveaux

réseaux, on a accès à des tas de références, et cela ouvre l'horizon. Le risque est que l'on est sans cesse dans la comparaison et cela peut aussi bloquer la créativité.

Après l'académie, vous êtes inscrit au conservatoire royal de musique de Liège, notamment dans le cours d'improvisation de Garrett List, qui aura une influence décisive sur votre pratique musicale ?

Oui, le tromboniste-compositeur et pédagogue américain Garrett List y donnait déjà des cours dans les années 1990. Il m'a ouvert à l'improvisation au sens large, en étendant mon savoir musical et en me permettant de faire le lien entre toutes les musiques. L'improvisation est sa manière d'appréhender la musique, sa philosophie collait à ma sensibilité. Son approche est très liée au ressenti, à une volonté d'assumer son authenticité. J'ai terminé mes études au conservatoire en 2009, avec la plus grande distinction.

Aujourd'hui, par ailleurs, vous continuez à collaborer ensemble sur des projets musicaux ?

Oui, au sein du duo The Garrett List Song Book, par exemple, nous revisitons des chansons que Garrett affectionne. Des standards de jazz, mais aussi des compositions originales.

DE FESTIVALS EN SALLES

Au fil de ses projets, Johan Dupont s'est notamment produit, en Belgique et hors de nos frontières, dans les lieux et événements suivants : à Bruxelles, au festival « Ça jazz à Woluwé », au « Jazz marathon », au Botanique, à l'Ancienne Belgique, au Bozar, mais aussi au Festival des arts de la rue de Chassepierre, au Festival de jazz et à la salle philharmonique à Liège, au théâtre de Spa, au Gaume jazz festival, au Festival de jazz à Gouvy, à l'Ostbelgienfestival (Cantons de l'Est), au festival Jazz at home à Malines, à « deSingel » à Anvers, au « Concertgebouw » à Bruges, au festival Spring sessions (Luxembourg), au festival Labeaume en Musiques (France), au Festival de jazz de Maastricht (Pays-Bas)...

Depuis peu, le saxophoniste de renom Steve Houben nous a rejoints dans cette belle aventure. Je fais également partie du projet musical Orchestra ViVo ! de Garrett List, qui rassemble une trentaine de musiciens belges de talent de tous horizons et associe en particulier le rock, le classique et le jazz. Le répertoire est exclusivement composé de ces derniers. Cela donne une musique originale, qui se veut accessible et populaire à la fois.

Sur le côté, vous développez également un projet d'impro avec Steve Houben...

Il s'intitule Unfixed, et nous sommes trois à y collaborer avec le percussionniste Stephan Pougin. Avec ce trio, la volonté est d'aller vers une musique de l'instant, qui se transforme selon l'humeur, les sensations, le public... C'est comme une conversation musicale, au cours de laquelle une foule de sujets sont abordés.

La plupart de vos créations sont produites par le label Igloo, à commencer par celles de la formation « Music 4 a While » ?

Oui, dès 2013, lorsque j'ai formé le groupe « Music 4 a While », éponyme de la chanson d'Henry Purcell. L'idée de la formation est de reprendre des chants de l'époque de la Renaissance et d'y imprimer nos propres arrangements. Il s'agit d'une interprétation contemporaine de la musique baroque, tout en conservant l'esprit originel. Je me l'approprie au sens large, rien n'est figé. Avec Music 4 a While, on a déjà enregistré deux albums produits par le label belge Igloo.

Vous faites également partie du groupe Big Noise, quelle est votre approche au travers de celui-ci ?

Au sein de Big Noise, nous sommes quatre musiciens belges amoureux du « Jazz New Orleans ». J'avais d'abord rencontré Raphaël D'Agostino, et il m'a rappelé pour jouer cette musique très festive. Mon jeu de piano stride convient à cela. On a fait plus de 300 concerts. Après avoir tourné pendant huit ans et enregistré deux albums au studio Igloo, nous avons enregistré un



troisième album en public, lors de deux soirées consécutives en janvier 2016 au centre culturel les Riches-Claires. Big Noise est avant tout un groupe de scène dont le public fidèle constitue en quelque sorte le « cinquième » musicien du quartet, et cela faisait donc sens. Aujourd'hui, nous continuons à explorer les spirituals, traditionnels et autres blues du Mississippi et de La Nouvelle-Orléans.

Vous touchez également au style manouche via le trio Samson Schmitt ?

Cette formation réunit le guitariste Samson Schmitt à l'origine du projet, le violoniste Joachim Iannello et moi-même. Samson Schmitt est un musicien qui puise dans la culture manouche, et dont le père Dorado est lui-même très reconnu dans le milieu. Il apporte ses compositions, ses racines. Moi de même, et cela donne un rythme très particulier. ►



- **Parmi vos nombreuses collaborations, citons encore celle avec Éric Mathot, contrebassiste, chef d'orchestre et pédagogue belge actif dans diverses musiques anciennes et contemporaines.**

Oui, je fais aussi partie du « Tivoli Band », sous la direction d'Éric Mathot, un passionné, notamment, de jazz « made in Belgium » du début du siècle passé. Ce Big Band a pour objectif de faire connaître ou redécouvrir au public des partitions oubliées écrites par des musiciens belges, parfois méconnus.

Dans votre travail, vous intégrez différents répertoires, de la musique classique au jazz en passant par d'autres styles improvisés ?

Tous les styles m'inspirent, y compris le vaste répertoire de la chanson et de la variété en général. Comme Sacha Toorop, musicien pop liégeois. Il a sorti il y a peu un nouvel album intitulé *Les Tourments du Ciel*. Je n'ai pas collaboré sur cet album, mais ensuite on a mis au point une formule en duo. J'ai toujours aimé la chanson et j'aime ses mélodies. Le piano acoustique s'y prête bien. Et le fait que le texte se met au service de la musique lui donne une forme de simplicité. La musique pour la mu-

sique, c'est parfois difficile à assumer. Depuis 2011, je suis aussi accompagnateur remplaçant au conservatoire royal de musique de Liège dans les classes de chant, violon et clarinette. J'aime aussi accompagner des films muets, je l'ai fait dans différents contextes, en particulier lors de séances au cinéma Le Churchill ou à l'université de Liège.

Il y a peu, vous accompagniez par ailleurs sur les planches la protagoniste de la création « Juke-Box Opéra » au théâtre Le Public ?

Le spectacle a été monté par la compagnie Pop-Up et met en scène la vie romancée de Julie Mossay, qui est la protagoniste principale. Son parcours, de l'univers de la frite – son père était friturier – à l'opéra. Pour marquer le passage d'un univers à l'autre, la pièce débute par *J'aime la vie* de Sandra Kim et se termine sur un air de Puccini. Outre l'accompagnement musical de la chanteuse, j'ai eu un petit rôle, j'avais quelques paroles à dire. En 2012, j'avais aussi collaboré avec la compagnie Arsenic sur un spectacle qui a tourné en France, *Le Géant de Kaillass*. Dans chacune de ces expériences, le texte et la musique se nourrissent mutuellement.

En tant que musicien, est-il aisé de vivre de son métier en Belgique ?

La tendance dans la culture et d'autres domaines évolue vers le repli. Et cela ne concerne pas que la Belgique. En général, le système laisse peu de place pour les initiatives en marge des grosses machines. Dans la culture, on rame toujours. On est noyé dans une foule de choses administratives et, ici, les démarches pour obtenir le statut d'artiste restent très compliquées. Par ailleurs, juridiquement, ce type de revenu est perçu comme le chômage. Du coup, on obtient rarement des prêts de la part des banques, etc. Ce schéma de fonctionnement reste très archaïque.

À presque 35 ans, vous affichez déjà un parcours assez complet ! Si vous aviez un autre souhait, quel serait-il ?

J'aimerais avoir du temps pour développer un projet solo avec mes propres idées, également davantage explorer le piano, voir ce que j'ai à dire, dans une forme d'introspection. Donner mon point de vue musical, en phase avec mes ressentis. Une sorte de synthèse des compositions accumulées dans ma tête. C'est plus compliqué, mais ça peut être tout aussi intéressant. Il est aussi important pour moi de continuer à jouer dans des lieux populaires, rester en contact avec les gens. Dès 16-17 ans, j'ai joué dans des pianos-bars. J'affectionne également le Festival de Chassepierre, durant lequel j'ai été invité à jouer dans différents petits lieux. J'ai grandi avec ce festival, car mes grands-parents maternels vivent à Chassepierre. J'y ai des racines, même si je suis né à Liège. ●

INFOS :

www.johandupont.com

LE CENTRE DE LA MARIONNETTE À TOURNAI, DU TOUT PUBLIC AU NUMÉRIQUE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © Catherine Callico

Les arts de la marionnette évoluent, des productions pour publics jeune et adulte au théâtre d'objets en passant par la sphère numérique. Acteur majeur de ce renouveau du secteur en Belgique : le Centre de la Marionnette de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Rencontre avec son inventive directrice Françoise Flabat, dans les murs de ce beau lieu du patrimoine tournaisien.

C'est sous l'impulsion du Créa-Théâtre, compagnie de théâtre professionnelle, que s'est mis en place le Centre de la Marionnette dès les années 1980 ?

Fondé en 1978, le Créa-Théâtre a toujours développé une approche du théâtre de marionnettes très créative,

tant au niveau du contenu que de l'esthétique, sans s'enfermer dans un genre. Après une trentaine de spectacles çà et là, la Ville de Tournai nous a proposé de rester ici, de mettre en place un lieu fixe permanent, représentatif de l'art de la marionnette en Communauté française. Les pre-

mières compagnies de marionnettes sont nées dans les années 1980. La volonté de Francis Houtteman, cofondateur du Créa-Théâtre, était de partager l'expérience de la création. Nous avons trouvé ce lieu délabré, transformé en Centre de la Marionnette en 1987.

De 1985 à 2008, le Créa-Théâtre était contrat-programmé dans le secteur jeune public. Depuis, son statut a été redéfini, de même que celui du Centre...

Oui, la compagnie a créé des spectacles destinés à tous les publics à partir de deux ans, qui ont tourné dans une vingtaine de pays, avec environ 6 000 représentations. Puis, en 2009, le Créa-Théâtre a quitté le théâtre jeune public et a été intégré en tant que cellule de recherche et de création au Centre de la Marionnette de la Fédération Wallonie-Bruxelles. De même, depuis 2018, le Centre est repris dans le secteur de la création en Fédération Wallonie-Bruxelles, car la marionnette est ici abordée au sens large, du théâtre d'objets aux arts numériques. Elle se retrouve aujourd'hui au centre de toutes les disciplines : texte, mouvement, image, technologie numérique... On accomplit pour le Centre de la Marionnette une programmation très active, basée sur la création artistique, des événements, des festivals – tel le Festival Découvertes, Images et Marionnettes –, des formations, etc. On travaille également sur un projet européen autour de la marionnette et du numérique. Et sur l'acquisition, la préservation, la diffusion et la mise en évidence du patrimoine dans le musée. ►





► **Le musée des Arts de la marionnette constitue donc le pôle patrimonial des missions du Centre ?**

Reconnu et conventionné depuis 2008, le musée possède une collection d'environ 2 500 marionnettes de toutes formes et provenances. Son ambition est de valoriser la diversité de la marionnette dans le monde tout en mettant en exergue la richesse de notre patrimoine culturel et marionnettique national et régional.

Au départ, avec Francis Houtteman, vous gériez le Centre parallèlement à vos tournées et, aujourd'hui, la collection du musée renferme en partie des pièces ramenées de vos voyages ?

Oui, nous avons constitué une collection de marionnettes, notamment via nos voyages. Dès 1984, nous avons monté une exposition itinérante de marionnettes au centre culturel Jacques Franck à Bruxelles et rencon-

tré un maximum de professionnels du théâtre en Belgique, puis nous nous sommes rendus au Japon, en Afrique, etc., pour y donner un aperçu de la création dans le domaine de la marionnette en Communauté française. On a également écrit un livre sur le sujet, avec un relevé des compagnies, des théâtres, etc. On s'est plongé dans cet univers, tout en continuant nos propres productions. La dimension internationale est essentielle : il est important de se confronter à des points de vue éclectiques, d'échanger des pratiques, de s'ouvrir à d'autres cultures. Et, dès lors, de favoriser la mobilité des artistes.

Parmi les pratiques en la matière, qu'est-ce qui vous a marqué lors de vos déplacements ?

Si on prend l'exemple de l'Asie, dans les pays indonésiens, les marionnettes sont très traditionnelles. De même au

Japon, le théâtre bunraku qui date du XVII^e siècle est toujours répandu. À Taiwan, aujourd'hui, les marionnettes sont très utilisées en politique et pour la propagande télévisée. À Taipei se trouve d'ailleurs un musée privé avec 10 000 pièces. En Europe, l'Italie privilégie le théâtre d'ombres et les marionnettes siciliennes, repris par des compagnies à l'approche contemporaine. En France, où la scène est conventionnée, le théâtre de marionnettes est très développé, et se revisite de multiples façons. Un projet de label des centres dramatiques devrait aboutir.

Les résidences artistiques constituent un volet important de votre programmation en tant que centre de création et de recherche. Comment se déroulent-elles ?

Elles se font dans de petites salles de 6 mètres sur 12 au rez-de-chaussée



du Centre, qui accueille chaque année des résidences d'artistes belges d'une durée minimale d'une semaine, et une résidence internationale. Une récente résidence réunissait des artistes de Belgique, France et Suisse qui ont créé et expérimenté durant trois semaines. Le résultat a ensuite été montré dans trois lieux. Depuis 2018, on accueille en outre un artiste-complice durant un an. Cette année, il s'agit de Patrick Corillon, autour de son travail « La vie sentimentale des ventri-loques ». Il va se rendre dans différents musées de Tournai pour y rencontrer les conservateurs et y choisir des objets. À partir de ceux-ci, il écrira des histoires. Dans la mesure du possible, on tente de tisser des liens entre le centre de création et les lieux culturels avoisinants. On invite aussi régulièrement différents publics à échanger avec l'artiste.

Au sein du Centre, vous proposez divers ateliers, et en particulier à destination de personnes handicapées ?

Avec une collègue, nous donnons des ateliers de théâtre hebdomadaires à destination des enfants et adolescents, et également un atelier « Personne et handicap » toutes les deux semaines. Auparavant, j'avais déjà donné ce type d'atelier dans deux institutions. En résidence médicale, ce public est habitué aux activités artistiques et autres et est stimulé au travers de la sculpture, la pâtisserie, les jeux de société, le sport, l'ordinateur... Et quand les personnes handicapées arrivent ici, elles sont directement dans l'action de la chose, malgré des difficultés d'expression : certaines ne parlent pas, d'autres ont des problèmes de mobilité des membres... Mais on se dit qu'on a raison de faire cela. Parfois, le contact s'établit petit à petit, avec l'évolution de l'état d'esprit

sur place. C'est touchant et intéressant humainement. Aujourd'hui, on essaie également de développer des dispositifs qui peuvent faciliter la visite. On mène une réflexion avec le corps éducatif et les personnes concernées pour mettre au point des outils tactiles et visuels : des cartels ou tablettes en braille, des marionnettes plus préhensibles, etc. C'est aussi une manière de réinventer le métier.

Loin d'être un art figé, la marionnette s'ouvre aujourd'hui au numérique ?

Depuis quelques années, nous nous y intéressons avec des projets rentrés via des appels d'offres autour de la vidéo, la robotique, le mapping... Nous participons également au projet Europe créative : Numeric's Art Puppetry Project. Le projet NAPP regroupe quatre partenaires reconnus dans le domaine des arts de la marionnette en Europe : le ►



- Ljubljana Puppet Theater en Slovénie, le théâtre Gérard-Philipe à Frouard en France, le théâtre Tony Bulandra de Targoviste en Roumanie, et le Centre de la Marionnette de la Fédération Wallonie-Bruxelles en Belgique. De 2017 à 2019, des artistes et le public sont invités à découvrir et expérimenter des pratiques qui lient le numérique au monde de la marionnette. Au travers de spectacles, laboratoires, workshops...

On assiste par ailleurs à un renouveau de la scène ?

C'est un domaine qui bouge, avec de nouvelles recherches expérimentales, etc. Beaucoup de comédien-ne-s commencent à se lancer dans le théâtre d'objets ou la marionnette, comme ceux de la Compagnie Point Zéro. Mais les lieux de diffusion restent rares en Belgique pour ce type de spectacle. L'image jeune public reste tenace, or les adultes s'intéressent aux nouvelles formes. Le Théâtre national est un des rares à programmer des spectacles de marionnettes et intègre du théâtre d'objets dans son festival XS. Mais certains organismes – théâtres, centres culturels, etc. – n'osent pas proposer de théâtre d'objets. Le centre culturel de Tubize, par exemple, aimerait avoir la spécificité « marionnettes », mais ne

dispose pas d'un budget adapté. De plus, comme il n'existe pas d'école spécialisée dans les arts de la marionnette en Belgique, on essaie de mettre en place un master en collaboration avec l'Académie des beaux-arts de Tournai, qui serait proposé à ARTS² – arts au carré –, l'École supérieure des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles, à Mons.

En outre, depuis l'an dernier, un manifeste reprend les desiderata du secteur ?

L'asbl M - Collectif a vu le jour en juin 2018, avec pour objet de fédérer et mettre en réseau les opérateurs de la marionnette, du théâtre d'objets et arts associés en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il s'agit de défendre et de promouvoir les pratiques du secteur. La marionnette est au croisement de différentes disciplines, liées aux arts de la scène (théâtre, performance, danse, cirque...) et aux arts plastiques (sculpture, arts numériques, peinture...). Pour ce faire, un groupe M organise périodiquement les Rendez-vous M, pour Marionnettes, Manipulations, Mouvements. Le premier Rendez-vous M a eu lieu le 1^{er} décembre 2014 au Théâtre national à Bruxelles. Depuis, ils ont notamment été organisés au

centre culturel de Tubize, au Monty (Tof Théâtre) à Genappe, au centre culturel Jacques Franck, à la Balsamine, aux Riches-Clares, au Théâtre royal de Toone à Bruxelles... Dans la continuité, des groupes de travail se créent et c'est dans ce cadre qu'une vingtaine d'auteurs ont composé ce manifeste.

Parmi les points essentiels de ce manifeste, la reconnaissance de la profession ?

Nous défendons la reconnaissance des arts de la marionnette, du théâtre d'objets et des arts associés comme un art majeur au même titre que le théâtre, la danse, le cirque, les arts numériques, de même que la reconnaissance et la valorisation du métier d'artiste-marionnettiste dans sa multiplicité : concepteur, constructeur, comédien, manipulateur. Le soutien aux lieux et compagnies, ainsi qu'aux pratiques d'expérimentation, d'exploration et de recherche est un autre point important. De même que la présence de représentants de la profession dans les instances d'avis, le soutien à l'édition d'une revue de qualité et à la réalisation d'une plateforme virtuelle autour des arts de la marionnette, du théâtre d'objets et arts associés de la Fédération Wallonie-Bruxelles. ●

INFOS :

www.maisondelamarionnette.be/fr
et www.m-collectif.be

LA JOIE EN SCÈNE

PAR THOMAS CASAVECCHIA
journaliste au Soir

Ces derniers mois, deux spectacles se partagent le thème de la joie sur les planches belges. Leur ton et leur public cible ne sont pourtant pas les mêmes.

Éveiller les sens des plus jeunes dans un spectacle mêlant danse, onirisme, poésie et art plastique pour laisser toute sa place à leur imagination et, au final, leur apprendre à accepter leur bonheur, c'est le pari de la jeune compagnie théâtrale « l'Or du Matin » avec son spectacle *JOIE*, mis sur pieds par deux « copines », Estelle Bibbo et Viola Di Lauro.

« Le thème de la joie, on l'a choisi en réaction au monde dans lequel on vit. L'ambiance de la société était particulièrement pesante en cette période post-attentat », se souvient Estelle. « Viola et moi, dans l'absolu, nous avons toutes les deux un fort côté hippie, dit-elle en riant. Il n'est pas tellement étonnant, donc, que l'on ait choisi la thématique de la joie plutôt que des sujets graves. »

APPRENDRE À APPRÉCIER SON PLAISIR

Quarante-deux minutes durant, le spectacle s'adresse aux jeunes enfants entre trois et six ans, pour lesquels il s'agit bien souvent du premier contact avec le monde du théâtre. « C'est très motivant, car souvent ces enfants peuvent se montrer bien plus impliqués qu'un public traditionnel. Parfois même un peu trop, puisqu'il arrive que



Funférance

certaines montent sur scène. On a donc dû roder notre pièce pour accueillir ce jeune public calmement lors de l'ouverture des portes puis expliquer par la suite le déroulement. Mais c'est normal qu'ils parlent, commentent et participent. Le spectacle vise aussi à sensibiliser le public aux langages des arts contemporains en l'accompagnant dans un voyage émotif et visuel à la découverte des couleurs. »

L'idée du spectacle est d'explorer tous les sentiments de joie qui peuvent nous traverser sur une journée, du réveil au coucher. « On a choisi de présenter une journée d'anniversaire. Un type de journée qui revêt une énorme importance chez les tout-petits. Le tout est articulé en termes de couleurs pour susciter des émotions et générer des

énergies. La nature est également très présente en ce que sa beauté peut provoquer comme émotion positive. »

JOIE est une exposition en mouvement dont la composition est finement étudiée pour éveiller au sensible. Le spectacle porte un regard particulier sur la place du corps et du mouvement comme lieux d'expression et de production artistiques. Deux personnages vont déployer un monde devant les spectateurs au cours d'une journée d'anniversaire. De l'aube au crépuscule, les deux corps vont respirer, danser, bouger rapidement, lentement, toucher, goûter, presser un citron, allumer un feu, déplier un tissu, autant d'actions simples pour mettre en valeur la matière et l'intention de l'acte.

Pour l'heure, les deux amies ont présenté leur pièce à plusieurs reprises. Une première fois lors des Rencontres de théâtre jeune public de Huy, organisées chaque année durant la seconde quinzaine d'août par la Province de Liège en collaboration avec la Fédération Wallonie-Bruxelles. « Nous voulions pouvoir présenter la pièce dans le cadre du "Théâtre à l'école". Et, pour ce faire, il faut être reconnu par la Fédération pour pouvoir bénéficier de subventions. Malheureusement, nous n'avons pas été sélectionnées, mais nous retenirons probablement l'expérience cette année. »

- Hors du circuit officiel, les deux artistes ne bénéficient donc pas de subventions, mais essaient tout de même de continuer à faire tourner leur pièce. « Nous avons joué au festival Bout'Choux à Anderlecht en octobre dernier, au théâtre Le Fou rire, puis à l'Armillaire, le centre culturel de Jette. Mais sans être dans le circuit officiel, c'est plus compliqué, on ne peut pas faire de représentation pour les enfants durant les heures scolaires. Ainsi, on ne peut jouer que le mercredi après-midi ou les week-ends. Nos représentations sont donc tout public, et les enfants sont accompagnés de leurs parents. D'autre part, c'est plus difficile de démarcher les maisons culturelles, car ces dernières ont souvent leurs habitudes et privilégient les compagnies avec lesquelles elles travaillent de longue date. Donc, on persévère. »

« Au départ, nous voulions ralentir le temps, profiter de la beauté de la nature que l'on a appris à aimer durant nos voyages. Cela peut passer par un son, un contact physique, le goût de la pluie qui tombe. Cela peut sembler abstrait ou éclectique, mais le message que l'on tente de faire passer est d'être à l'écoute de soi, de son corps et de ses émotions. Cela a aussi des vertus plus éducatives puisque l'on essaie d'apprendre à rester calme dans le plaisir que nous procurent les émotions positives. C'est donc d'éducation au corps qu'il s'agit, tout en restant dans le plaisir, bien sûr. Il y a un autre message, très important, dont on espère qu'il transparait dans la pièce : il faut pouvoir accepter d'être bien, d'être heureux. Pour devenir un adulte moins frustré, il faut pouvoir faire ce travail sur la joie quand on est enfant. Et ça, c'est hyper important. »

LA FUNFÉRENCE, DÉVELOPPER SON BIEN-ÊTRE EN SE MARRANT

Malheureusement, tous les adultes ne se révèlent pas des experts dans la gestion de leur bonheur. C'est là qu'intervient Claude François. Claude est la cofondatrice de confianceensoi.be, un



site spécialisé dans le coaching pour les particuliers et les entreprises afin d'améliorer sa relation, à soi et aux autres.

« Dans ce cadre, on a mis sur pied un cycle de conférences, mais bon, moi, le canevas des conférences traditionnelles, ce n'est pas trop mon truc. En plus, je voulais que la première thématique soit celle de la joie. Un thème qui me tenait particulièrement à cœur. Alors, parler de la joie dans une conférence traditionnelle dans laquelle on se fait chier, ça ne me donnait pas trop envie, explique-t-elle en riant. Il fallait que l'expérience se vive, se ressente, que l'on expérimente la joie. » C'est comme ça qu'est née la FUNférence : *Y a d'la joie... de vivre !*, un spectacle à mi-chemin entre le one-woman-show et la conférence sur le bien-être.

D'ailleurs, comment définir l'artiste ? Coach en développement personnel ? Humoriste ? Psy ? « Sans doute un peu de tout ça, reconnaît-elle en riant. Mais il ne faut pas avoir peur, parfois, de sortir du cadre, d'oser de nouvelles choses, de nouvelles formules. Même si c'est unique. Je pense qu'il faut arrêter de se définir d'une seule façon. Et ne pas avoir peur de multiplier les casquettes... Ah ! Si ! J'ai trouvé : FUNférencière ! »

C'est vrai que la forme unique du spectacle permet de mélanger les genres : une manière d'apprendre sans s'en rendre compte, grâce au rire. « Pour moi, c'est un moyen formidable d'apprentissage. Un des pionniers de ce mode d'apprentissage selon moi est Paul Dewandre, avec son spectacle *Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus*. L'air de ne pas y toucher, l'artiste abordait des thèmes comme la communication non violente sur fond d'humour. Je pense que le rire peut vraiment aider à sensibiliser le public. »

LUTTER CONTRE LE PESSIMISME AMBIANT

« Le spectacle tourne déjà depuis deux ans. Le public est extrêmement varié puisque les FUNférences sont organisées tant pour les associations que pour les entreprises ou les centres culturels. Tout le monde peut en profiter puisque cela initie la réflexion. On aimerait bouger un peu plus. C'est vrai qu'aujourd'hui, on reste essentiellement dans la province de Liège. Mais ce n'est pas toujours simple de se faire connaître en dehors de sa région », explique Claude.

La coach avait déjà une certaine expérience de la scène après avoir suivi quelques cours d'impro. « Je me suis dit que j'allais expérimenter, avec quelques techniques du seul en scène humoristique, pour me moquer de tout ce qui nous empêche au quotidien d'être heureux et en joie et trouver des solutions et élaborer des stratégies pour permettre à chacun de mettre toutes les chances de son côté pour être heureux. On nous explique en permanence dans les médias tout ce qui va mal. Alors que tant de choses vont bien ! Il faut tout de même reconnaître que les choses s'améliorent ces dernières années, on parle beaucoup plus de bonheur et la joie devient une vraie thématique de société. Dans le monde de l'entreprise, notamment, on commence à se rendre compte que les collaborateurs heureux et joyeux sont mieux dans leur peau et bien plus productifs. La joie, c'est un

moteur tellement important dans la vie de chacun que ça devrait être remboursé par la mutuelle. »

CELA PARAÎTRAIT PRESQUE SIMPLE, DIT COMME ÇA...

« Il faut cultiver sa joie. Bien sûr, certains, grâce à leur environnement, ont plus de chance que d'autres. Toutefois, on est vraiment responsable de son bonheur. Donc, comment fait-on pour être heureux ? Déjà, on vient voir la FUNférence (rires). Plus sérieusement, un bon point est de réveiller sa capacité d'émerveillement. Un exemple tout bête consiste à prendre un peu de recul pour réaliser à quel point on a de la chance d'avoir un entourage qui prend soin de nous. Autre exemple : si, tous les soirs après le boulot, on peste de devoir passer au magasin pour faire quelques courses. Encore une fois, un peu de recul permet de se rendre compte de la chance qu'on a de pouvoir faire des courses et d'avoir accès à tant de denrées. Beaucoup adoreraient avoir la possibilité de faire quelques courses après le travail. »



Pour l'auteure du spectacle, une bonne dose d'autodérision est aussi un atout indéniable pour provoquer son bonheur. « Il ne faut pas avoir peur de rire. Encore moins avoir peur de rire de soi. Globalement, il faut pouvoir se réapproprier son rapport à l'enfance, se rendre compte que si on est devenu

adulte, l'enfant en nous n'est jamais vraiment parti. Et que si l'adulte a la liberté de son choix, l'enfant a la liberté de sa joie ! C'est superbe, un enfant heureux. Il ne se préoccupe pas du monde extérieur avant de rire. Il rit et ne se gêne pas. Un adulte aura beaucoup plus de difficulté à atteindre ce rire spontané sans se soucier du contexte. »

Étant donné le succès de la formule, les créatrices de confianceenmoi.be ont monté un second spectacle, sur les complexes, cette fois. « On essaie de donner des clés pour se sentir bien dans sa peau. Ce n'est pas la joie, mais la thématique reste tout de même assez proche. »

« Et encore une fois, il est urgent de reprendre son bien-être en main. C'est une urgence, vraiment, et une responsabilité personnelle. On doit arrêter de compter sur les autres et attendre d'eux qu'ils répondent à nos besoins. Souvent, on est responsable d'aller bien ou non. Et c'est à nous de décider de notre bien-être et de la joie qu'on veut dans nos vies. » ●



Joie © Aurélien Merceron (Archipel 19)



© Manuel Muñoz (PointCulture ULB)

GAJETÉS,

DU CONSERVATOIRE AU POINTCULTURE ULB

.....
PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica
.....

Depuis plusieurs années, les élèves du Conservatoire royal de musique de Bruxelles (CRB) proposent une série de concerts au PointCulture de l'ULB-Ixelles. Ceux-ci se déroulent les mardis midi de 12 h 30 à 13 h 30.

La rencontre s'est faite par des chemins tortueux. Depuis de longues années, la salle Delvaux de l'Université libre de Bruxelles accueillait une série de concerts de midi organisés en collaboration avec le Conservatoire de Bruxelles. Le public était essentiellement composé des habitués des concerts de la rue de la Régence. Les étudiants étaient rares. Arrive un deuxième élément, qui va aussi jouer son rôle. L'association Les Lundis d'Hortense demande au PointCulture ULB d'organiser un concert de midi avec le guitariste belge Alain Pierre. Parmi les spectateurs se trouvent des membres de l'équipe de production du Conservatoire qui apprécient le concert, le lieu et l'organisation. Le troisième élément moteur est une activité savoureusement intitulée « Du son sur tes tartines ». Chaque mercredi de 12 h 30 à 13 h 30, l'équipe de PointCulture ULB offre à son public une heure de découvertes musicales avec un fil rouge qui peut être un label, un genre musical, un instrument ou un artiste. Les auditeurs sont priés d'apporter leur sandwich ou leur salade. PointCulture, de son côté, offre le café et le thé. Dans la programmation se trouvaient des séances qui suivaient le planning des concerts de la salle Delvaux. L'information arrive aux oreilles du Conservatoire qui se dit qu'il y a là une scène avec une équipe prête à défendre ses activités et qui possède aussi des talents de communication (Manuel Munoz) et d'accueil (Jamila Taleb). Très vite, une demande de collaboration arrive sur le bureau de la responsable.

DU SON SUR TES TARTINES

Ainsi, en 2016, les concerts basculent de la salle Delvaux vers le PointCulture et le projet, jusque-là centré sur la musique classique, s'ouvre de manière plus significative au jazz. Il est vrai que les enfants de la responsable du PointCulture ULB, Carla Vandereecken, étudiaient dans les classes de jazz du CRB, ce qui lui donnait une source d'information de première main. Néanmoins,



© Conservatoire royal de musique

la salle Delvaux n'est pas abandonnée et accueille encore des séances quand l'espace demandé par les musiciens l'exige. Les concerts avaient aussi leurs artistes habitués, comme la classe de guitare d'Hugues Navez ou la classe de trompette jazz de Michel Paré qui revisitait le répertoire des trompettistes légendaires du jazz. À ces premiers talents s'ajoutent d'autres personnalités comme Emmanuel Hermia, un musicien qui navigue entre jazz et musique du monde. Il aime pousser ses étudiants à réinterpréter et remodeler un répertoire allant des grands standards du jazz aux morceaux les plus modernes, en les mariant aux influences venues de tous les horizons. S'ajoute aussi Phil Abraham, qui interprète les grands maîtres avec ses élèves de la classe de trombone jazz et dans des arrangements réalisés par eux.

PETE CHURCHILL

Mais si vous voulez entendre la voix de Carla se teinter d'émotion, demandez-lui d'évoquer les concerts dirigés par Pete Churchill. Depuis quelques années, ce Britannique, également professeur à la Royal Academy of Music de Londres, a repris la classe de chant jazz qui n'avait plus de titulaire depuis de nombreuses années. C'est une personnalité bienveillante qui fait admirablement passer sa passion du chant

choral. Et, visiblement, les résultats sont significatifs : le concert du Pete Churchill's Brussels Groove Collective de mars 2017 résonne toujours dans les cœurs et les oreilles des animateurs. Le succès est tel que deux concerts sont programmés dans la saison. Pour éviter la saturation, un seul concert a été prévu en 2019. Raison de plus pour aller constater par vous-même la qualité de l'ensemble lors de sa prochaine prestation prévue le 24 mai.

VU DEPUIS LA RUE DE LA RÉGENCE

Comment s'organise cette collaboration du côté du Conservatoire ? Le partenariat avait été mis en place par Martine De Meyer, et maintenant c'est Sabrina Lefrançois qui en est la cheville ouvrière. Le point important pour Sabrina est de proposer des projets de pratiques professionnelles aux étudiants en les confrontant à toutes sortes de situations. La carrière de musicien ne se déroule pas exclusivement dans des salles à l'acoustique somptueuse pour des spectateurs attentifs installés dans de moelleux fauteuils et dégustant les moindres nuances de la musique. Dans un PointCulture, les musiciens croisent aussi bien des amateurs venus en connaisseurs que de simples curieux attirés par la musique ou des buveurs de café venus profiter du plus célèbre ►



► distributeur de leur boisson favorite sur le site universitaire. En deux mots, ne pas se trouver dans une situation confortable où tout est pratiquement gagné d'avance, mais jouer dans un lieu de concert qui n'est pas une salle spécialisée suréquipée, dans un lieu de convivialité où le respect du public se gagne à la pointe de son métier et de son talent. Chaque année, au mois de mars, Sabrina demande à ses 250 professeurs de musique et d'art dramatique de lui proposer des projets artistiques qui permettront à leurs étudiants d'acquérir la maîtrise de leur future profession. Ces projets sont proposés aux différents partenaires du Conservatoire. Pour les concerts, les professeurs peuvent soit choisir un lieu parmi les partenaires (MIM, Parlement de Bruxelles, salle gothique de l'Hôtel de Ville, les Halles Saint-Géry, le PointCulture ULB), soit proposer un nouvel endroit. Et Sabrina n'hésite pas à faire des suggestions aux indécis.

LE JAZZ, PAR AFFINITÉ OU NÉCESSITÉ ?

Par choix et par nécessité, le PointCulture ULB favorise le jazz. La musique de chambre en classique réclame souvent la présence d'un piano

acoustique, difficile à installer dans le local si on veut laisser une place suffisante pour le public et les musiciens. Une autre raison est que pour attirer l'attention du public étudiant, il ne faut pas hésiter à aller chercher ses auditeurs en parcourant, en cortège musical, les allées du site et en attirant d'autres par une jam bien sonore. On imagine difficilement un quatuor à cordes marchant dans les rues venteuses tout en jouant *La Jeune Fille et la Mort* de Schubert ! La saison des Midis musicaux de l'ULB se compose de trois concerts choisis parmi des projets pédagogiques proposés par Sabrina. Un quatrième concert s'inscrit dans le cadre du festival « Courants d'airs ». Contrairement aux Midis, Courants d'airs se tient un samedi, ce qui permet au public ixellois de se substituer aux étudiants repartis dans leur famille pour le week-end.

COURANTS D'AIRS

Sous l'égide du Conservatoire royal de Bruxelles et en collaboration avec le Centre des arts scéniques, Courants d'airs rassemble une multitude de projets originaux, de créations collectives, d'associations pluridisciplinaires

d'étudiants des écoles supérieures artistiques de la Fédération Wallonie-Bruxelles comme l'IAD, ARTS², l'ArBA-EsA, l'INSAS, La Cambre, le KCB, l'ISAC et le Conservatoire de Bruxelles. Véritable espace de liberté, Courants d'airs est l'occasion, pour les étudiants et les jeunes diplômés, de présenter leurs projets en création. Cette tribune promeut à la fois la liberté de création et l'ouverture aux réalités professionnelles dans des disciplines diverses : le théâtre, la musique, l'opéra, le cirque, les arts plastiques, la performance, le théâtre de rue. Un de ces travaux est proposé aux visiteurs du PointCulture. Au moment où sont rédigées ces lignes, le choix n'est pas encore fait entre une proposition qui mélange la musique de jazz et la musique classique ou un ensemble de trois clarinettes accompagnés par un conteur.

Reste à savoir si la nouvelle localisation des Midis amène un nouveau public. Et là, Carla répond que oui, même si celui-ci arrive par petits groupes tout le long du concert, attiré par la musique qui sort des portes ouvertes. Sabrina abonde dans le même sens, remarquant que le public mélange les habitués des concerts du Conservatoire avec des étudiants de l'ULB plus nombreux qu'avant.



Trombone Summit © Conservatoire royal de musique

La présence du Conservatoire a aussi permis la naissance d'autres collaborations en parallèle. Ainsi Pierre Pivin, impliqué avec Sabrina dans Courants d'airs, a proposé à PointCulture une collaboration avec les Universités populaires du théâtre dont il s'occupe. Les Universités populaires du théâtre sont une initiative du philosophe français Michel Onfray et de l'homme de théâtre belge Jean-Claude Idée, de promotion d'un théâtre de la pensée, citoyen et populaire, sans élitisme ni démagogie. La saison prochaine, leur spectacle *Des traversées et des mots* s'intégrera dans la thématique de la saison PointCulture autour de l'immigration.

MUZIEK.CULTURE

D'autres acteurs de la musique collaborent au PointCulture ULB. Le plus actif, en dehors du Conservatoire, est le projet Muziek.Culture. Il s'agit de concerts-rencontres où l'invité parle d'une culture musicale autre, d'un instrument de musique extraeuropéen. Il raconte l'origine de son instrument, sa place dans sa culture. Pour éviter toute lassitude, le show alterne un tiers de parole pour deux tiers de musique. En préparation, « Du son sur tes tartines »

propose une playlist en liaison avec les prestations de Muziek.Culture. Pour ce projet, c'est Muziekpublique qui apporte son expertise. Cette association, logée au théâtre Molière à Ixelles, organise à la fois une saison de concerts et une école de musique du monde où sont proposés des cours d'apprentissage d'instruments exotiques qui ne sont pas enseignés dans les conservatoires. Le corps enseignant est constitué de réfugiés et de migrants qui ont l'occasion de partager leur culture et leur savoir. Le dernier concert en date accueillait Osman Martins, un Brésilien venu présenter son « cavaquinho » (instrument d'origine portugaise, de la famille des guitares). Osman joue sur toutes les grandes scènes belges (Molière, Marni, Couleur Café, Esperanzah, Le Monde est un Village...) et collabore ou a collaboré avec des artistes renommés (Toots Thielemans, Pierre Gillet, Maxime Blésin, Steve Houben...). Osman Martins n'est pas seulement musicien, il est aussi professeur de cavaquinho et dirige l'ensemble choro & samba à l'académie de Muziekpublique. Véritablement possédé par la musique brésilienne, il a littéralement enflammé ses auditeurs du Solbosch. Le dernier projet est né en interne. Eve Decampo, une jeune membre de

l'équipe PointCulture ULB, a imaginé la saga des « afterworksss ». Comme le suggère Eve, une fois par mois, « délasssez-vous un jeudi soir entre 17 et 20 heures, en découvrant une programmation toute d'électro vêtue, proposée par un label belge, en sirotant un délicieux breuvage. Quel pied ! De quoi se réchauffer le cœur et se remplir les oreilles tout en dodelinant joyeusement ». Après Eclipse Tribes et Santé Loisirs, c'est Divagation qui terminera la saison. Rendez-vous au PointCulture le jeudi 9 mai à 17 heures ! ●

INFOS :

- › L'agenda de PointCulture ULB-Ixelles : <https://www.pointculture.be/ulb/>
- › L'agenda des concerts et spectacles du Conservatoire royal de musique de Bruxelles : <http://www.conservatoire.be/evenements/#concerts-spectacles>
- › Festival Courants d'airs : <http://www.conservatoire.be/news/festival-courants-d-airs-2019.html>
- › Les Universités populaires du théâtre : <https://www.up-theatre.org/>
- › Muziekpublique : <https://muziekpublique.be/>
- › Le prochain concert de Pete Churchill aux Midis musicaux de l'ULB :
Rendez-vous avec les élèves de Pete Churchill dans un programme alliant, en toute liberté, jazz, pop et gospel. La voix aux multiples voies. <https://www.pointculture.be/agenda/evnement/jazz-choir--midis-musicaux-de-lulb/>
- › Les afterworksss : Divagation Le 9 mai 2019 de 17 h à 19 h 30 – PointCulture ULB Ixelles
Pour ce dernier afterworksss de la saison, l'organisation Divagation nous concocte un programme des plus bath. Au programme, un concert et un djset sont prévus ! <https://www.pointculture.be/agenda/evnement/divagation-les-afterworksss/>

TRAVAIL EN COURS, COMMANDE À DE JEUNES ARTISTES

PAR PIERRE HEMPTINNE

directeur de la médiation culturelle
à PointCulture

Toutes les photos : © Clémentine Nogara

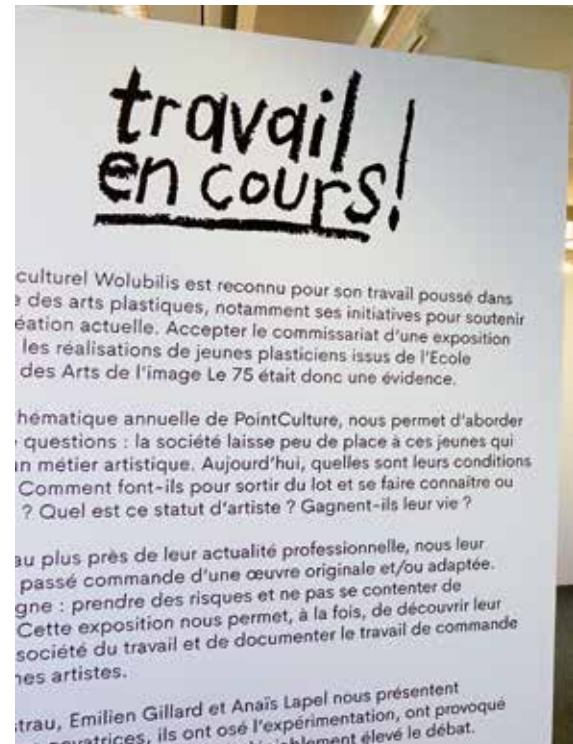
Dans le cadre de sa saison sur la thématique du travail, PointCulture a collaboré avec plusieurs écoles artistiques pour mettre en évidence l'émergence de nouveaux talents.

En 2014, lors des premiers ateliers de « Bouger les lignes » intitulés « Artistes au centre », la problématique des jeunes diplômé-e-s avait été vivement soulevée, en pointant essentiellement le peu d'occasions professionnelles de mettre en pratique l'apprentissage des années d'études une fois sorti de l'école, surtout en arts plastiques. C'est ce besoin que l'exposition *Travail en cours* entend rencontrer en associant des écoles artistiques. Au PointCulture Bruxelles, le projet s'est construit avec l'ESA LE 75 à l'occasion de son cinquantième anniversaire, et avec Sandra Amboldi du centre culturel Wolubilis comme commissaire. Christophe Alix, le directeur du 75, en concertation avec les professeurs de chaque atelier, a effectué une sélection large d'étudiants récemment diplômés. Un appel à projets leur a été envoyé. Un budget de production et une rémunération étaient mis à disposition, ce qui faisait du projet une vraie expérience professionnelle de commande (à petite échelle, certes). Sur base des dossiers reçus, trois artistes ont été retenus : Zélie Boulestreau, Emilien Gillard et Anaïs Lapel. La manière de répondre à la commande a varié selon les personnalités et les démarches artistiques. Il pouvait y avoir le besoin d'un dialogue



plus soutenu pour bien comprendre les attentes et positionner au mieux sa proposition, comme d'autres intégraient d'emblée la consigne dans leur mode de pensée et préféraient tracer leur chemin sans plus d'échanges.

C'est au moment de réfléchir sur la présentation des œuvres, impliquant d'effectuer des choix, de fixer la quantité,



les formats, les modes de présentation et leur mise en espace, que s'effectue une réelle expérience professionnelle avec la commissaire. Celle-ci argumente ses choix de scénographie à partir d'une perception fine et approfondie des différentes œuvres, ce qui apporte à chaque artiste un moment réflexif et constructif sur son travail, pas si courant. Au final, les contributions de chaque artiste



s'entrecroisent dynamiquement, chacune dans sa spécificité. Les gravures sombres et méticuleuses d'Emilien Gillard, fragments corporels pris dans l'infinie granulosité corrosive du temps en face à face avec les mannequins en partie exposés, littéralement abîmés dans la contemplation des œuvres. Le travail artistique, c'est cela aussi, ce questionnement abyssal auquel il faut, à un moment, apporter une limite. Zélie Boulestreau est prolifique, comme la nature qu'elle observe et la diversité des fleurs dont elle entend rendre compte, sur de grandes feuilles colorées, entre précision botanique et exubérance onirique. Les plantes sauvages telles qu'elles pourraient revenir nous hanter quand elles auront disparu. Elle fabrique elle-même ses papiers à partir de papier recyclé, ce qui donne lieu à des ateliers débordant de créativité collaborative, et donne l'impression aussi qu'elle peint et imprime sur de la matière qui sort d'elle-même. D'ailleurs, certaines œuvres incorporent du papier où figurent des restes d'anciennes peintures, le passé, le présent, la tentative de deviner le futur se mêlant dans une même texture. Du côté d'Anaïs Lapel, chaque gravure exposée est un fragment d'une longue narration non linéaire, éclatée,

répétitive, associant stases et impulsions, rythmes différents, où elle scande picturalement une forme plurielle d'archives personnelles, photos et autres documents, fragments de lecture en y sur-exposant des couches d'autres visuels, motifs végétaux ou urbains, éléments de paysages, symboles et recherches de couleurs, autant de plis déployés d'un seul grand livre dont elle fabrique la trame unique au fur et à mesure que sa vie épouse son devenir artiste.

Les trois artistes ont parachevé l'aventure en concevant un catalogue original et collectif, en tirage limité. Une solide enveloppe carton contenant trois livrets, chacun correspondant parfaitement à l'esprit créatif de chaque personnalité*.

Dans les autres PointCulture, une exposition similaire donnait lieu à d'autres formes d'exposition, avec

l'ERG, l'IATA à Namur, Saint-Luc à Liège, l'Académie des Beaux-Arts à Charleroi. Un processus qui gagnerait à devenir récurrent. ●



*Le catalogue est en vente au PointCulture Bruxelles au prix de 10 euros.

LES MYTHES REVITALISÉS

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Stephen Malkmus

Groove Denied. -
Matador Records, © 2019.

Dans les années 1990, le groupe américain Pavement était pionnier dans le lo-fi, un courant indépendant qui fuyait le son aseptisé des studios comme la peste. Le son est « brut », presque sans travail de production. Après la dissolution du groupe, son leader, Stephen Malkmus, continue son bout de chemin soit avec les Jicks, soit en solo. C'est le cas de ce nouveau disque ovni, tellement hors des habitudes du musicien que son label a refusé un temps de le publier. C'est un mélange foutraque de musique partant dans toutes les directions, de la scène électro allemande à la new wave britannique des années 1980. Étonnant de la part d'un musicien plus connu comme poète de la guitare rock.



Hector Berlioz (1803-1869)

La Damnation de Faust. -
Bryan Hymel, Karen Cargill,
Christopher Purves. -
London Symphony Orchestra, Sir
Simon Rattle. -
LSO Live 0809, © 2017 & © 2019.

Pour remercier le retour de l'enfant prodigue dans sa contrée natale après ses aventures à la tête du Berliner Philharmoniker, le London Symphony Orchestra offre dix jours de festival à son nouveau directeur musical, Sir Simon Rattle. Quoi de mieux que de s'offrir une *Damnation de Faust* de Berlioz ? Le compositeur français a, outre-Manche, ses meilleurs défenseurs. L'orchestre a longuement travaillé cette musique avec Sir Colin Davis, le coffret *Berlioz Odyssey* en témoigne, la culture chorale des Britanniques est incomparable et Rattle adore la musique française qu'il nuance comme personne. Seule la prononciation des solistes chatouillera les oreilles pointilleuses.



Gustav Mahler (1860-1911)

Symphonie n° 7. -
 Budapest Festival Orchestra,
 Iván Fischer (direction). -
 Channel Classics 38019, © 2015 & ©
 2018.

Des symphonies de Mahler, la Septième est souvent considérée comme le « vilain canard ». En cause, les audaces du langage harmonique, la sophistication de sa forme en cinq mouvements symétriques, mais, surtout, le raffinement insolite de son orchestration. Dans cette œuvre, Mahler invente un paysage sonore où l'orchestre sonne comme jamais auparavant. Il utilise les effets orchestraux les plus extravagants. Le premier mouvement avec un solo de tenor horn, un instrument très rarement inclus dans une configuration orchestrale. Dans le quatrième mouvement, par contraste total, il accueille... une guitare et une mandoline. Ces deux instruments, qui ne sont normalement pas associés à la musique symphonique, décrivent une promenade intime à travers la nuit viennoise. Et non content d'inviter des instruments inhabituels à l'orchestre, il utilise également des instruments classiques de manières nouvelles. Tout cela est montré par la direction très maîtrisée d'Ivan Fischer et la qualité exceptionnelle des musiciens de son orchestre. Écoutez cette musique épique qui a littéralement réinventé l'orchestre, vous y découvrirez d'infinis trésors.

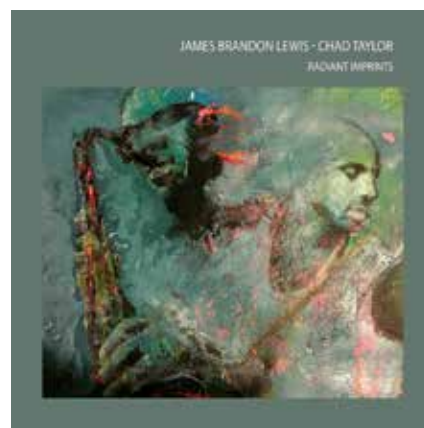
Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)

Don Giovanni. -
 Dietrich Fischer-Dieskau, Sena Jurinac, Ernst Haefliger, Maria Stader, Irmgard Seefried. -
 Radio-Symphonie-Orchester Berlin,
 Ferenc Fricsay (direction). -
 DG 483 6380 3, © 1958 & © 2019.

La réédition en Blu-ray de cet enregistrement du *Don Giovanni* issu de la fin des années 1950 nous rappelle qu'à côté d'une tradition d'interprétation italienne illuminée du soleil vocal méditerranéen et de couleurs orchestrales chatoyantes, il existe une tradition qui se souvient que Mozart était aussi un compositeur allemand et que Kierkegaard a écrit de profondes choses sur ce mythe du séducteur impudent. Le chef hongrois Ferenc Fricsay, par ailleurs grand défenseur de Béla Bartók, proposait un Mozart clair, vif, animé, dramatique, à l'opposé de la manière crémeuse viennoise de l'époque. La distribution vocale, entièrement issue des pays de tradition germanique, vous conte une histoire sérieuse, un peu premier degré par moment. En tête de distribution, l'immense Fischer-Dieskau, allure princière, qui campe un Don Giovanni plus brutal et fanfaron que séducteur. À ses côtés, on relèvera surtout la présence de de Sena Jurinac pour une Donna Anna raffinée et celle d'Irmgard Seefried pour une Zerlina délicieusement mutine. Admirateurs inconditionnels de la version Giulini, passez votre chemin, et pour les autres, un goût d'ailleurs.

James Brandon Lewis - Chad Taylor
Radiant Imprints. -
 Musicube 0319, © 2017 & © 2019.

Encore une marque des changements du temps. Deux musiciens américains enregistrent leur album à New York. Puis ils se font éditer l'année dernière par Off, le label belge créé par Alain Lefebvre, mais uniquement sur les sites de téléchargement et d'écoute en streaming. Et maintenant, c'est le label français Musicube de Bruno Letort qui le sort sur le marché physique CD. James Brandon Lewis, qui est venu par deux fois en 2018 pour des concerts à Bozar et au PointCulture de Charleroi, possède un éclectisme et une polyvalence qui lui permettent de chanter l'esprit bebop de Sonny Rollins et de Charlie Parker et d'aller frayer vers les rives du hip-hop ou du funk. Pour cet album d'hommage à John Coltrane, il s'est associé au batteur Chad Taylor (membre du Marc Ribot Trio, Chicago Underground Duo, Side A...). Ce musicien originaire de Chicago peut développer un jeu puissant au groove très varié ou colorer la musique de sonorités traditionnelles à travers l'utilisation du mbira, instrument africain composé de lamelles métalliques. Il faut écouter ce musicien aussi intrigant que fascinant revivifier l'héritage du grand Coltrane. ●



GRAMMAIRE DU CORPS ET LANGUES DES SIGNES

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

rédacteur à PointCulture

À l'occasion de la sortie de *Signer* (2018) de Nurith Aviv, retour sur quelques documentaires explorant le monde des sourds et leurs multiples moyens de communiquer entre eux et avec le monde entendant.

1982-1983 - PINA BAUSCH/ CHANTAL AKERMAN

Au début des années 1980, Chantal Akerman filme Lutz Förster, un des danseurs du Tanztheater Wuppertal de Pina Bausch, en train d'interpréter en langue des signes *The Man I Love* de George et Ira Gershwin, au son d'un vieux disque de Sophie Tucker. C'était une des chansons préférées de l'ami du danseur, mort quelques années auparavant et, en hommage à son ami, Förster en avait appris une version signée qui avait fait pleurer un groupe de sourds sur une plage gay de San Diego. Quand la chorégraphe, pendant l'écriture des *Ceillets* (*Nelken*, 1982), avait demandé à ses danseurs « une chose dont ils étaient fiers », Förster avait amené sur scène ces deux minutes d'émotions intimes. La chanson de Gershwin dans son interprétation signée allait devenir le moment fort tant du spectacle que du film *Un jour Pina a demandé...* (1983) d'Akerman, dans lequel elle apparaît à deux reprises. D'abord, Akerman filme Förster en répétition. Cadré en « plan taille », vêtu d'une chemise colorée, ce dernier dit les mots à voix basse en même temps qu'il les signe, superposant ainsi trois couches du même texte : celle chantée par Sophie Tucker, celle chorégraphiée en langue des signes et celle fredonnée du bout des lèvres. Puis, la cinéaste filme la chanson en représentation. Le cadrage est environ le même, parfaitement calculé pour laisser aux mains du danseur

en explorer les limites sans jamais en sortir, mais la chemise bariolée a fait place à un costume sombre et l'espace de répétition très éclairé a fait place à un pendrillon noir, de sorte que seuls le visage presque impassible et désormais muet du danseur, un bout de chemise blanche et, surtout, ses deux mains aux mouvements fluides et dansants se découpent sur ce rectangle noir.

1971 - WERNER HERZOG

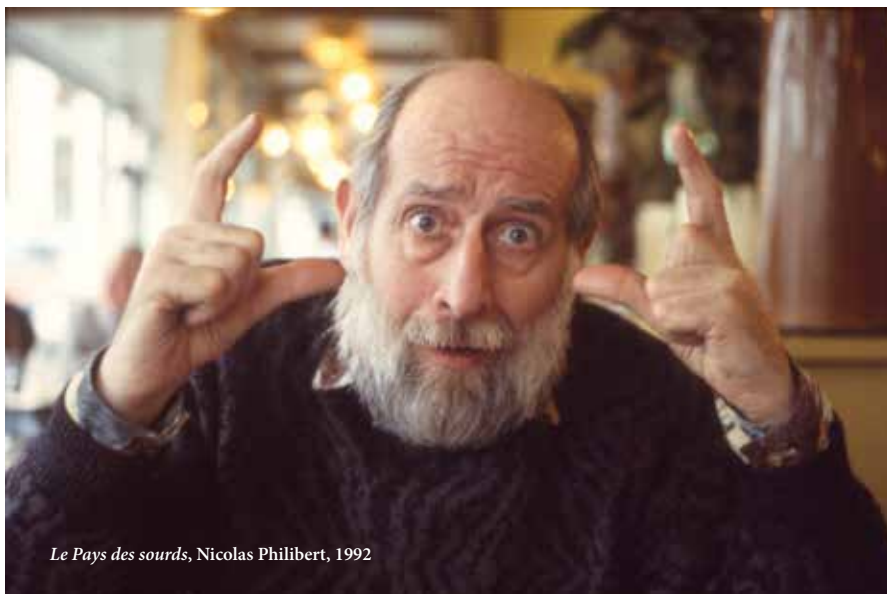
Dix ans auparavant, dans *Au pays du silence et de l'obscurité* (*Land des Schweigens und der Dunkelheit*, 1971), un de ses premiers longs métrages, Werner Herzog suit Fini Straubinger, une vieille dame bavaroise qui a perdu la vue vers l'âge de 15 ans et l'ouïe à partir de 18 ans suite à une chute dans les escaliers durant l'enfance. Le film enchaîne les rencontres, les sensations et rebat les cartes de la chronologie (souvenirs d'enfance, d'un âge où Fini voyait et entendait encore ; hantises d'un interminable calvaire de 30 ans sans quitter la chambre ; joies tardives d'une redécouverte tactile du monde : animaux empaillés dans une exposition pour aveugles, cactus à caresser avec précaution dans la serre d'un jardin botanique, baptême de l'air en petit avion au-dessus des Alpes, etc.), et suit la vieille dame et son accompagnatrice, désormais très actives au sein de l'Association des aveugles de Bavière, en visite à la campagne auprès de personnes souvent incomprises, murées

dans le silence ou abandonnées avec les bêtes ou à côté du radiateur comme des plantes d'intérieur. Sous cet aspect, le film s'inscrit dans une série d'œuvres de Herzog des années 1970, à la croisée de la fiction et du réel, où le cinéaste cherche la compagnie de ces exclus de la société (détenus, nains, handicapés, enfant abandonné, ancien interné d'asile psychiatrique) qui, 30 ou 40 ans auparavant, à l'époque où naissait le réalisateur (1942), auraient eu maille à partir avec les velléités eugénistes du Troisième Reich.

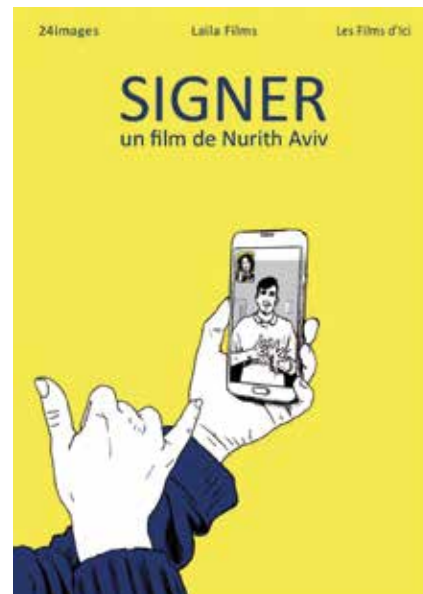
En revoyant le film sous l'angle de notre intérêt pour les langues des signes, notre attention est captée par un étrange ballet de mains : Fini Straubinger, son accompagnatrice, leurs proches et une partie des gens qui les entourent communiquent en épelant les mots par des signes sur les doigts ou au creux de la paume. Ayant connaissance de certaines manipulations du réel par injection de fiction (ou d'une réalité réécrite, fantasmée), auxquelles Herzog se livre parfois dans ses documentaires, on se demande d'abord – notamment face à la célérité de la communication, à l'efficacité de la méthode – s'il ne s'agit pas d'un canular (ou d'un rêve) du cinéaste... Mais on découvre vite que cette façon qu'avaient certains sourds-muets d'associer chaque lettre à un toucher particulier en un endroit précis de la main est connue, en Allemagne et en actuelle Tchéquie, sous le nom d'alphabet de Lorm, d'après le pseudonyme (Hieronimus Lorm) de l'écrivain et journaliste Heinrich Landesmann (1821-1902), devenu lui aussi sourd puis aveugle, qui mit au point la méthode pour communiquer avec sa fille.

1992 - NICOLAS PHILIBERT

Le Pays des sourds de Nicolas Philibert est un film un peu à part dans la carrière du documentariste français, dans la mesure où il ne se focalise pas sur un espace fini et une communauté restreinte (un musée, une institution culturelle, une classe, une clinique psychiatrique), mais sur un groupe hu-



Le Pays des sourds, Nicolas Philibert, 1992



main plus large et plus éclaté en termes de géographie (les sourds de Paris, d'Île-de-France et même leurs amis américains en visite), de générations (enfants, jeunes adultes, personnes âgées) et de vécus. Choissant d'explorer ce « pays » sans interprète, en apprenant ses langages au fil du tournage et ne pouvant esquiver les questions de cinéma qu'il pose (« Filmer des sourds, du fait qu'ils s'expriment par signes, bouscule toutes les conventions : vous ne pouvez plus faire de gros plans ni de plans de coupe... sous peine de perdre le fil. Chez les sourds, le *off* n'existe pas, il n'y a pas de hors-champ »), le cinéaste bute sans cesse sur la question de la communication, de la langue, des rapports – d'isolement et de solitude ou, au contraire, d'inclusion et d'échange – au sein de la communauté sourde et avec la majorité entendante. Deux modes de communication se complètent dans le meilleur des cas, se frottent l'un à l'autre quand leur cohabitation se passe mal : d'une part, l'apprentissage de la parole par l'orthophonie et le recours aux appareils auditifs à destination des entendants (quidams, contrôleur de train, agent immobilier, etc., mais aussi parfois les membres de la propre famille des sourds) et, d'autre part, la langue des signes, à destination des sourds eux-mêmes et des proches et des personnes qui se donnent la peine de l'apprendre. « Autrefois, en France, la langue des signes était interdite à l'école. On nous attachait les mains dans le dos pour nous obliger à parler. Les temps ont changé, mais encore

beaucoup d'écoles refusent la langue des signes. Nous luttons pour le bilinguisme : langue des signes et français. J'espère qu'on réussira. Mais ce sont toujours les entendants qui ont le pouvoir dans les écoles », rappelle Jean-Claude Poulain, professeur de langue des signes.

L'actrice sourde Emmanuelle Laborit, interviewée par Philibert en 2002 pour la sortie du film en DVD, ajoute : « J'adore la langue des signes parce qu'elle nous convient pleinement. C'est une expression sans limites. On peut tout dire, finement, profondément. Les détails, la politique, les technologies, etc. Alors que dans les langues orales nous ne sommes pas à l'aise. La langue des signes, c'est notre langue. »

2018 - NURITH AVIV

Le dernier documentaire de la directrice de la photographie et réalisatrice israélienne Nurith Aviv s'inscrit, comme chez Werner Herzog, dans la continuité thématique d'une série de films. Sauf que chez elle, plutôt que pour une communauté en marge de la société dominante (comme chez le cinéaste allemand), l'intérêt passe par les questions de la langue, de la pluralité des langues et de la traduction. *Signer* (2018) se place dans la lignée de ses films *D'une langue à l'autre* (2004), *Langue sacrée, langue parlée* (2008) et *Traduire* (2011). Le film a d'ailleurs été précédé en 2016 de *Signer en langues*, un court métrage avec Emmanuelle Laborit

pour l'exposition *Après Babel, traduire* (à Marseille) qui coupait court à l'idée de nombreux entendants selon laquelle la langue des signes serait unique à l'échelle du monde. L'actrice y signait 13 mots (parler, signer, homme, femme, amour, homosexualité, penser, traduire, etc.) dans 11 langues des signes du pourtour méditerranéen (France, Espagne, Italie, Algérie, Jordanie) et du reste du monde (Royaume-Uni, États-Unis, Russie, Inde, Chine, Japon).

Israël est un terrain d'études très intéressant pour les chercheurs, par le caractère récent du pays et la mosaïque des origines des immigrés successifs. La langue des signes israélienne elle-même est une langue jeune. Sans compter que la langue signée officielle est doublée par la langue « fa » : une langue native, authentique, qui réduit parfois une phrase entière d'hébreu signé en un seul signe et qui, même si elle est vue par ses détracteurs comme un hébreu corrompu, possède ses propres règles, sa propre grammaire. « Des mouvements précis tracent dans l'espace une langue », pour reprendre la belle formule de la cinéaste.

À l'université de Haïfa, la chercheuse Wendy Sandler a par ailleurs montré, en étudiant la langue des signes émergente d'une petite communauté de Bédouins du désert du Néguev, qu'elle se complexifiait de génération en génération, en utilisant progressivement de plus en plus de parties du corps – de la main au visage puis à la position du buste –, jusqu'à devenir une véritable « grammaire du corps ». ●

L'ÉTAT DÉMOCRATIQUE SUR LA SELLETTE ?

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste



Il est désigné comme le responsable de tous les maux, de plus en plus critiqué par une société civile avide de changement. L'État, ou sa conception occidentale et libérale, est-il arrivé en bout de course ? En tout cas, ses détracteurs et les menaces qui pèsent contre ce modèle sont nombreux. Entre le mouvement des gilets jaunes qui s'est installé durablement sur les ronds-points français et a fait trembler Paris semaine après semaine, ou la perte de pouvoir du monde politique au profit des grands acteurs du numérique et la montée des populismes dans de nombreux pays occidentaux, l'avenir semble incertain...

ANARCHISTES

Toutefois, limiter cette crise de la démocratie aux seuls gilets jaunes serait réducteur. C'est un monde révolutionnaire, mais sans chasuble fluo, que décrit de l'intérieur Francis Dupuis-Déri, professeur de science politique à l'université du Québec et militant anarchiste par ailleurs. L'auteur propose une plongée dans ces groupes underground, ponctuée d'interviews de militants et de militantes. Une plongée qui paraît malheureusement un peu datée au vu des événements de ces

derniers mois en France. Pour l'auteur, les mouvements actuels dans les ZAD (zones à défendre) et les mobilisations comme celle de « Nuit debout » en France et en Belgique en 2016 trouvent leur origine dans les courants altermondialistes qui se sont illustrés au cours des années 2000.

Ces mouvements, s'ils n'ont pas forcément l'ampleur des premières actions contestataires du début du XXI^e siècle, ont une filiation claire en termes d'organisation et de philosophie : pour beaucoup de militants, ils sont en effet l'occasion d'expérimenter une autre société, une autre organisation sociale et politique de l'espace commun, souvent à petite échelle.

Cette échelle, plus rapprochée des petits groupes, avec une vision commune des combats à mener, est justement une des raisons du succès de ces mouvements et du désintérêt de toute une partie de la jeunesse de la politique traditionnelle. Là où les partis peuvent être vus comme des institutions traditionnelles qui participent à l'oppression des plus faibles, les communautés militantes et autogérées représentent un nouveau mode de combat politique plus efficace, puisque ce sont les zadistes qui, *in fine*, ont réussi à faire plier le gouvernement français sur la

question de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes.

Pour parvenir à leurs fins, ces mouvements utilisent différentes stratégies : au-delà des villages autogérés et des traditionnels black blocs qui, lors des manifestations, prônent l'action violente, notamment contre les forces de l'ordre, on a vu apparaître de nouvelles formes d'actions, comme du théâtre de rue, des défilés de marionnettes géantes et des fanfares, pour manifester le désaccord avec la tenue des G7 et G8 et autres G20. Une mouvance que l'auteur désigne comme une armée de clowns rebelles.

Malgré cette diversité d'actions et leur relatif succès, l'auteur constate qu'elles ne sont pas suffisamment fortes pour faire vaciller les États, le mode de production capitaliste et les systèmes d'oppression en général. Notamment en raison de la puissance de ces derniers. L'auteur renvoie alors le lecteur progressiste face à ses incohérences et l'enjoint à grossir les rangs des « anars », plutôt que de chercher à l'apaiser.

MORT DES DÉMOCRATIES

Si les anarchistes n'ont pas réussi à ébranler les États modernes, le modèle démocratique des so-

ciétés occidentales n'en est pas moins menacé. Dans *La mort des démocraties*, Steven Levitsky et Daniel Ziblatt, deux professeurs de science politique de Harvard, tirent la sonnette d'alarme.

Les deux experts en régimes totalitaires du XX^e siècle se penchent sur les mécanismes qui ont provoqué la chute des démocraties allemande, péruvienne, chilienne ou encore vénézuélienne. À partir de ces exemples historiques, les deux scientifiques établissent une grille d'analyse pour évaluer la santé des démocraties modernes, en particulier celle des États-Unis du président Trump. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que les résultats de leurs analyses sont pour le moins inquiétants.

Remettre en question la légitimité des urnes, s'en prendre au « système » et aux « élites », jeter le discrédit sur les opposants politiques et les médias, restreindre les libertés individuelles, ici pour lutter contre le terrorisme, là pour éviter les débordements lors de manifestations, apparaissent comme autant de marqueurs laissant craindre un affaiblissement, voire une mort prochaine des systèmes démocratiques. Car la chute de ces systèmes ne se fait pas du jour au lendemain, mais est le résultat d'un climat toujours plus délétère. Depuis quelques décennies, en effet, les citoyens des démocraties occidentales se sont davantage radicalisés, ou plutôt polarisés. Ainsi, on a pu observer dans de nombreux pays la montée de mouvements populistes de droite et de

gauche toujours plus populaires auprès des électeurs, tandis que les partis traditionnels et plus modérés semblent s'essouffler.

Si l'ouvrage se penche surtout sur les exemples historiques et sur l'actualité aux États-Unis, le lecteur se rend compte que les symptômes de la maladie qui y sont décrits touchent tout autant le Vieux Continent. Rares sont les symptômes d'un essoufflement démocratique identifiés par les auteurs que l'on ne pourrait relever, au hasard, en Hongrie, en Grande-Bretagne, en France... Et bien sûr en Belgique.

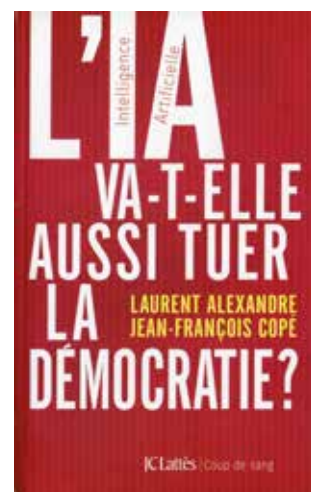
Malheureusement, la démocratie ne va pas de soi et se protège assez mal de ceux qui lui veulent du mal. Et, pour la défendre, il faudra faire davantage que la promouvoir à nouveau, il faudra pouvoir l'étendre à tous pour, une nouvelle fois, faire communauté.

Une autre menace échappe toutefois à la grille d'analyse des deux intellectuels américains. Le monde d'aujourd'hui serait-il encore plus incertain que le monde tel qu'il était à la chute de la république de Weimar ? Peut-être bien. C'est en tout cas la thèse de Laurent Alexandre, cofondateur du site Doctissimo et, depuis, conférencier futurologue expert de l'intelligence artificielle, et de Jean-François Copé, homme politique (LR) français.

L'IA CONTRE LA DÉMOCRATIE

Selon les deux hommes, peu de doute possible, en plus de chambouler le monde du travail, les IA risquent bien de modifier en profondeur

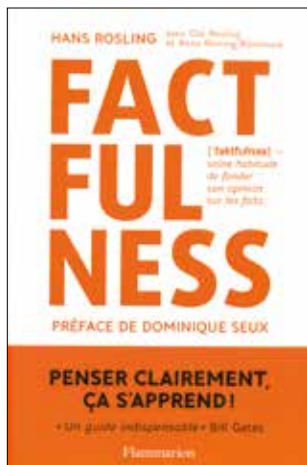
l'organisation politique de nos sociétés. Tout d'abord, parce que sur la carte des nouvelles technologies, l'Europe reste désespérément absente. La guerre des avancées technologiques oppose aujourd'hui les États-Unis et leurs Gafa (Google, Amazon, Facebook et Apple) et la Chine et ses BATX (Baidu, Alibaba, Tencent et Xiaomi). Et qu'elles soient américaines ou chinoises, ces entreprises présentent un risque pour les démocraties. Le progrès est si rapide dans le secteur de l'IA que les décideurs politiques et l'inertie démocratique sont incapables de légiférer. Laissant ces géants de l'informatique libres de devenir plus puissants que de nombreux pays du monde sans les réglementer. L'exemple chinois est encore plus alarmant, puisque les entreprises chinoises de la tech sont devenues de véritables outils du régime pour asseoir le contrôle sur la population. Entre les deux, l'Europe, absente de la carte, risquerait bien de voir son rôle cantonné à celui de colonisé par l'un et l'autre. Par ailleurs, la généralisation de l'intelligence artificielle dans la vie quotidienne provoque déjà les premiers conflits dans la société. Ainsi, la polarisation toujours plus forte de la vie publique, déjà épinglée par Levitsky et Ziblatt, est notamment le résultat de la présence massive des algorithmes dans nos vies. Ces algorithmes à l'œuvre dans les réseaux sociaux, de Twitter à Facebook en passant par YouTube, privilégient souvent les contenus les plus extrêmes pour agrandir leurs audiences.



- ▶ Selon leur analyse, les mouvements populistes, du Brexit à l'élection de Trump, en passant par le mouvement des gilets jaunes, sont particulièrement nourris par les algorithmes de ces plateformes, toujours plus enclines à promouvoir les contenus conspirationnistes et manipulateurs. Par ailleurs, la rébellion de ces citoyens leur semble plutôt légitime. Ces manifestations sont en réalité l'incarnation du mécontentement des « perdants » de l'avènement de la société du « big data ». Et elles mettent bien en évidence les ruptures digitales, géographiques et sociales qui ne cessent de s'accroître.

Selon les deux hommes, il est donc urgent que les démocraties européennes et leurs représentants politiques prennent enfin conscience de l'avenir qui se joue aujourd'hui, et se donnent les moyens d'imposer la présence de l'Europe dans les débats du monde de demain en construction.

Heureusement vient de paraître un guide de survie pour éviter, au niveau individuel, de gober tout ce que tentent de nous faire avaler les algorithmes, toujours plus généreux en fake news. C'est à Hans Rosling, cofondateur de Médecins sans frontières en Suède, que l'on doit *Factfulness*, un ouvrage généreux qui tente de nous faire prendre conscience des biais psychologiques qui nous empêchent de baser nos opinions sur des faits.



LA VICTOIRE DES FAITS CONTRE NOS BIAIS ET LE PESSIMISME AMBIANT

Les catastrophes naturelles causent deux fois plus de morts aujourd'hui qu'il y a 100 ans, n'est-ce pas ? Que du contraire, leur nombre a baissé de moitié. Les rues sont de moins en moins sûres, on ose à peine sortir le soir. Alors que, dans les faits, les chiffres de la criminalité sont en baisse constante depuis un siècle dans la plupart des pays. À toutes ces questions qui jalonnent l'introduction de l'ouvrage, le pourcentage de mauvaises réponses des sondés est énorme. Et toujours, les réponses sont bien plus alarmistes et pessimistes que les faits ne le sont réellement. Pour enfoncer le clou, l'auteur montre que, systématiquement, les sondés répondent moins bien qu'une bande de chimpanzés choisissant la réponse au hasard. Édifiant. En règle générale, l'ouvrage, particulièrement drôle et agréable, démonte toutes nos idées reçues. En soi, il est un remède incroyable contre le pessimisme ambiant. La réalité qui transparaît du livre c'est qu'indéniablement, le monde, ou plutôt l'Humanité, se porte mieux que jamais.

Deux phénomènes notables noircissent tout de même le tableau : le réchauffement climatique d'une part et le terrorisme d'une autre. Ce dernier groupe a d'ailleurs parfaitement compris que le pessimisme ambiant était son allié. À noter toutefois que, si le terrorisme a effectivement plus tué ces

dix dernières années dans le monde que lors de la décennie précédente, cette augmentation a en réalité baissé dans les pays industrialisés. Le cerveau humain est programmé par des millénaires d'évolution pour exagérer, interpréter, catégoriser le réel et, bien souvent, il se trompe grossièrement. La promesse de *Factfulness* est donc de nous permettre de reprendre le contrôle sur notre psychologie en nous documentant mieux avant d'interpréter le monde qui nous entoure. ●

- › **Hans ROSLING**, *Factfulness*, Flammarion, 2019, 395 pages, 23,90 €.
- › **François DUPUY-DÉRI**, *Les nouveaux anarchistes*, Textuel, 2018, 155 pages, 15,90 €.
- › **Steven LEVITSKY et Daniel ZIBLATT**, *La mort des démocraties*, Calmann-Lévy, 2019, 337 pages, 22,15 €.
- › **Laurent ALEXANDRE et Jean-François COPÉ**, *L'IA va-t-elle tuer la démocratie ?*, J.-C. Lattès, 2019, 266 pages, 19,45 €.

À lire aussi :

- › **Jean-Pierre WAUTERS**, *Bâtissons enfin une vraie démocratie !*, éd. Libre & Solidaire, 2019.
- › **Roberto ESPOSITO**, *Communauté, immunité, biopolitique*, Mimésis, 2019.
- › **Frédéric LORDON**, *Vivre sans ? Autorité, institution, économie...*, La Fabrique, 2019.
- › **Geoffroy de LAGASNERIE**, *La conscience politique*, Fayard, 2019.

L'HUMANITÉ, D'HIER À DEMAIN

PAR MICHEL BOUGARD
historien des sciences

Si l'humanité a progressé, c'est parce que, face à une nature tantôt complice, tantôt hostile, les êtres humains ont appris à s'organiser. Ainsi, petit à petit, ils ont réussi à comprendre une partie de leur environnement, et les sciences sont nées de cette réflexion sur les lois naturelles. Aujourd'hui, sciences et techniques permettent de modifier la nature, voire de détourner ses lois. Demain, ce sont sans doute les êtres humains eux-mêmes qui seront modifiés, avec l'espoir intemporel d'accéder à l'immortalité.

HOMO DOMESTICUS

James C. Scott, professeur émérite de sciences politiques et d'anthropologie à l'université de Yale (Connecticut), propose une analyse originale des débuts de l'humanité. Dans un ouvrage récent (*Homo Domesticus*), il restitue l'histoire de l'humanité au cours des dix millénaires ayant précédé notre ère. J. C. Scott décrit surtout les dynamiques à la fois écologiques et anthropologiques qui amenèrent l'émergence de l'agriculture et la formation des premiers centres urbains, puis les premiers États.

Ce qui est particulièrement intéressant dans l'analyse de J. C. Scott, c'est qu'il revendique le choix d'une « anthropologie anarchiste ». C'est-à-dire qu'au lieu d'étu-

dier les sociétés humaines au travers de leur fonctionnement dans diverses institutions, au travers de leurs rites, leurs pratiques quotidiennes, les chercheurs « anarchistes » (comme J. C. Scott) s'intéressent davantage à ce qui pourrait aller contre les institutions ou ce qui aurait pour fonction de prémunir la société contre des oppressions à venir. Ainsi, on pensait jusqu'ici que la domestication des plantes et des animaux avait entraîné la fin du nomadisme et engendré l'agriculture sédentaire. Selon J. C. Scott, on imagine plutôt aujourd'hui que la sédentarité a précédé la domestication et que celle-ci existait déjà quasiment 4000 ans avant l'apparition des premiers villages agricoles. L'auteur consacre précisément son essai à la présentation de divers exemples de découvertes en Mésopotamie, en particulier dans la plaine alluviale s'étendant au sud de Bassorah (Irak actuel). Cette zone entre les fleuves Tigre et Euphrate a vu naître les premières espèces végétales domestiquées et les premiers centres proto-urbains.

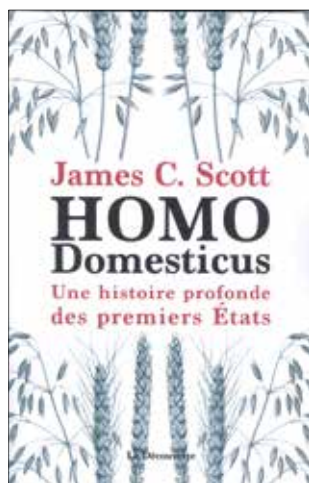
Pour l'anthropologue américain, il est faux de penser que c'est l'agriculture irriguée qui a été le fondement des premières communautés sédentaires de grande taille. En réalité, les recherches actuelles semblent montrer que de telles communautés sont apparues en zones humides. Cela revient

à affirmer que ce ne sont pas des zones arides qu'on a dû irriguer, une telle irrigation n'étant envisageable que par l'existence d'États. Des découvertes archéologiques récentes ont ainsi révélé que plutôt qu'une zone désertique entre les deux fleuves (ce qu'elle est aujourd'hui), la plaine alluviale de basse Mésopotamie était au contraire un vaste delta sillonné par une multitude de territoires régulièrement inondés en période de crue. Par ailleurs, vers 6500 avant J.-C., les rives du golfe Persique se trouvaient davantage à l'intérieur des terres, à plus de 200 km du rivage actuel, et les principaux sites sumériens (comme Ur) étaient alors sur la côte du golfe.

L'essai de J. C. Scott rassemble les meilleures études récentes sur la question et constitue un véritable traité d'écologie politique à propos des formes primitives d'aménagement d'un territoire, des dynamiques démographiques et épidémiologiques de la sédentarisation, ainsi que des logiques de la servitude et de la guerre dans le monde antique. Ce livre est sans doute quelque peu iconoclaste tant il revisite l'évolution de l'humanité.

LA SCIENCE ÉCLAIRE ET DÉRANGE

L'astrophysicien Jean-René Roy prend le relais pour évoquer l'histoire des sciences. ►





► Selon lui, l'objectif des scientifiques a toujours été de comprendre comment fonctionne le monde, l'application des savoirs modifiant ensuite nos façons de vivre et d'interagir avec notre environnement. L'ouvrage de J.-R. Roy est assez classique dans son fond et sa forme, l'auteur décrivant les grandes étapes de diverses disciplines et les savants incontournables : Einstein et l'expansion de l'univers, le tableau périodique de Mendeleïev, Darwin et la sélection naturelle, etc. J. R. Roy sort heureusement des sentiers battus dans la seconde partie de son livre. Il se livre alors à une réflexion plus philosophique sur les usages de la science, la différence entre savoirs, opinions et croyances, l'instrumentalisation des sciences et leur diabolisation. L'astrophysicien canadien est conscient que l'humanité est en train de prendre de gros risques en échouant à limiter la croissance de la population, en refusant de réexaminer une économie liée à la croissance, en évitant de réduire les gaz à effet de serre, et en oubliant de protéger les habitats naturels.



LE JARDIN ET LA VILLE

Comment l'humanité pourrait-elle réagir afin de réparer tous ces manquements ? Peut-être en amenant chacun à « faire sa part » face aux dangers qui nous guettent. Ainsi, Karine Lévesque, enseignante à Montréal, a mis sur pied un projet novateur de jardin pédagogique avec ses élèves. Cette structure

suscite aujourd'hui l'envie de plusieurs institutions parce que cela montre l'importance de tisser des liens entre l'école et la communauté. Dans son dernier ouvrage, K. Lévesque rassemble diverses informations permettant de démarrer un tel jardin pédagogique : que cultiver, quand démarrer les semis, que faire des récoltes ? Dans la première partie de ce véritable guide pratique, l'autrice aborde les aspects théoriques qui sous-tendent le jardinage écologique : environnement, enjeux urbains, modèles pédagogiques. Dans la seconde partie, K. Lévesque propose les aspects pratiques de ce jardinage au sein des écoles. En termes d'avantages environnementaux, de tels jardins permettent de diminuer les îlots de chaleur dans les villes, de réduire le taux de CO₂ dans l'air, de verdier et d'embellir les terrains tout en éliminant les espaces bétonnés. Les projets d'aménagement d'écoquartiers ou de rénovation urbaine font l'objet de l'ouvrage collectif *Penser la ville*, rassemblant les contributions d'une quinzaine d'urbanistes, de psychologues, d'architectes et ingénieur. Ces chercheurs se livrent d'abord à une approche critique et conceptuelle de la notion de « qualité » (comme la perception de l'environnement et du bien-être). Par après, ils s'intéressent aux dimensions clés de cette qualité urbaine. Cette dernière doit réhabiliter les sentiments d'existence, d'appartenance et d'identité, en assurant le bien-être de chaque citoyen. Penser la qualité, c'est aussi

penser les finalités de notre vie urbaine en tant qu'être appartenant au vivant et à une société, aspirant à plus de nature. Les contributeurs sont unanimes à réclamer un milieu de vie urbain plus résilient qui permettrait à chacun de sentir (et ressentir) le monde et son existence humaine.

UN BÉBÉ PARFAIT ?

Mais est-ce bien une telle démarche qui est suivie par certains couples dans leurs désirs en matière de procréation ? Aujourd'hui, un couple sur six doit faire appel à une aide médicale pour amorcer une grossesse. Petra De Sutter, parlementaire au Conseil de l'Europe, médecin-gynécologue enseignant à l'université de Gand, experte en matière de fertilité humaine et leader d'opinion dans le domaine de la fertilité et de l'éthique y afférant, vient de publier (avec la journaliste Eline Delrue) un ouvrage passionnant sur cette question. À l'heure actuelle, les techniques médicales permettent la fécondation *in vitro*, cela allant du don de sperme et d'ovocytes à la transplantation d'utérus, en passant par la gestation pour autrui (GPA). Les progrès sont tels qu'on peut dès maintenant imaginer des bébés « sur mesure ». Les autrices sont allées à la rencontre de quelques scientifiques et philosophes pour mieux comprendre les enjeux éthiques de ces techniques. Une question récurrente est de savoir ce qui fait d'un être humain un « Homme ». Nous sommes les produits



d'une loterie génétique qui implique une égalité de droits et qui entraîne à la solidarité vers les plus défavorisés. Qu'en sera-t-il le jour où la quête de la « perfectibilité parfaite » conduira à des individus choisis qui pourraient refuser toute aide à des êtres humains « aux mauvais gènes » ? P. De Sutter et E. Delrue estiment que les avancées technologiques ne sont acceptables que tant qu'elles ne menacent pas les droits de l'Homme, ceux-ci étant universels. Elles insistent en tout cas pour qu'on privilégie, en matière de reproduction humaine, « le destin, le hasard, l'imprévisible ».

L'HOMME « AUGMENTÉ »

Pour prolonger la réflexion qui précède, il faut aussi s'interroger sur un futur proche qui, grâce à l'explosion de nanotechnologies, de biotechnologies, des sciences cognitives, va permettre l'élaboration d'une humanité réparée et modifiée. Beaucoup a déjà été dit et écrit à propos du transhumanisme. Un récent ouvrage collectif propose plusieurs analyses sur les enjeux « politiques » du transhumanisme. Certains auteurs s'alarment de l'impossibilité de plus en plus manifeste d'une prise de distance entre l'homme et la machine, surtout chez les jeunes. L'omniprésence du numérique « aplatit » la réalité à un écran impersonnel. D'une certaine façon, l'homme « esclave » de son smartphone est à la fois augmenté et diminué. D'autres contributeurs montrent que

la réparation ou l'augmentation des capacités humaines peuvent jouer un rôle important dans l'intégration (ou l'exclusion) sociale des individus ainsi transformés. L'éducation de « l'homme augmenté » s'avère dès lors indispensable et elle peut même être l'occasion de faire naître ce que certains appellent une « société post-prométhéenne », c'est-à-dire une société qui renoncerait à la recherche d'une puissance illimitée sur fond de transgression. Une conclusion ? Je vous propose de vous souvenir du mythe de Pandore, la première femme créée par Zeus. Elle avait tous les dons et elle fut envoyée à Épiméthée avec, en guise de dot, une mystérieuse boîte qu'il était interdit d'ouvrir. On sait que Pandore n'écoula pas les conseils de prudence de Prométhée, le frère d'Épiméthée. Elle ouvrit donc la boîte, libérant ainsi tous les maux de l'Humanité. Mais il resta quelque chose dans cette fichue boîte : l'Espérance... ●

- › **James C. SCOTT, *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États***, La Découverte, 2019, 302 pages, 23,00 €.
- › **Jean-René ROY, *Sur la science qui surprend, éclaire et dérange***, Hermann/Presses de l'Université Laval, 2018, 264 pages, 24,00 €.
- › **Karine LÉVESQUE, *De l'école au jardin. Guide de jardinage pédagogique en milieu scolaire***, Écosociété, 2018, 252 pages, 25,00 €.
- › **Émeline BAILLY et Dorothée MARCHAND (sous la dir. de), *Penser la qualité. La ville résiliente et sensible***, Mardaga, 2019, 248 pages, 27,90 €.
- › **Petra DE SUTTER et Eline DELRUE, *La quête du bébé parfait. Un désir sans limites ?***, Racine, 2018, 252 pages, 25,00 €.
- › **Nathanaël WALLENHORST, François PROUTEAU et Dominique COATANÉA (sous la dir. de), *Éduquer l'Homme augmenté. Vers un avenir prométhéen***, Le Bord de l'eau, 2018, 168 pages, 20,00 €.



ELLES SONT PLUS QUE DES CORPS HUMAINS

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire à la Bibliothèque centrale de la Province du Luxembourg

Si vous n'êtes pas de celles ou ceux qui s'arrêtent à l'approche des abribus pour regarder les formes corporelles sur les panneaux publicitaires, si vous ne percevez pas une journée chaude et ensoleillée comme une opportunité pour voir plus de peaux nues en mouvement, peut-être accepterez-vous de m'accompagner dans les « corps à corps » que proposent, à leurs manières, avec leurs moyens, plusieurs livres parus récemment ?

UNE BATAILLE DE L'INTIME EN SIX TEMPS

Dans ce cas, le petit essai *Le corps des femmes*, particulièrement dense, publié par l'éditeur Philosophie Magazine, pourrait être une ouverture de choix. Professeure en science politique et chargée de mission Égalité-Diversité à l'université de Reims, Camille Froidevaux-Metterie est également l'animatrice du blog Féminin singulier. Plusieurs articles qu'elle y a publiés depuis 2012 sont réexploités dans ce livre pour mener une « bataille de l'intime ». En introduction, cette autrice féministe insiste sur le fait que si le grand public s'est montré surpris de l'ampleur du

mouvement #MeToo et des vagues consécutives à l'affaire Weinstein, ces réactions étaient largement prévisibles. Elles s'inscrivent dans l'histoire des luttes des femmes.

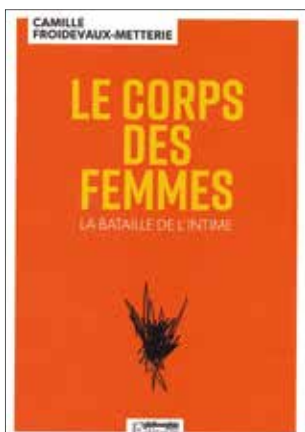
Pour Camille Froidevaux-Metterie, l'histoire féministe peut se baliser, de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui, en six grands combats. La première bataille menée était celle pour le droit de vote, qui permit aux femmes de devenir des citoyennes à part entière. En une deuxième vague, dans les années 1960 et 1970, des militantes livrèrent la bataille de la procréation ou de la non-procréation, celles du droit à une contraception choisie et à l'accès aux interruptions volontaires de grossesse. La décennie suivante sera celle de la bataille du travail, ou du moins celle livrée pour que les femmes deviennent des travailleurs comme les autres. La bataille de la famille, dont elles veulent libéraliser les interactions et les compositions, est lancée par des femmes à partir des années 1990. Une bataille du genre s'engage ensuite. Stéréotypes et stigmatisations pour cause d'orientation sexuelle ou d'apparences physiques et morphologiques seront combattus avec force.

À présent, la sixième ba-

taille, celle de l'intime, est engagée. Les femmes ne veulent plus être enfermées dans le carcan d'une sexualité asservie aux hommes. « Il s'agit d'en terminer avec des siècles de représentations d'un corps disponible et offert. » Les femmes ne sont pas seulement des seins, des ventres, des courbes. Elles revendiquent le droit d'être des individus dans l'espace public, libres de ne pas s'y mouvoir « comme des filles ». Elles veulent ne plus être contraintes de dissimuler et taire règles, menstrues et cycles. Elles voudraient que se voir femme dans le regard de l'autre se fasse sans gêne, ni douleur, ni effroi. Elles exigent que l'apparence ne soit plus un dictat. Comme ultimes émancipations, la non-maternité choisie et la non-stigmatisation des ménopausées sont à présent des exigences inaliénables. Après une analyse étayée de ces batailles, Camille Froidevaux-Metterie conclut avec une conception positive et apaisée de la corporéité des femmes.

UNE ÉVOLUTION EN DEUX TABLEAUX

Alors que *Le Corps des femmes* se focalisait sur le *hic et nunc* (l'Occident



contemporain), un homme a voulu décoder l'évolution des représentations du corps des femmes dans l'art pictural. En analysant avec soin *L'Enseigne de Gersaint* d'Antoine Watteau, c'est-à-dire un tableau sur lequel nombre de corps de femmes figurent, Alberto Mario Banti parvient à emmener le grand public dans une véritable histoire culturelle et sociale du XVIII^e siècle. Il réserve une grande place à des commentaires sur les cadrages et les mises en scène des corps. Il livre également différentes clés pour que le lecteur d'aujourd'hui comprenne le rôle des tableaux dans le quotidien de familles nobles et bourgeoises.

Poursuivant avec *Le Balcon*, peint par Édouard Manet entre 1868 et 1869, le professeur d'histoire de l'art à l'université de Pise s'attache à commenter les éventuels rapports interpersonnels des deux femmes et du seul homme de ce tableau merveilleux et énigmatique. Il s'agit autant de s'interroger sur l'habillement que sur les positionnements des corps pour tenter de découvrir l'histoire intime des trois individus.

De corps vêtus, le parcours se poursuivra avec les corps dévêtus. L'art du nu et les aller-retour entre rigidification des normes de représentation et libération de celles-ci structureront ensuite une étude de la peinture jusqu'à la fin de XIX^e siècle.

En prenant pour exemple deux peintures emblématiques de deux époques et de deux conceptions du rôle de la femme et de son corps, Banti réussit un ouvrage

de vulgarisation soigné et plaisant qui nous prépare efficacement à mieux comprendre les évolutions sociales d'aujourd'hui.

UNE DANSE SUR TROIS CONTINENTS

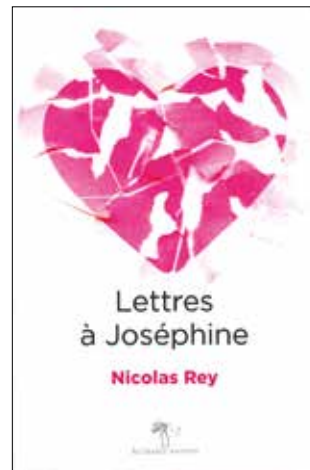
Le corps et ses représentations sont des marqueurs significatifs dans les évolutions des arts graphiques. Dans les arts de la scène, le corps humain est bien sûr d'une importance plus capitale encore : il est souvent le moteur du spectacle. Patricia Pascali, danseuse elle-même, vient de publier l'ouvrage de référence sur la danse modern jazz que les lecteurs francophones attendaient. Cette fresque historique, artistique et sociale est construite comme une ode à la vie et aux corps. Doté d'une iconographie de très belle facture, l'ouvrage rend notamment hommage à ceux qui ont lutté pour que la danse jazz puisse imposer que « corps et rythme à l'unisson, comme confondus » s'épaulent, que « ses mouvements s'emparent de sons et les sons se parent de ses mouvements ». Après des parcours entre Afrique noire et Amérique du Nord, cette forme de danse a fini par asseoir sa légitimité et son originalité. À partir des années 1950, mais plus encore à partir des années 1970 en Europe, « les rythmes syncopés, les contretemps, les dissociations segmentaires, les contractions et ondulations du buste » seront reconnus comme des techniques chorégraphiques à part entière. Étape par

étape, Patricia Pascali rend compte des évolutions et des mouvements. Son texte, bien documenté, rencontrera l'intérêt des danseurs ainsi que celui des curieux de tous horizons.

UNE HISTOIRE D'AMOUR EN SOIXANTE-NEUF LETTRES

Soixante-neuf lettres, toutes semblables, se succèdent dans un livre que son auteur qualifie de roman. Il s'agit à tout le moins d'une autofiction, dans laquelle Nicolas Rey relate son « plus beau chagrin d'amour ». Sa Joséphine (celle de son précédent roman *Dos au mur*) est partie pour un autre. L'éconduit prend la plume pour soigner son chagrin. Souvenirs, regrets, révoltes et fantasmes s'enchaînent avec un rythme soutenu et une mécanique rôdée. Plus que Joséphine, c'est le corps de Joséphine qui obsède l'épistolier. Joséphine est avant tout un « petit ventre tendre, moelleux et ravissant », une « chair précieuse », des « épaules douces, fragiles, angéliques et excitantes », un « anus audacieux... aussi immense qu'intrépide », une « croupe considérable et d'une classe absolue », etc. Le contenu des lettres est donc majoritairement sexuel. Il parvient, de temps à autre, à faire preuve de poésie et d'émotion.

Ode au corps d'une femme et non-ode à l'amour, on se réjouira qu'elle serve de thérapie à son auteur et qu'elle trouve ses lecteurs.

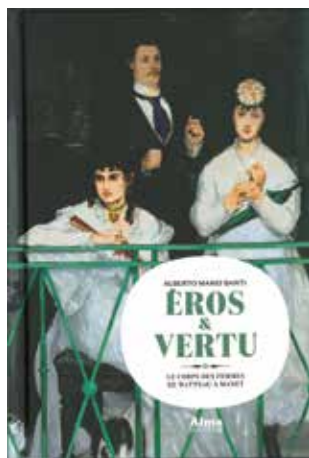
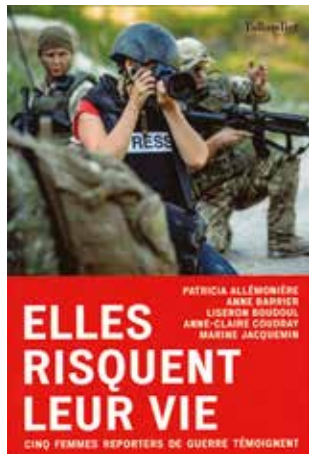


► UN MÉTIER RAPPORTÉ PAR CINQ VOIX

« À l'identique des hommes, avec nos personnalités et nos différences. Si le terrain gomme les sexes pour ne retenir que des reporters, nos sensibilités ne sont pas les mêmes. » Voilà pourquoi les témoignages de cinq journalistes françaises, qui sont intervenues dans années 1980 à aujourd'hui dans diverses zones de guerres et de tensions, réunis dans un livre préfacé par une ancienne directrice de l'information, est une richesse. Leurs textes, assurément semblables mais tellement différents, plongent le lecteur dans des quotidiens de professionnelles de l'information. Elles travaillent avec leur tête, avec leur corps. Elles sont confrontées aux violences, aux incertitudes, aux corps de blessés et de morts. Elles risquent leur vie de manière consciente et calculée. Elles pèsent leurs mots et calculent leurs prises de vue pour rendre compte, sans trahir, pour faire comprendre, pour faire vivre et pour partager la souffrance et les espoirs des lieux en conflits. Hors des champs de bataille, elles parviennent à écrire et à décrire le métier de reporters de guerre au féminin, au bénéfice des lecteurs de tous sexes.

La brève présentation de ces cinq approches du corps avait pour seule ambition d'élargir les points de vue

et de confronter les angles d'approche. Accepteriez-vous à présent d'approfondir la réflexion en rejoignant un de ces cinq titres dans les bibliothèques publiques ou les librairies labellisées de la Fédération Wallonie-Bruxelles ? Bref, de saisir ces livres au corps ! ●



- › **Camille FROIDEVAUX-METTERIE**, *Le Corps des femmes : la bataille de l'intime*, Philosophie Magazine, 2018, 157 pages, 15,00 €.
- › **Alberto Mario BANTI**, *Éros & Vertu. Le corps des femmes de Watteau à Manet*, Alma, 2018, 189 pages, 25,00 €.
- › **Patricia PASCALI**, *Danse modern jazz*, Avant-propos, 2018, 318 pages, 50,00 €.
- › **Nicolas REY**, *Lettres à Joséphine*, Au diable vauvert, 2019, 190 pages, 18,00 €.
- › **Patricia ALLÉMONNIÈRE**, **Anne BARRIER**, **Liseron BOUDOUL**, **Anne-Laure COUDRAY**, **Marine JACQUEMIN**, préface de **Catherine NAYL**, *Elles risquent leur vie : cinq femmes reporters de guerre témoignent*, Tallandier, 2019, 18,00 €.

À lire aussi :

- › **André COMTE-SPONVILLE**, *Du corps*, 2019, PUF, 360 pages, 11,00 €.

LA SATIRE EN BD

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH

historien de la BD

Le maître de l'humour adulte, disséqué, analysé par la plume experte de Thierry Groensteen. Une synthèse de la presse des dernières années heureuses, dénonciatrices d'un futur incertain, décrite par des plumes, crayons et pinceaux peu connus, mais proches du neuvième art.

LA SATIRE BD DANS LES ANNÉES 1930

Une plongée au cœur des années 1930 en France, Belgique, Suisse et au Québec.

1. État des lieux

La violence en liberté, née d'une colère populaire, des grèves, émeutes, actions coups de poing laissant blessés et morts entre 1934 et 1939, montrée par la caricature, l'illustration, le dessin et le texte, dans une presse populaire, politique ou satirique. Héritage de la petite presse née en France entre la monarchie de Juillet et la fin du Second Empire. Relayée par la naissance de la satire et de l'humour, bien vite complétée par les plaisanteries grinçantes à sujet douloureux, par le surréalisme littéraire, pictural et cinématographique (introduction des comics et création de personnages nationaux), souvent destinée à une élite.

2. Les plumes et les crayons : acteurs et réseaux

L'empreinte de la Grande Guerre née dans les journaux de tranchée, où nombre d'illustrateurs se distinguent, parfois victimes de la censure. Une sociabilité corporatiste naît de la création de salons des humoristes, et accueille sculpteurs, peintres, éditeurs et bibliophiles. Mais, après le 6 février 1934, celle-ci est victime d'une haine satirique suite aux scandales, affaires

et tournages de veste. Des professions réclamant, pour vivre, des activités annexes : romancier, affichiste, journaliste, illustrateur de couvertures de romans populaires, livres pour enfants.

3. En ligne de mire : les cibles

Tête de Turc : désigne tout individu visé par des attaques et des moqueries répétées, illustrées par des portraits-charges écrits et dessinés. Léon Blum est le punching-ball préféré. Bien plus tard, l'émission *Les Guignols de l'info* reprend ce concept sous forme de marionnettes. À ce propos, en Belgique, l'hebdomadaire *Pourquoi Pas ?* fait mouche durant de longues années. La mécanique satirique critique les femmes, l'homosexualité, le juif, le noir, la presse de droite est plus dénonciatrice que celle de gauche. Le rire de scandale fait rage, à pour victime R. Salangro en 1936, suit l'affaire Dreyfus où H. Béraud se distingue une fois de plus, la dénonciation est l'arme du populisme fascisant. Faisant de la guerre un plaisir esthétique !

4. La satire fait peau neuve

Né en 1915, *Le Canard*, qui devient *Le Canard enchaîné* dès l'été 1934, s'inquiète des pouvoirs pris par Hitler. L'hebdomadaire satirique s'inscrit en justicier pour défendre la liberté et l'indépendance de la presse. Les journaux nationalistes et conservateurs réagissent avec violence. En réaction, le *D'Artagnan* né en 1925 venge leurs



accusations. La satire d'investigation représentée par le *Crapouillot*, né aussi en 1915, mène dès 1936 une enquête historique sur les coulisses de la police secrète, la photographie traque les acteurs du parlement et des tribunaux, et ce, malgré les interdictions. Le reporter est désormais roi, pour preuve sont dénoncés les crimes du Reich et de la guerre d'Espagne. En réaction, certains milieux de presse se spécialisent dans la désinformation.

5. Internationalisation de la satire

Le développement des moyens de communication conduit à la mondialisation et à l'industrialisation de l'image, gare aux réinterprétations ! Représentations hybrides, allégoriques et abstraites anticipent un avenir terrible.

Une bibliographie parfaite et complète (pages 216 à 219). Plus que riche au niveau des illustrations. ▶

► TOUT SUR GOTLIB

Une synthèse excellente et complète

Le complément parfait à l'ouvrage de N. Sadoul (*Lectures.Cultures*, n° 12). Regroupe 68 sujets, raconte les moindres aspects d'une œuvre dispersée enfin analysée et commentée avec soin et compétence, au niveau de sa vie, de ses publications, des acteurs de son immense famille tant humaine qu'animale, de ses sources d'inspiration historiques, scientifiques, littéraires, philosophiques, religieuses, de sa culture musicale et de ses influences tant françaises (*Vaillant*, *Pif*, *Pilote*) qu'américaines (les grands dessinateurs et scénaristes du journal *Mad*). Mais encore de son évolution graphique et thématique, de ses rencontres multiples et amitiés ayant engendré des remises en question liées à sa vie harassante heureusement bercée de créations incroyablement innovatrices et surprenantes, mais aussi des problèmes rencontrés en tant que directeur de magazine (*Fluide Glacial*), mentor d'une génération nouvelle de dessinateurs explosant bien des codes de la BD classique. N'oublions pas un amour pour le septième art et le dessin animé. Sans oublier beaucoup de problèmes de conscience liés à sa famille, son enfance et sa peur de la mort, à cause desquels il se verra dans l'obligation de suivre une psychanalyse, lui pour qui humour et dérision étaient les raisons de plaire et de dénoncer bien des aspects de la connerie et de l'irresponsabilité.

Petit inventaire des meilleures pépites

Adulte : quand il participe à *L'Écho des savanes*, la censure ne classe pas le titre parmi les publications « à surveiller » (p. 17).

Alexis : (D. Vallet, 1946-1977) dessinateur humoristico-réaliste qui parodie œuvres littéraires, théâtrales, télévisuelles et cinématographiques, deux albums *Cinémastock* (1974/1976).

Belle-Lurette : seul personnage féminin (à l'origine Dolly), amoureuse de Gai-Luron dans *Vaillant/Pif*, voir son évolution adulte au fil des épisodes.

Bougret et Charolles : Bougret (mot-valise formé de Bourrel +

Maigret) et son compagnon, deux policiers inspirés par le dessinateur Gédé et Gotlib lui-même !

Clins d'œil : il caricature ses collègues de *Pilote* en inventant pour chacun une façon de livrer leurs planches.

Coccinelle : née dans la série *Gai-Luron* pour animer les coins de case.

Débuts : étouffés par une surabondance de textes et de détails.

Dingodossiers : dissertations dessinées sur un sujet d'étude de la vie quotidienne et des sujets de société, écrits par Goscinny entre mai 1965 et fin 1967.

Écho des Savanes : cofondé en 1972 avec Mandryka et Bretécher. Parodies graveleuses, langage plus cru, dessins plus explicites (p. 93).

Fluide Glacial : cofondé avec son ami, Jacques Diament, dès le 1^{er} avril 1975. Révèle plus de 30 auteurs prestigieux.

Hamster Jovial : valeurs religieuses et vertueuses du scoutisme et excès du rock et de la libération sexuelle...

Hyperexpressivité : outrance et surjeu, éléments constitutifs du comique (p. 133), illustrés par distorsion graphique, déformation optique et faux effets de grand-angle modifiant parties du corps et du visage.

Lettrage : d'une régularité et d'une lisibilité impeccables (p. 140).

Mort : une place importante à la Camarde, qu'il représente comme un squelette armé d'une faux et recouvert d'un suaire ou d'une robe à capuchon.

Music-hall : fascination pour la pantomime, le nô japonais, le Grand Magic Circus de J. Savary.

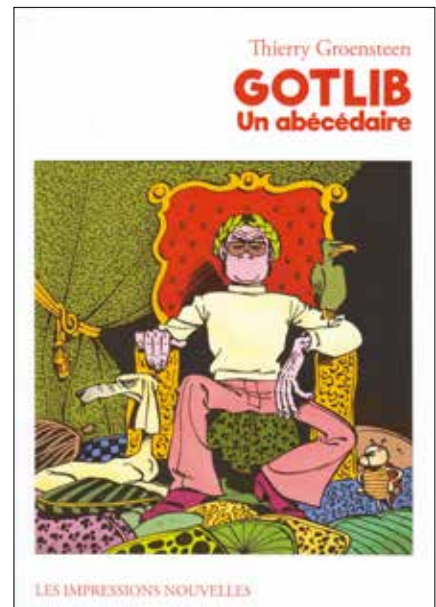
Newton (Isaac) : figure emblématique des sciences, née dès 1969, personnage fondé sur un unique *running gag*.

Politique : son seul personnage reste Superdupont, concentré de la médiocrité d'une France vichyste, arc-boutée sur ses mythes identitaires.

Prétraite : dès 1988, mais publie ses mémoires en 1993. L'affaiblissement de son inspiration l'y pousse.

Réflexivité : art de la déformation graphique, le seul auteur pouvant se mesurer à lui est l'Italien B. Jacovitti, lointain disciple de Kurtzman, maître américain.

Vieillesse : la longévité permet de défier indéfiniment la mort (p. 220). ●



- **Amélie Chabrier et Marie-Astrid Charlier (sous la dir. de), Coups de griffe, prises de bec. La satire dans la presse des années trente**, Les impressions Nouvelles, 2018, 222 pages, 29,50 €.
- **Thierry GROENSTEEN, Gotlib. Un abécédaire**, Les Impressions Nouvelles, 2019, 240 pages, 22 €.

PÉPITES D'OR ET DE LIENS !

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèque

J'étais récemment à Madagascar et cette évidence me traversait : le jeu est un formidable moyen pour renforcer les liens entre les membres d'un groupe ou pour établir une communion entre l'étranger et le peuple local. Durant plusieurs semaines, j'ai visité des villages écartés où simplicité et pauvreté se confondent : le travail agricole se fait encore à la bêche et la vie s'arrête vers 18 h 30 parce que 80 % des localités n'ont pas accès à l'électricité. Souvent, entre le retour des champs et le repas du soir, lorsque la lumière était encore suffisante, j'ai proposé tantôt aux adultes tantôt aux plus jeunes des jeux de société ou des jeux physiques. Le répondant et l'enthousiasme pour de telles invitations sont toujours puissants, pour peu que nous ayons l'audace d'y croire et de sortir un jeu de notre sac ! Les parties de *Jungle Speed* allument des rires et des regards pétillants, tissant ainsi d'autres égalités : dans un jeu, il n'y a plus de riche, plus de pauvre ; les adolescents battent peut-être bien leur père et chacun rit de soi-même quand il fait une erreur et ramasse toutes les cartes en amende. Les enfants n'étaient jamais en reste quand je leur proposais une partie de crocodile qui voulait les attraper ! Que de joie ! Que de cris ! Que de bonheur d'avoir durant quelques minutes un grand frère qui entre dans la maison du jeu et qui gomme ainsi toutes les différences entre le *Vasa* (l'étranger) et celui qui habite le village. *Jouer avec*, c'est se rendre proche, prendre du temps pour

l'autre et lui dire de cette manière qu'il est précieux à nos yeux. Il n'est dès lors jamais inutile dans nos ludothèques de poser cette question à ceux qui partent en voyage : « Avez-vous pensé à prendre un jeu simple où la parole n'intervient pas ? » Les mémos avec les enfants (*Jouons avec les animaux* de Haba, par exemple) ou *Jungle Speed* sont des détonateurs précieux pour nous mettre en relation avec ceux que nous rencontrerons.



Partie de *Jungle* à Madagascar

ATLANDICE

Atlantice n'est pas le premier jeu qui s'inspire du thème de l'Atlantide, cette île mythique évoquée par Platon que Zeus, dans un accès de colère, noya sous les flots d'un cataclysme. Mais il réussit à nous faire vivre un excellent moment, plutôt centré sur la récolte des richesses à emporter que sur l'urgence de quitter l'île et de se mettre à l'abri. À chaque tour de jeu, des dés sont lancés et les nombres qu'ils affichent indiquent les portes des quartiers qui

peuvent être visités par les joueurs. À chacun de choisir ceux qui l'intéressent et d'y collecter des ressources pour augmenter son patrimoine. Les uns se dirigent donc vers les forgerons ou les auberges, d'autres vers le marché noir, les joailliers, les mécaniciens ou encore les bibliothèques. Dans un quartier, le joueur actif reçoit une richesse correspondante (livre, arme, pierre précieuse), mais aussi, et c'est un facteur qui influence son choix, un avantage

qui lui permet parfois de doubler son gain ou d'exercer une action qui bouscule l'ordre établi.

Chaque quartier est composé de trois couches successives qui sont explorées l'une après l'autre. Lorsque la première a été vidée de ses richesses, ce moment précis donne lieu à une évaluation qui récompense le joueur qui a collecté le plus d'éléments correspondant au quartier : armes dans les forges, tonneaux dans les auberges, etc. La couche est ensuite enlevée, révèle

de nouvelles richesses et indique de combien de crans doit être avancée l'aiguille de l'horloge centrale. Cette dernière marque l'écoulement du temps de jeu et le moment où l'île sombre et met fin à la partie.

Le jeu, d'un niveau familial agréable, propose un beau matériel où pierres précieuses et petits sabres en bois sont du plus bel effet. Les parties durent environ 40 minutes. Prévu pour 3 à 4 joueurs, dès 9 ans, le jeu peut aussi être joué à deux en rendant présent un joueur neutre qui parfois l'emporte sur ses adversaires. (Éditions Ludonaute, environ 29,00 €.)

► ARGH!

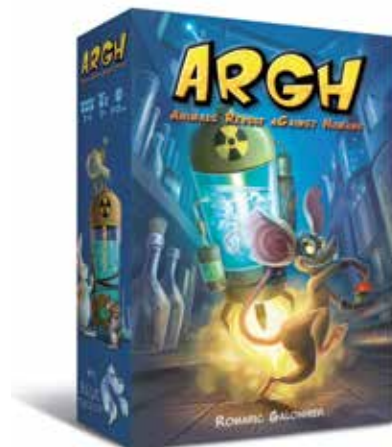
Rapide et accessible, *Argh* est un jeu de cartes dont la règle est vite apprise, dont les parties sont courtes et fluides. Les animaux se révoltent contre les hommes qui les font trop souvent souffrir. Ils endossent donc des rôles divers, allant du militant au saboteur, de l'espion à l'agaceur. But du jeu : parvenir à poser devant soi deux bombes. Danger : être exclu de la course à la victoire parce qu'on détient un nombre impair d'espions.

Trois tas de cartes, dans des couleurs différentes, sont posés sur la table, faces cachées. À tour de rôle, chacun prend une carte et décide de ce qu'il en fait, après l'avoir regardée secrètement : soit la poser devant lui, face cachée (il la gagnera si personne ne la vole) ; soit encore l'offrir à un adversaire, sans que ce dernier ne puisse en connaître la valeur. À lui de décider s'il l'accepte ou la refuse, ne sachant trop si c'est un cadeau empoisonné ou une manœuvre de son adversaire pour l'acquérir définitivement.

Entendez ainsi que le bluff est l'action prépondérante dans *Argh*, car que faire si la carte piochée est très bonne ou très mauvaise ? Faire évidemment croire à l'autre l'inverse de ce qu'elle représente. C'est léger, joyeux et de bonne guerre ! Pour 2 à 4 joueurs, dès 7 ans. Durée : 10 à 15 minutes. (Éditions Blue Cocker, environ 20,00 €.)

L'ÎLE AU TRÉSOR

L'étonnement nous attend lorsqu'on découvre le matériel de ce gros jeu qui s'inscrit pleinement dans l'univers de l'écrivain Robert Louis Stevenson : outre le magnifique plateau sur lequel il est permis d'écrire à sec, voici des outils divers, dont des boussoles et un grand compas en bois ! L'objet de la quête est évidemment de chercher un



trésor dans des zones ou des périmètres précis. Mais seul Long John Silver, le cuisinier unijambiste transformé ici en capitaine à qui on ne la fait pas, connaît l'endroit exact de la cachette. Son équipage en révolte le fait prisonnier et le menace des pires sévices s'il ne révèle pas l'emplacement : ce qu'il fait au compte-goutte, par petits indices, espérant ainsi garder son secret, jusqu'à la fin de la partie.

Un indice, c'est par exemple dire que le trésor se trouve à une distance entre 5 et 8 milles de tel endroit précis de l'île (place d'un pirate, sommet d'un volcan) ; ou encore de donner une direction que les flibustiers exploreront grâce aux boussoles. Cependant, il n'est pas toujours certain que Long John Silver dise la vérité, car il peut mentir deux fois durant la partie.

Ponctué d'explorations lentes ou de grands galops qui permettent de changer de zone, d'incarcérations dans des tours, de « taches noires » qui sont des indices que Silver donne à certains pirates, le jeu se développe avec une belle densité. Un calendrier géré par le capitaine met de l'ordre dans les actions, cadence la succession des tours de jeu et indique le moment final où Long John Silver s'évade. C'est alors la course finale vers l'emplacement présumé du trésor qui restera la propriété du capitaine s'il parvient le premier sur le point précis de la cachette. À partir de 10 ans, pour 2 à 5 joueurs. Durée : environ 1 heure. (Éditions Matagot, 50,00 €.)

SOLENIA

Connu pour ses créations de haut niveau chez Pearl Games, Sébastien Dujardin (auteur de *Troyes* et *Tournay*) nous surprend en proposant un jeu familial. Plus que son mécanisme fluide, ce sont de très belles idées graphiques qui touchent dans *Solenia*. Dans un

astronef jaune, les joueurs font le lien entre les deux faces d'une planète dont certains habitants ne connaissent que la nuit et d'autres que le jour. Cette dualité est exprimée par un plateau qui roule sur lui-même, plongeant l'ambiance tantôt dans l'ombre tantôt dans la lumière. Autre trouvaille : les cartes jouées possèdent un hublot qui, lorsqu'elles sont posées sur le plateau, permet de voir soit les matières premières gagnées, soit le type de marchandises à livrer. De cette manière, mais aussi en équilibrant les livraisons diurnes et nocturnes ou en faisant progresser la jolie fusée, les joueurs gagnent des étoiles et enrichissent le firmament de leur score. Pour 1 à 4 joueurs, à partir de 10 ans. Durée : 45 minutes. (Environ 36,00 €.) ●

MARIO RAMOS, TOUT UN MONDE

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

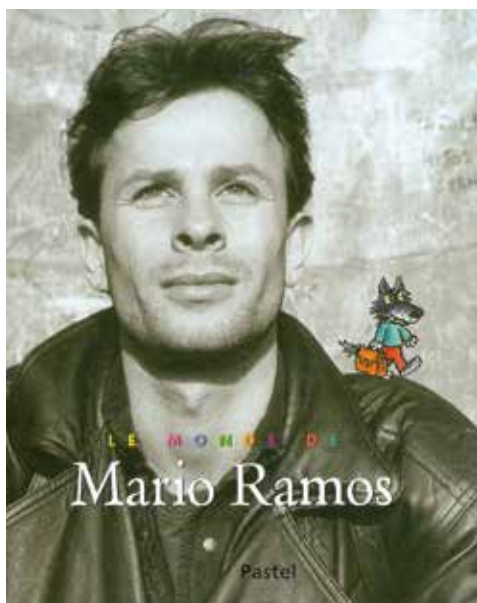
Sept ans après son envol prématuré vers les étoiles, ses cochons, son loup facétieux, ses éléphants, ses histoires à double lecture n'ont pas pris un pli. La preuve par l'amour que les enfants lui portent. Après le Rouge-Cloître, c'est le centre culturel de Dinant qui nous a invités à visiter *Le Petit Monde de Mario Ramos*.

C'était en 2012, par un sinistre mardi de décembre. Un coup de tonnerre éclatant dans le ciel belge. On apprenait la mort de Mario Ramos, qui avait choisi, à 54 ans, de rejoindre les étoiles.

Mario Ramos, l'illustre illustrateur, le papa du loup facétieux, le tendre éléphant de *Roméo & Juliette*, le gorille songeur de *Quand j'étais petit*, l'inventeur d'*Un monde à l'envers*, le cochon intello d'*Un monde de cochons*, l'observateur infatigable d'une certaine époque, le rieur, le malin, le tendre, l'irrésistible Mario Ramos, l'auteur préféré de tous les enfants qui, sans le savoir, parlait de lui en tirant *C'est moi le plus fort*, ce Mario-là nous laissait tous orphelins.

« Faire rire quelqu'un le rend plus humain. Dans mes albums, j'adore travailler là-dessus. Faire rire ensemble les petits et les grands est la plus belle récompense pour un auteur », disait-il. Des récompenses, il en aura eu de nombreuses, car il était vraiment, comme le disait volontiers son loup bravache, le plus fort. D'où le retentissement de sa disparition, qui fit l'ouverture du journal télévisé à la RTBF, et l'objet de nombreux articles dans la presse belge, bien sûr, mais aussi, entre autres, française, dans des journaux aussi prestigieux que *Le Monde*.

Pourtant, il aura fallu attendre cinq années avant qu'une rétrospective digne de ce nom lui soit consacrée. Pourquoi



© Pastel - L'école des loisirs

tourner, elle vient de faire les beaux jours du centre culturel de Dinant et a, dans la ville mosane, drainé également un public nombreux, avec un intérêt très vif des écoles. Car Mario Ramos était le préféré des enfants, ceux par lesquels il se sentait le plus compris, lui qui, petit, ne connaissait pas ce sentiment.

Dès son arrivée dans la cour de récré, il devina qu'il était différent, raison pour laquelle il publia *Le monde à l'envers*, avec cette couverture étonnante, cet arbre suspendu, que les éditions Pastel ont eu le cran, et l'intuition, d'éditer.

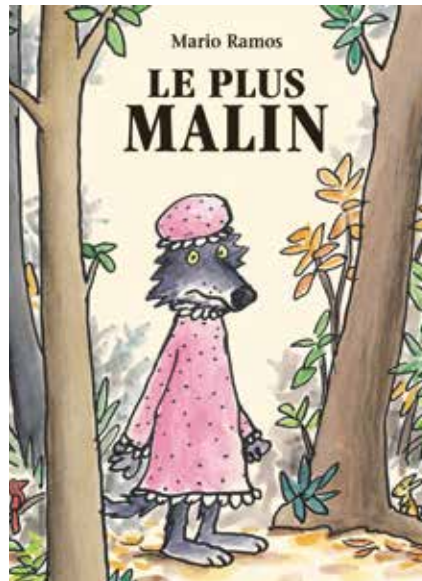
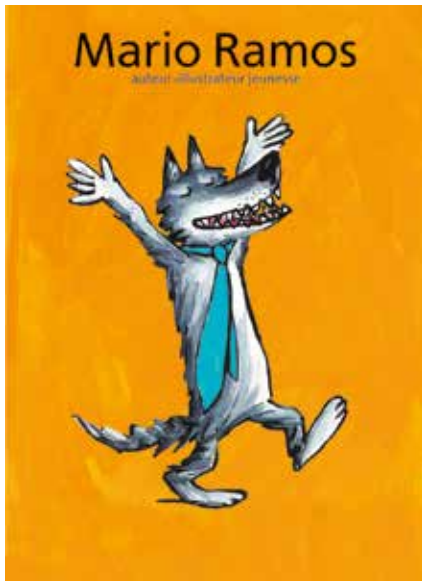
L'ÉVIDENCE DU DESSIN

cinq ans ? Car il en faut du courage pour retourner dans son atelier, choisir les originaux, se replonger dans son univers, reparler de lui publiquement. Finalement, son épouse, Andréa Nève, et leur fille, Tania Ramos, ont franchi le pas et, par leur précieuse et indispensable collaboration, contribué à la grande réussite de l'exposition *Le Petit Monde de Mario Ramos*, inaugurée en septembre 2017 en leur présence au Rouge-Cloître avec, d'entrée, cette photo de lui, en noir et blanc, immense, émouvante, signe de sa présence.

Orchestrée par le Centre de littérature jeunesse de la Ville de Bruxelles, l'exposition a remporté un franc succès auprès des écoles également, et tous les ateliers ont été pris d'assaut. Appelée à

Très vite, le dessin fut son mode d'expression favori, lorsqu'il éprouve des difficultés à s'intégrer. Il l'aide à s'exprimer. Voilà pourquoi il continue de dessiner à l'âge où la plupart abandonnent les crayons de couleur. Il suit des études à La Cambre pendant cinq ans, dans l'atelier de communication graphique de Luc Van Malderen, où il découvrira ses mentors, l'Américain Saul Steinberg et le Français Tomi Ungerer. Leur influence, comme celle d'Hergé, sera déterminante dans ses choix graphiques.

« Le dessin m'a toujours fasciné, parce qu'il permet de raconter des histoires. Pour moi, un bon dessin, c'est d'abord une idée. Il induit un avant et un après. Il fait rire. Il fait réfléchir », disait-il volontiers.



© Pastel - L'école des loisirs

► Son diplôme en poche, il se lance d'abord dans le travail graphique, les affiches, le dessin de presse. Certains de ses dessins, irrésistibles, étaient d'ailleurs exposés au Rouge-Cloître. Comment oublier ce loup attablé au restaurant qui se fait servir par un adorable cochon rose, lui demandant ce qui lui ferait plaisir ? Ou cet éléphant bedonnant s'adressant aux foules pour annoncer que nous allons tous devoir nous serrer la ceinture ? Signe, parmi d'autres, de son grand sens de l'observation du monde qui l'entoure et dont il ne se déconnectait jamais. La radio grésillait toujours l'une ou l'autre nouvelle dans son atelier de l'avenue Paul Deschanel.

Peu à peu, il s'oriente vers l'illustration jeunesse. Au début des années 1990, il frappe à la porte de Pastel, l'antenne belge de la maison d'édition L'école des loisirs, et montre ses illustrations à Christiane Germain. Leur rencontre sera déterminante et marquera le début de la grande aventure. Pastel publiera ensuite tous ses livres et les lecteurs comme les professionnels du secteur ne tarderont pas à reconnaître son talent. Mario Ramos a le sens graphique, celui de la formule et surtout de la chute. Et si, pour ses premiers albums, il collabore avec Rascal dont il illustre *Djabibi* et *Orson* et Andréa Nève pour *Le Dernier Voyage*, il ne tarde pas à voguer vers plus d'autonomie et à écrire ses propres textes. Car ce qu'il aimait avant tout, c'était raconter des histoires.

Le monde à l'envers, son premier al-

bum en tant qu'auteur-illustrateur, est publié en 1995. Suivront une trentaine d'albums en 20 ans. Jusqu'au sombre *Le petit Guili*, dernier en date, paru à titre posthume en 2013.

HOMMAGES POSTHUMES

Sept ans déjà... Et ses livres, ses animaux, ses réflexions n'ont pas pris un pli. Ils gagnent, au contraire, avec le temps, comme en témoigne, par exemple, la magnifique anthologie que vient d'éditer Pastel. Elle reprend quatre histoires cultes dans un ouvrage de belle facture, avec dos toilé, papier à épais grammage, tranchefile orange... Tout est soigné de la première à la dernière page. Quatre histoires – *C'est moi le plus fort*, *Mon ballon*, *Le plus malin* et *Le loup qui voulait être un mouton* – qui sont aussi des histoires de rencontres et portent parfois un regard drolatique sur les contes comme ce petit chaperon rouge que la maman envoie « courageusement » dans la forêt voir sa mère malade à sa place, la dotant, en outre, d'un bonnet rouge pour être sûre que le loup ne la rate pas. Ce très beau livre, préfacé par Andréa Nève, s'achève par une bibliographie de l'auteur et est, lui aussi, un bel hommage posthume au grand artiste. À l'image du *Petit Monde de Mario Ramos*, qui reprend une cinquantaine d'œuvres, alternant les originaux et les reproductions lorsque les premiers sont trop petits, et classe les illustrations, aquarelles ou acryliques chatoyants, par album.

LES ANIMAUX EN FIL ROUGE

Des loups pédants, des cochons débrouillards, des loups, encore, qui se prenaient pour des moutons, des rhinocéros qui se souviennent de leur enfance, des cochons intolérants, ou des souriceaux qui voient le monde à l'envers parce qu'ils s'y sentent perdus... Comme chez La Fontaine, les animaux, en fil rouge, occupent une place prépondérante dans l'œuvre de Mario Ramos et racontent les relations humaines, les rapports de pouvoir – un sujet qu'il aborde souvent – ou encore l'exclusion. De son vivant, il n'avait jamais voulu exposer ses originaux. Seules les histoires comptaient pour lui. Il ne mesurait pas sa valeur alors que ses albums, traduits dans une vingtaine de langues, ont fait le tour du monde.

Si l'exposition présentée au centre culturel de Dinant, début 2019, diffère de celle de Bruxelles, étant donné que les dessins de presse, par exemple, n'étaient pas repris aux cimaises, c'est, nous explique Marie-Christine Lismont, animatrice en charge des expositions, parce que la finalité était de s'adresser aux écoles et donc de se concentrer sur le bestiaire avec des thématiques comme « Loup, y es-tu ? », « C'est moi le plus fort, c'est moi le plus beau », « Le monde à l'envers », « Roméo et Juliette » ou encore « Le roi est occupé ». « L'exposition a remporté un succès incroyable. Dès sa première annonce, les animations scolaires, organisées par la section jeunesse de la bibliothèque principale jeunesse de la Province de Namur, étaient prises d'assaut et ont été suivies par 893 participants. Les écoles étaient invitées à poursuivre le projet en classe. On encourageait aussi les enfants à retourner au livre. Ce qui n'est plus un geste quotidien. Nombreux sont ceux qui ne connaissent plus leurs classiques tels *Blanche-Neige et les Sept Nains*.

Du côté des familles, nous avons également compté plus de visiteurs que d'habitude, et c'était souvent les enfants qui tiraient leurs parents par la main. On a donc vu des grands-parents, assis dans un coin, et découvrir avec grand plaisir l'univers de Mario Ramos. » ●

RÉÉDITER POUCHKINE

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

Depuis quelque temps, les rééditions patrimoniales se multiplient. Véritables fac-similés, rajeunissement d'un texte qui paraissait vieillot et conservation des images ou, au contraire, nouvelles illustrations pour un texte à sauvegarder... On examinera ici quelques tentatives passionnantes.

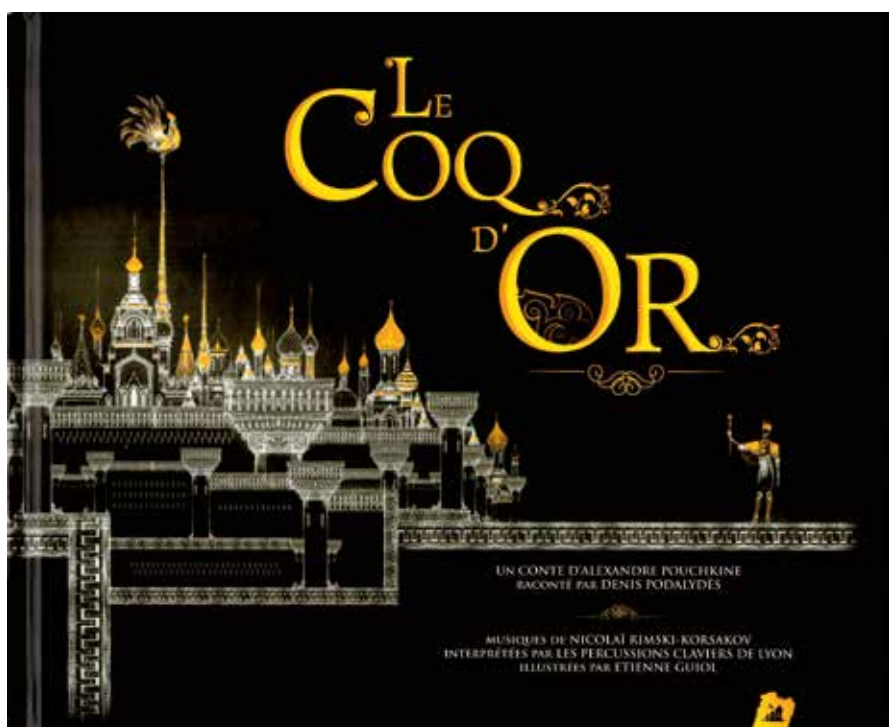
REDÉCOUVERTE D'ALEXANDRE POUCHKINE (1799-1837)

Souvent considéré comme l'un des fondateurs de la littérature russe moderne, poète, dramaturge, romancier, Alexandre Pouchkine est également l'auteur de contes parmi lesquels *Le conte du tsar Saltan, de son fils, le glorieux et vaillant chevalier prince Guidon Saltanovitch, et de la belle rincesse-cygne*, écrit entre 1831 et 1832, et *Le Coq d'or*, écrit en 1834.

Le premier de ces récits fut magnifiquement illustré par Alexandre Bilibine dans un album paru en 1906.

Alexandre Bilibine travailla pendant deux ans à la réalisation de ce chef-d'œuvre. La Bibliothèque nationale de France et la maison Albin Michel viennent de le rééditer dans une version proche de celle qui avait été publiée en 1976 par les éditions du Progrès de Moscou, inaccessible depuis longtemps. Henri Abril, l'un des meilleurs connaisseurs de la poésie russe, en avait assuré la traduction. Il fallait son immense talent pour restituer le souffle épique, le rythme des vers, la sonorité des rimes... d'un texte qui, inspiré des traditions orales populaires, joue à la fois sur le merveilleux et le facétieux. C'est cette traduction, légèrement rema-

niée, dans une mise en page plus aérée, qui a été reprise pour la remarquable réédition de 2018, sous la direction de Carine Picaud, auteure de la post-face : « Conservateur à la Réserve des livres rares de la BnF ». À la différence de l'édition démocratique soviétique quelque peu terne, on est d'emblée ébloui par la qualité de la reproduction des aquarelles et des frises décoratives ainsi que par la somptuosité de la couverture. Y figurent des personnages qui apparaissent dans le prologue de *Rouslan et Ludmila* (1820), premier poème de Pouchkine : le chat savant et sa chaîne d'or fixée au tronc d'un chêne vert aux glands dorés, de même que la princesse enfermée dont un loup gris dévoué prend soin. Y figure également le personnage emblématique des contes russes, l'ogresse Baba Yaga en son mortier volant, sortant de son isba posée sur des pattes de poule. Dans la partie inférieure de cette couverture cartonnée, on distingue le Vieux de la mer et ses preux chevaliers, qui se détachent sur un fond de vagues japonisantes dont les traits caractérisent l'art de Bilibine ; il s'agit, cette fois, d'une référence directe au conte du *Tsar Saltan*, qui raconte l'histoire d'un jeune prince que la jalousie de ses tantes avait tenté de faire disparaître en même temps que leur sœur cadette devenue l'épouse du tsar. Au terme de péripéties qui se répètent, Guidon se fait reconnaître par son père, non sans s'être vengé des rivales de sa mère, se transformant en moustique, en mouche, puis en bourdon, grâce à la complicité d'un cygne qu'il avait sauvé des griffes d'un vautour et qui n'était autre qu'une princesse qu'il épousa. Inoubliables... : les « enluminures » d'Ivan Bilibine, passionné par l'art traditionnel russe, l'art nouveau et le japonisme, et qui a dédié « son » *Conte du tsar Saltan* au compositeur Rimski-Korsakov. Tout autre est la démarche qui a présidé à l'édition du *Coq d'or* paru dans la collection « Little Village », le label jeunesse d'Harmonia Mundi. Ce récit ambigu qui dénonce la tyrannie met en scène un souverain belliqueux, un vieux mage, un coq magique et une princesse mystérieuse. Alexandre Pouchkine se ▶





► serait inspiré d'une légende rapportée par l'auteur américain Washington Irving, qu'il aurait « russifiée ». Aucune référence ici, ni à Ivan Bilibine ni aux autres artistes russes qui ont illustré antérieurement ce récit, mais une adaptation-crédation du conte d'Alexandre Pouchkine, d'après la traduction de Jean de Chuzeville, racontée sur CD par Denis Podalydès, sociétaire de la Comédie française. L'album est la transposition d'un spectacle musical. Celui-ci associait les Percussions Claviers de Lyon dirigées par Gérard Lecointe, interprétant des thèmes tirés d'œuvres connues de Rimsky-Korsakov, et des projections animées ou non d'Étienne Guiol qui, avec son équipe d'artistes multimédia, s'est spécialisé dans la création vidéo. Les images « lumineuses » sur fond noir, reproduites dans l'album, plongent le lecteur dans un univers féerique où tout est transparence et finesse de dentelle. Multiplication de coupes piriformes, de flèches élanées semblables à celle de l'amirauté de Saint-Petersbourg, surcharge de décorations orientales, tandis que le tsar Dadon mène au combat ses troupes de cavaliers. Œuvre singulière, résolument contemporaine qui recourt aux techniques les plus avancées pour enchanter le lecteur-auditeur invité à feuilleter un album « son et lumière ».

LE RETOUR D'YLLA (1911-1955)

Dans les années 1950, pédagogues, critiques, bibliothécaires considéraient que l'album photographique n'était

guère adapté aux jeunes lecteurs ; bravant les idées reçues, quelques artistes osèrent l'imposer. Ils proposèrent des ouvrages résolument novateurs qui rencontrèrent un succès grandissant. Ce fut le cas de Dominique Darbois, créatrice de la série « Les enfants du monde », une vingtaine de titres parmi lesquels *Agossou le petit Africain*, *Achouna le petit Esquimau*, *Rikka la petite Balinaise*. Ce fut le cas de Robert-Henri Noailles, dont les clichés ont illuminé la collection « Le Montreur d'images » dirigée par Jean-Michel Guilcher, chez le Père Castor. Ce fut encore et surtout le cas d'Ylla, dont le succès fut international. Ses photos furent accompagnées de textes de Marie Dormoy, Paul Léautaud, Jacques Prévert, etc. en France, de Margaret Wise Brown aux États-Unis. Ses prises de vue montrent, comme on ne l'avait jamais fait avant elle, l'extraordinaire beauté et l'« humanité » des animaux, que ceux-ci soient domestiques ou sauvages. Les éditions MeMo ont eu la bonne idée de rééditer *Deux petits ours*, paru aux États-Unis en 1954, et presque simultanément aux éditions Clairefontaine et à la Guilde du Livre. La maison nantaise a pu bénéficier de la collaboration de Pryor Dodge, qui lui a ouvert les archives de sa marraine, Ylla. Une lettre adressée à son éditeur suisse laisse entendre qu'Ylla n'était pas satisfaite du texte trop moral qu'elle-même avait écrit pour l'édition américaine, tant et si bien que, pour l'édition en langue française, ce dernier confia à Paulette Falconnet le soin d'écrire un nouveau récit. Ce qui fut fait dans une

langue dont la poésie soutenait les moments de surprise, d'émerveillement, de plaisir et d'inquiétude rencontrés par les deux ours au cours d'une escapade interdite qui leur fit découvrir le monde, loin de leur mère. Chez MeMo, on a pensé qu'il fallait rajeunir la narration afin de la mettre « plus en phase avec le lecteur d'aujourd'hui », selon l'expression de Laurence Le Guen, auteure de la postface. Les phrases ont été retravaillées, la narration fluidifiée, pour coller davantage aux superbes photos de l'artiste qui, pour la réalisation de ses clichés, avait acheté deux ours avec lesquels « elle avait vécu en leur installant une cabane dans la forêt du Michigan où elle pouvait à loisir suivre leurs ébats », rapporte Éric Desachy. Au lecteur d'apprécier la démarche : l'éditeur a-t-il fait un bon choix ou non ? De toute façon, il ne pourra que se réjouir de la qualité des impressions réalisées à partir des photographies de l'édition américaine. ●

- › **Alexandre POUCHKINE, illustrations Ivan BILIBINE, Conte du tsar Saltan, de son fils, le glorieux et vaillant chevalier Guïdon Saltanovitch, et de la belle princesse-cygne**, Bibliothèque nationale de France/Albin Michel, 2018, 32 pages, 19,00 €.
- › **Alexandre POUCHKINE, illustrations Étienne GUIOL, Le Coq d'or**, Coll. Little Village, Harmonia Mundi, 2018, 64 pages + CD, 22,00 €.
- › **YLLA, Deux petits ours**, MeMo, 2018, 40 pages, 16,00 €.

LES SEPT VIES DE YANN FASTIER

PAR MAGGY RAYET

Romancier, illustrateur, critique littéraire, auteur d'albums, spécialiste en littérature de jeunesse, ce bibliothécaire est aussi éditeur. Yann Fastier est bibliothécaire à Limoges. Jadis il œuvrait en « jeunesse ». Il est à présent coresponsable du secteur « Imprimés adultes » à la bibliothèque départementale de la Haute-Vienne. Si on lui demande d'en dire plus, il énumère : « acquisition et traitement des livres adultes tous genres confondus ; tournées bibliobus et accueil des bibliothèques du réseau départemental ; chroniques en ligne ; formation continue en direction des personnels... »

De quoi satisfaire son appétit de lecture et d'écriture ? Apparemment pas. Il avoue baigner dans le livre du matin au soir et du soir au matin. Ainsi, dans le numéro 200 du mensuel de littérature contemporaine, *Le Matricule des Anges*, des dessins et deux chroniques portent sa signature. L'une sur *Shiloh* de Shelby Foote, un roman sur la guerre de Sécession. L'autre sur *Mascarò le chasseur des Amériques*, de l'Argentin Haroldo Conti. Deux livres pour adultes. Et la littérature jeunesse dans tout ça ? Patience, on y vient.

UN ÉCLAIRAGE PERSONNEL

À l'automne 2007 paraît le premier numéro de *Hors Cadre[s]*, *Observatoire de l'album et des littératures graphiques*. Sophie Van der Linden, sa rédactrice en chef, est – notamment – une spécialiste de l'album. Yann Fastier fait partie des « pionniers » de la revue. Il définit ainsi la rubrique « Dans mon canoë » qui – logo en tête – va suivre le cours de chaque numéro : « apporter

un éclairage personnel sur des livres qui m'ont marqué ou influencé, à un moment ou à un autre ». Qu'il s'agisse d'évoquer le rapport texte-image, la série, le pop-up, la bande dessinée, le documentaire, le récit, le conte, le blanc, le noir, la couleur, les tabous... la lucidité de Yann Fastier ainsi que sa culture sans frontières font merveille. Son humour volontiers grinçant aussi. Pour le numéro 24 s'intéressant à la création artistique dans l'album et la bande dessinée, « Dans mon canoë » arbore un titre prometteur, *Parlons culte*, et commence ainsi : « Jamais à court quand il s'agit de se distinguer du vulgaire, le critique ne manquera pas de toujours garder dans sa manche l'un ou l'autre album culte. Celui que personne ou presque n'a lu, mais sans lequel – pauvres philistins – la littérature graphique ne serait évidemment pas ce qu'elle est, tout ce bel édifice ne reposant *in fine* que sur ces quelques pages ignorées du troupeau bêlant des amateurs de Ponti. » Ajoutons néanmoins que l'album choisi comme cible, *L'ornithorynque, la mangouste et les trois canards*, de l'artiste plasticien



Autoportrait

John Armleder, finit par trouver grâce à ses yeux : « comme un hymne à l'enfance indomptée, un retour du refoulé de tous les livres de coloriage en col marin, un gros pied de nez à toutes les interdictions de dépasser »¹.

UNE PIERRE DE TOUCHE

Le premier titre que Yann Fastier emporta « dans son canoë » fut *L'Ogresse en pleurs* de Valérie Dayre et Wolf Erlbruch, paru en 1996 : « À l'époque, je n'osais même pas imaginer qu'un jour je ferais mes propres albums. Pourtant, dès le départ, à la lecture de ce livre, j'ai su qu'il ouvrait une porte en moi, une voie par laquelle je pourrais peut-être passer pour faire quelque chose de ma vie. Il m'est resté depuis comme une sorte de talisman, une pierre de touche pour mes propres livres. » Vingt ans plus tard, Yann Fastier est à la tête d'une trentaine de livres. Je me souviens du choc ressenti à la lecture de l'un d'entre eux, *Le père Noël dans tous ses états*, signé – est-ce un hasard ? – avec Valérie Dayre. Publié fin 2009 à l'occasion des vingt ans de L'atelier du poisson soluble, il naviguait aux antipodes des histoires publiées traditionnellement à l'approche des fêtes de fin d'année. Par sa forme et son contenu, il se rapprochait du documentaire, une forme éditoriale qui ne cesse d'évoluer. ▶



Canoté



► Le dernier album en date de Yann Fastier rend hommage à Emiliano Zapata. Ce n'est pas la première fois que l'auteur s'intéresse à l'Histoire. En 2015, son *Guinguin, un chef du maquis* avait attiré l'attention. Non seulement grâce à la personnalité exceptionnelle de son héros, mais aussi grâce à des illustrations en linogravure particulièrement réussies. La linogravure, c'est aussi la technique utilisée pour *Zapata est vivant*. Mais dans ce cas-ci les mots sont rares : mis bout à bout, ils tiendraient en quelques lignes, alternant l'évocation de l'assassinat du chef révolutionnaire et la volonté d'une renaissance de la lutte. Les illustrations répondent à cette alternance : les unes en noir et blanc s'inspirent de l'art populaire mexicain, et notamment des célèbres squelettes de Posada. Les autres, en couleurs, « photographient » des instants de vie quotidienne, porteurs de résistance. En fin de volume, une double page résume en termes simples ce que fut la rébellion zapatiste et comment cette expérience survit au Chiapas. On l'aura deviné, Yann Fastier fait sienne la notion d'engagement : « Il s'agit de séduire et de convaincre de manière assumée, à l'encontre de la doxa la plus communément admise, qui voudrait que l'on n'enrôle pas les enfants. Ils le sont pourtant bel et bien, de tous côtés, par la publicité, par les médias, par tout un discours ambiant. »²

PLUTÔT LITTÉRAIRE

Malgré sa formation – études aux Arts décoratifs de Limoges –, malgré la réus-

site de ses albums où il tient la barre des mots et des images, Yann Fastier prétend avoir toujours été « plutôt littéraire qu'artiste »³. En 2014, son premier roman, *La Volte* – répertorié en fantasy littéraire – était sorti chez Talents Hauts, maison soucieuse d'éditer « des livres percutants, forts, drôles, qui bousculent les idées reçues ». *Le Renard et la Couronne* a suivi en 2018. Sans le préciser, l'auteur nous fait remonter le temps jusqu'aux dernières années du 19^e siècle. Et traverser l'Europe jusqu'en Dalmatie. Ana a 10 ans, sa grand-mère vient de mourir, elle doit fuir. Son seul héritage : un manuel érudit de conversation française, une phrase mystérieuse prononcée par sa grand-mère et un non moins mystérieux tatouage sur l'épaule. « À la mémoire de Madeleine Brent », annonce l'exergue. Madeleine Brent ? Sous ce pseudo, Peter O'Donnell, le créateur de Modesty Blaise, a écrit des romances historiques gothiques pour un public féminin, renseigne Wikipédia. *Le Renard et la Couronne* serait-il une entreprise basée sur la dérision ? En aucune façon. Yann Fastier se déclare passionné par le roman populaire. S'il en détourne les codes, c'est pour montrer que ceux-ci n'induisent pas nécessairement une vision réactionnaire du monde. Dès les premières pages, on comprend sa démarche. En découvrant par exemple les mots qu'il met dans la bouche de son héroïne, qui a été adop-

tée par une bande de gamins de rue : « Nous vivons dans des conditions si précaires et entourés de tant d'indifférence qu'il me parut bientôt tout à fait justifié d'attraper tout ce que nous pouvions de ce qui tombait de la grande table des riches, quitte à l'y aider un peu. »

En 2013, avec un collègue, Yann Fastier a monté « On verra bien », une structure associative de microédition. Il s'y publie des auteurs « un peu trop oubliés ». Sommes-nous à cent lieues de la littérature jeunesse ? Pas tout à fait. Car pour *Contes des forêts closes*, un inédit du poète Christian Bachelin, la couverture a été demandée... à Anne Brouillard ! ●

- **Hors-Cadre[s]**, L'atelier du poisson soluble, paraît en avril et en octobre, 12,00 €.
- **Yann FASTIER**, *Zapata est vivant*, L'atelier du poisson soluble, 2018, 40 pages, 16,00 €.
- **Yann FASTIER**, *Le Renard et la Couronne*, Talents Hauts, 2018, 544 pages, 16,00 €.

Notes

1/ *L'ornithorynque, la mangouste et les trois canards* de John Armleder, publié en 2002 chez Quiquandquoi, peut être notamment consulté au CLA (collection de livres d'artistes).

2/ *Agit-doc*, *Hors-Cadre[s]* n° 14.

3/ Dans « J'avoue tout » – *Hors-Cadre[s]* n° 5 – Yann Fastier prétend qu'il n'est pas « un vrai dessinateur ». Un regard sur l'autoportrait qui illustre ses mots invite à penser le contraire !

EMMANUÈLE SANDRON, TRADUCTRICE

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale,
Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre



© Isabelle Decuyper

« La bonne littérature jeunesse est le royaume de l'inventivité et de la créativité. La difficulté est chaque fois de trouver la voix du narrateur ou de la narratrice. Après, bonjour le festival de néologismes, de jeux de mots et de casse-tête ! » dira Emmanuèle Sandron, qui a obtenu le prix SCAM 2018 de la traduction littéraire.

Parmi ses dernières traductions en jeunesse : *Dans la nuit de New York* d'Anna Woltz chez Bayard Jeunesse, *Éléphant a une question* de Leen van den Berg chez Cotcotcot éditions, *Tibou et Brindille* de Raf Walschaerts et Ariane Sonck et *Le banc au milieu du monde* de Paul Verrept, tous deux chez Alice Jeunesse.

Qui êtes-vous ?

Je suis autrice et traductrice littéraire depuis une vingtaine d'années. Je vis à Bruxelles. J'ai traduit près de 80 titres (néerlandais, anglais, allemand), dont une bonne moitié en littérature jeunesse et une dizaine de romans chez Alice Jeunesse.

Quel est votre parcours professionnel ?

La traduction et l'écriture y sont intimement mêlées. Pour moi, ce sont deux facettes de mon inscription dans le monde. À 11 ans, je voulais devenir écrivain. À 16 ans, j'ai décidé de devenir traductrice littéraire. J'ai étudié la traduction à l'École d'interprètes internationaux de Mons, puis j'ai effectué un troisième cycle en traduction littéraire au Centre européen de la traduction littéraire (Bruxelles), dirigé par Françoise Wuilmart. J'y ai sui-

vi des ateliers de traduction littéraire avec de grands traducteurs comme Pierre Furlan et Françoise Cartano.

J'ai commencé ma carrière comme traductrice « commerciale », traduisant durant 10 ans des articles de la presse médicale, des rapports des institutions européennes et des programmes de musique contemporaine. En 1997, Luce Wilquin a publié mon premier roman¹, puis mon deuxième², etc. Quand elle a ouvert son catalogue à la littérature étrangère, c'est elle qui m'a proposé ma première traduction littéraire, un roman policier. En 2002, Albin Michel m'a confié la traduction d'un polar de Pieter Aspe. Et là, j'ai décidé d'abandonner définitivement la traduction commerciale.

En 2004, j'ai publié mon 1^{er} album, *Les îles lointaines*, chez Circonflexe, où Paul Fustier m'a ensuite confié la traduction de plusieurs albums, dont *Margot la Folle*, un livre-choc du tandem Carll Cneut/Geert De Kockere qui m'a fait réfléchir à ce qu'on peut proposer aux enfants.

Comment pourriez-vous décrire la profession de traducteur littéraire ?

Je traduis avec mon cœur, mes émotions, mes tripes. Je vais vers des textes qui ont une forte dimension esthétique

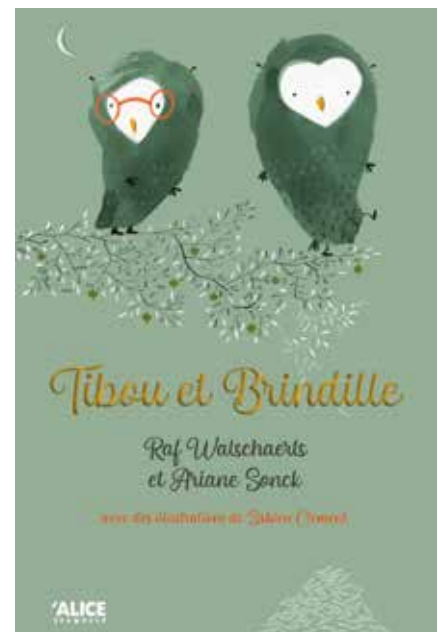
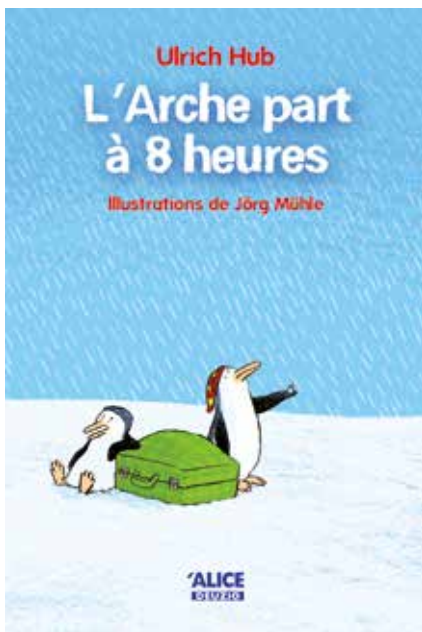
ou qui abordent des thématiques importantes, comme le sens de la vie, l'amour, la guerre, l'abus, la solitude, la mort. J'aime aussi les livres basés sur un humour proche du non-sens.

Quand je traduis, j'effectue une transposition, disons, du violon au piano. Quand j'écris, la partition n'existe pas : là, je fais de l'impro ou je compose... Dans 50 % des cas, un éditeur m'appelle et me propose un texte. À côté, il y a des livres pour lesquels je peux me battre pendant des années pour leur trouver un éditeur, comme *Ma tante est un cachalot*³ d'Anne Provoost ou *Quand c'était la guerre et que je ne comprenais pas le monde*⁴ de Joke van Leeuwen. Car je suis une découvreuse, une passeuse.

Peu à peu s'est tissée une confiance réciproque entre l'éditrice d'Alice, Mélanie Roland, et moi, dont je suis très heureuse. *Le banc au milieu du monde*⁵, c'est elle qui me l'a proposé, avec cette volonté de traduire des livres qui n'existent pas en français. Le texte de Paul Verrept est triste, nostalgique, totalement atypique et magnifique, et nous fait croire en la magie de la rencontre.

Depuis quelles langues traduisez-vous ?

De l'anglais, du néerlandais et de l'allemand. Et j'apprends le... letton. Il y a quatre ans, je suis allée en résidence d'écriture à la Maison internationale des auteurs et des traducteurs de Ventpils, en Lettonie, pendant un mois. J'y ai eu beaucoup d'échanges avec des auteurs lettons, qui m'ont transmis leur amour de leur langue, de leur his- ▶



► toire, de leur culture. J'y suis retournée l'année suivante grâce à une résidence linguistique de deux mois, et encore l'année suivante pour une nouvelle résidence d'écriture. Ma rencontre avec le letton ressemble à celle que j'ai eue avec l'anglais. J'ai l'impression d'avoir dit « je » pour la 1^{re} fois en Angleterre à 14 ans. J'ai connu un choc existentiel semblable en Lettonie, un beau paquet d'années plus tard. Dans ce pays, je suis présente au monde différemment. J'ai réussi à convaincre Mélanie Roland d'éditer l'album letton *Le mystère de la reine des mouettes* de Rūta Briede (titre provisoire, 2020), et cela me comble de joie.

Un important travail sur la langue, on imagine...

Chaque livre est un exercice de style. La difficulté avec *Tibou et Brindille*, par exemple, tenait à la concision du texte et à une grande économie de moyens (vocabulaire très simple, phrases courtes) qui réussissent pourtant à éveiller chez le lecteur des émotions très fortes et une réflexion profonde sur le deuil et la manière de prendre son envol.

Pour *Éléphant* a une question, j'ai tenu à mentionner qu'il était « adapté » et non « traduit » du néerlandais. J'ai effectué ici un travail très fin sur la langue afin d'obtenir en français le même effet sur le lecteur que le texte original sur le lecteur d'origine. La traduction consiste toujours à détricoter puis à reticoter du sens et un style. Ici, pour que le tricot ait belle allure, j'ai dû jouer sur les synonymes et les expressions de l'amour,

afin que la langue soit aussi délicate que dans l'original et en harmonie avec les illustrations. Je réfléchis beaucoup au rapport texte-image. J'ai dû « tirer le texte vers le haut » pour recréer la poésie, aller chercher les richesses que nous offre le français⁶. La fidélité passe parfois par une apparente infidélité.

Quels romans jeunesse vous ont le plus marquée du point de vue de la traduction ?

Toen mijn vader een struik werd, de Joke van Leeuwen, il m'a fallu trois ans pour convaincre Alice Jeunesse d'en acquérir les droits et de m'en confier la traduction. C'était un beau défi, car il s'agit finalement d'inventer une langue, ni plus ni moins ! Depuis, *Quand c'était la guerre et que je ne comprenais pas le monde* bénéficie d'un bel accueil dans les écoles et en librairie et a été sélectionné pour le prix La Petite Fureur.

Je traduis ce que l'enfant en moi demande à lire. Ainsi, *L'Arche part à huit heures*, de l'auteur allemand Ulrich Hub. Ce livre continue à me faire rire et réfléchir. *J'ai le vertige* de Jennifer Roy⁷ a été moins remarqué, mais c'est un livre important pour moi. L'auteur y raconte l'enfance de sa tante Sylvia, un des douze enfants survivants du ghetto de Lodz. Le génocide, la Shoah... je me sentais un devoir moral de porter ce texte et d'en accoucher en français.

Le prix SCAM 2018 : une consécration...

En décembre 2018, j'ai reçu ce prix essentiellement pour mon œuvre de tra-

ductrice jeunesse. Il est important, car il s'agit d'une reconnaissance publique du statut du traducteur littéraire qui donne une belle visibilité à celles et ceux qui œuvrent dans l'ombre. Vingt ans de travail, 80 titres... des albums, des romans... pour toutes les tranches d'âge... Oui, c'est une belle mise en lumière d'une œuvre en mouvement, très encourageante pour continuer, car, en effet, c'est un métier solitaire...

En projet ?

Je viens de terminer un roman de Jozua Douglas chez Albin Michel Jeunesse : *Comment transformer son père en chien ?* Je traduis actuellement un roman pour Bayard, le troisième d'Anna Woltz en quelques années. J'adore suivre ainsi « mes » auteurs d'un livre à l'autre.

Et puis, je vous livre ce scoop : je vais retraduire le texte intégral... d'*Alice au pays des merveilles* pour un beau livre illustré par Valeria Docampo pour Alice Jeunesse. Moi qui aime le non-sens, je suis aux anges ! ●

INFOS :

emmanuele.sandron@gmail.com

Notes

1/ *Le double fond*.

2/ *Suivront Celtitude* (1999), *Sarah Malcorps* (2001) et *Je ne te mangerai pas tout de suite* (2015).

3/ Paru en 1990 en Flandre et en ... 2013 en français chez Alice Jeunesse.

4/ Alice Jeunesse, 2016.

5/ Alice Jeunesse, 2019.

6/ « Nos âmes se parlent en silence » est plus poétique que « nous n'avons pas besoin de mots »...

7/ Alice Jeunesse, 2010.



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN POCHEs & RECENsIONS

DE LIVRES ET BANDES DEssINÉEs



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENsIONS sONT RÉDIGÉEs PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoît van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Anne Richter, Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

La rubrique « Mise en poches » est réalisée par Paulette Temmerman

LECTURES.CULTURES

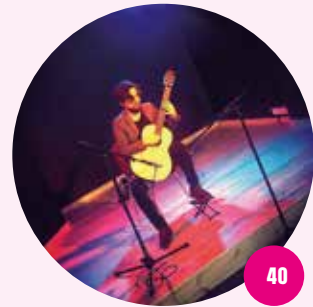
NUMÉRO 13



18



27



40

03 ÉDITORIAL

03 Fin de législature, début d'un autre monde ?
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Le feuilleton de la Lecture publique :
législature 2014-2019
par Véronique Leroy
08 La législature vue de l'APBFB
par Françoise Dury
09 Les centres culturels face au décret :
défi de la législature 2014-2019
par Sophie Levêque et Célia Dehon
11 Attentes des centres culturels
pour la prochaine législature
par Céline D'Ambrosio et Liesbeth Vandersteene
12 Les droits culturels en 2 min 30 et en vidéo
par Céline D'Ambrosio et Liesbeth Vandersteene
13 Journée Pro 2019 de l'ASTRAC :
tous les métiers concernés
par Nicolas Canta
15 Stand « Lecture publique » à la Foire
du livre : une mutation en continu
par Diane Sophie Couteau

18 ICI ET AILLEURS

18 Naninne : une bibliothèque centrale,
vivante et itinérante
par Hugues Dorzée
22 Haïti : la Lecture publique, avec
enthousiasme mais aussi des obstacles
par Diane Sophie Couteau

25 MÉTIER

25 Valérie Lossignol, responsable
administrative à La Louvière
par Diane Sophie Couteau

27 NUMÉRIQUE

27 Les rêves de Julien Stiegler
par Pierre Hemptinne

30 PORTRAIT

30 Johan Dupont et l'improvisation musicale
par Catherine Callico

33 ACTION

33 Le Centre de la Marionnette à Tournai :
du tout public au numérique
par Catherine Callico
37 La joie en scène
par Thomas Casavecchia
40 Gaietés, du Conservatoire
au PointCulture ULB
par Benoit van Langenhove
44 Travail en cours,
commande à de jeunes artistes
par Pierre Hemptinne

46 AUDIO

CD
46 Les mythes revitalisés
par Benoit van Langenhove

DOCU

48 Grammaire du corps et langue des signes
par Philippe Delvosalle

50 LECTURE

SOCIÉTÉ

50 L'État démocratique sur la sellette ?
par Thomas Casavecchia
53 L'humanité, d'hier à demain
par Michel Bougard
56 Elles sont plus que des corps humains
par Catherine Renson

BD

59 La satire en BD
par Franz Van Cauwenbergh

61 JEU

61 Pépites d'or et de liens !
par Pascal Deru

63 JEUNESSE

ACTION

63 Mario Ramos, tout un monde
par Laurence Bertels

ENFANT

65 Rééditer Pouchkine
par Michel Defourny

ADO

67 Les sept vies de Yann Fastier
par Maggy Rayet

PORTRAIT

69 Emmanuèle Sandron, traductrice
par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale - bureau 1A001
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles
Tél. (02) 413 22 36 - (04) 232 40 17